HISTOIRE
DES
PHILOSOPHES
MODERNES.

SECONDE EDITION.

HISTOIRE DES MÈTAPHYSICIENS.




A SAVERIEN
æt. 54

HISTOIRE
DES
PHILOSOPHES
MODERNES,

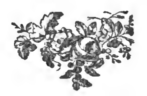
PAR M. SAVÉRIEN,

Avec leurs Portraits gravés par François.

TOME PREMIER.

Histoire des Métaphysiciens.

Erasme.		Mallebranche.
Hobbes.		Bayle.
Nicole.		Abbadie.
Locke.		Clarke.
Spinosa.		Collins.



A PARIS,

Chez { BLEUET, Libraire, sur le Pont-Saint-Michel,
GUILLAUME fils, Libraire, Place du Pont-Saint-Michel.

M. DCC. LXXIII.

AVEC PRIVILÉGE DU ROI.

AVERTISSEMENT
SUR CETTE SECONDE EDITION.

On ne trouvera dans cette nouvelle Edition d'autre changement que celui que la correction typographique a exigé. L'Ouvrage seroit sans doute plus digne de la faveur du Public, si on eût touché à la matière, soit en réformant quelques endroits qui ont paru défectueux, soit en ajoutant des supplémens qu'on a jugé nécessaires: mais cette réforme & ces additions auroient pu indisposer les personnes qui ont la première Edition. Çauroit été, ce semble, mal répondre à l'empressement qu'elles ont eu de s'en pourvoir, que de la leur rendre en quelque sorte inutile. Pour concilier leur intérêt avec la perfection de ce Livre, lorsque cette Histoire des Philosophes modernes sera achevée, on publiera un volume de supplément, qui contiendra les augmentations, corrections & éclaircissemens que tout l'Ouvrage pourra comporter.

En attendant on croit devoir se justifier sur deux points importans, qui ont été censurés avec beaucoup de supériorité.

I. *Il est dit dans le Discours préliminaire, que M.* Berkeley, *Evêque de Cloyne, a fait un Livre pour prouver que nous ne pouvons juger de rien* (*a*), *& on trouve que cela n'est pas exact; que M.* Berkeley, *bien loin d'être un Sceptique*, n'a visé qu'à combattre l'Athéisme & le Scepticisme; qu'il a trouvé ridicule qu'un Philosophe regarde l'existence des choses sensibles comme problématique, jusqu'à ce qu'il soit venu à bout de la prouver par la considération de la véracité de Dieu, & qui a déclaré que si on entend par substance matérielle les seuls corps sensibles, ceux qu'on voit & que l'on touche, il est plus convaincu de l'existence de cette matière qu'aucun Philosophe ne puisse l'être.

Cependant l'Evêque de Cloyne assure positivement qu'il n'existe point de corps; que l'étendue, la figure, la solidité, la pesanteur, le mouvement & le repos ne sont que des sensations de l'ame, & qu'ils ne peuvent exister qu'en idée, & que toutes ces choses ne sont que des idées. Mais si l'étendue n'est qu'une idée, les corps ne peuvent être que cela: d'où il suit (comme l'ont fort bien remarqué des Journalistes estimés) que le sentiment des corps étant faux, il (*M.* Berkeley) oblige à douter de tout (*b*).

(*a*) C'est le Dialogue entre Hylas & Philon, pour montrer la vérité & la perfection des connoissances humaines, &c.

(*b*) *Journal Littéraire de Mai & Juin 1713. Tom. I, pag. 156.*

Auſſi ces Auteurs trouvent ridicule que M. Berkeley *s'imagine avoir donné les moyens de fermer la bouche tant aux Athées qu'aux Sceptiques. Voici comment ils s'expriment là-deſſus.*

» *Les interlocuteurs des Dialogues,* » *dont nous allons donner l'extrait, ſont* » Hilas *&* Philon. *Le dernier, qui* » *eſt celui qui triomphe & qui fait tom-* » *ber l'autre dans ſon ſentiment, ſou-* » *tient* qu'il n'y a point de corps, & » qu'il ne peut exiſter que des eſprits: » *il prétend que* tout ce que nous nom- » mons *corps*, ne ſont que des idées » qui ne peuvent avoir une exiſten- » ce ſéparée des eſprits qui ont ces » idées. *Notre Auteur croit que ſon* » *ſentiment eſt démontré, qu'il n'a au-* » *cun embarras*, & qu'il donne le » moyen le plus aiſé pour fermer la » bouche tant aux Athées qu'aux » Sceptiques, & pour ramener les » hommes des paradoxes au ſens » commun.

» *On ſera ſans doute ſurpris de la* » *biſarrerie de ce ſentiment; mais la* » *lecture du Livre empêchera qu'on ne* » *le ſoit de ce que l'Auteur l'a em-* » *braſſé* (a).

Ces Journaliſtes ont prévenu d'abord au commencement de leur extrait, qu'on voit dans tous les Ouvrages de M. Berkeley, » *le caractère d'un Au-* » *teur plus attaché à avancer des para-* » *doxes & des ſentimens entierement* » *nouveaux, que ſoigneux d'examiner* » *les ſentimens qu'il réfute* « (b). *Et ils le terminent par ces paroles remarquables :*

» *Outre l'argument contre les Athées,* » *M.* Berkeley *croit trouver dans ſon* » *ſentiment beaucoup d'autres avanta-* » *ges qu'on n'a point quand on admet* » *l'exiſtence des corps. Les Philoſophes* » *ſont obligés de dire, qu'ils ne connoiſ-* » *ſent point la nature des choſes; pour* » *lui il la connoît. Les choſes ne ſont* » *que les idées qu'il en a; ainſi le feu* » *eſt chaud, & les couleurs ſont dans* » *les objets; en quoi il s'accorde, dit-* » *il, avec tous les hommes. M.* Ber- » keley *devoit ajouter*, pour les mots. » *Quand un Payſan dit que la blan-* » *cheur de ſon cheval eſt dans le cheval* » *même, & quand M.* Berkeley *le* » *dit auſſi, ont-ils la même idée? Et* » *M.* Berkeley *qui prétend ſi fort s'ac-* » *corder avec ce que le ſens commun* » *enſeigne à tous les hommes, ſeroit-* » *il bien reçu de ce Payſan, s'il ve-* » *noit lui ſoutenir que ce cheval n'exiſte* » *que dans la tête de ceux qui le re-* » *gardent?*

» *L'Auteur prétend faire valoir ſon* » *ſyſtême à bien d'autres égards par* » *deſſus le ſentiment de ceux qui croient* » *l'exiſtence des corps; ſentiment qui,* » *à ce que dit M.* Berkeley, *mène à* » *un grand nombre de paradoxes & de* » *conſéquences abſurdes & inſoutena-* » *bles. C'eſt ſur quoi nous ne nous ar-* » *rêtons point: ce que nous avons dit* » *juſqu'ici fait aſſez voir ce que M.* » Berkeley *veut dire par ces para-*

(a) *Journal Littéraire*, pag. 148 & 149. (b) *Ibid.* p. 148.

» *doxes & ces sentimens insoutena-*
» *bles.* « (*a*)

II. *C'est un reproche assez ordinaire qu'on fait à ceux qui ont voulu exposer le systême de* Spinosa, *de ne l'avoir pas bien saisi. Comme ce systême est très-abstrait, & qu'il est exposé suivant la méthode des Géomètres, peu de personnes sont en état de l'entendre & de juger si on l'a entendu. Il faut être bien sur ses gardes pour ne pas se tromper là-dessus. Ce n'est qu'en étudiant avec soin l'*Ethice *de* Spinosa, *en comparant le résultat de cette étude avec l'analyse que MM.* Bayle, Boulainvilliers, *Dom* Lami, Leclerc, de Jarriges, &c. *ont faite de son systême, & en tâchans de découvrir le véritable rapport des principes avec les conséquences, qu'on peut connoître enfin toute la pensée de ce Philosophe. Tel est aussi le parti qu'on a pris. Il est mortifiant après cela d'essuyer le reproche, que* dans l'exposition qu'on fait du systême de *Spinosa*, on n'est pas exact; qu'en disant que Dieu est un être corporel, on renverse tout le systême de Spinosa; *& que ce systême étant absurde, on a tort* de reconnoître que rien n'est plus ingénieux ni plus spirituel. *Si on ne devoit point au Public un compte de ses travaux, on se renfermeroit à cet égard dans un modeste silence. Mais il ne conviendroit pas de laisser le Lecteur dans l'incertitude; & cette considération paroît assez forte pour autoriser une courte réponse.*

Tous les gens instruits savent que le systême de Spinosa *est fondé sur ces principes.* 1. Il n'y a dans l'Univers qu'une seule substance, susceptible de deux modifications, dont l'une consiste dans la pensée, & l'autre dans l'étendue. 2. La substance modifiée en étendue produit les corps & tout ce qui occupe un espace; & modifiée en pensée, cette modification est l'ame de toutes les intelligences. *L'Univers n'est donc autre chose que Dieu avec tous ses attributs ou avec toutes ses modifications. D'où il suit que Dieu est corps & esprit en même temps, puisque la matière & l'esprit ne sont que des modifications de la substance unique. On peut comparer cette substance à la sève qui monte dans un arbre greffé, & qui suivant les modifications différentes qu'elle reçoit en passant par les greffes, devient ou abricot, ou pêche, ou amende,* &c.

Il est donc impossible que Dieu ne soit pas corps, selon Spinosa, *parce qu'il est impossible qu'il y ait deux substances: ce qui devroit être, si la substance qui forme Dieu étoit différente de celle qui constitue la matière.*

Ce systême est très-absurde sans contredis, comme on le dis dans l'histoire de ce Philosophe; mais il n'en est pas moins ingénieux & spirituel. *L'Homme de* Descartes *est assurément une chose très-ingénieuse & très-spirituelle; mais c'est aussi une chose très-fausse &* très-absurde. *Une*

(*a*) *Journ. Litt.* pag. 158 & 159.

machine qui fait les mêmes fonctions que l'homme, qui sent & agit comme lui, sans qu'on lui suppose une ame, est une machine purement idéale *. Descartes *a voulu faire un homme avec un peu de matière; &* Spinosa *avec une substance unique, a imaginé un Dieu. Ce sont des jeux d'esprit, qui ne doivent être considerés que comme des amusemens philosophiques.*

On trouvera dans le dernier volume de cette Histoire un plus grand détail sur ceci. On ne sait pas si on pourra satisfaire à tout. On peut assurer cependant qu'on tâchera de ne pas s'écarter de la vérité; qu'on aura sans cesse en vue les sentimens de reconnoissance qu'on doit à ceux qui veulent bien s'intéresser à cet Ouvrage, & qu'on donnera des preuves non équivoques d'une juste docilité.

* Le troisiéme Volume qui paroitra bientôt, contient la description de l'*Homme de Descartes*.



PRÉFACE.

LA raifon eft l'apanage de l'homme ; mais il n'acquiert la perfection de cette faculté, qui le diftingue des bêtes, qu'en apprenant la fcience d'en faire ufage. C'eft ce qu'ont compris ces Génies privilégiés qu'on appeloit Sages autrefois, & qui fe font nommés plus modeftement eux-mêmes Philofophes, c'eft-à-dire amateurs de la fageffe. Scrupuleufement attentifs fur leurs ptemiers fentimens, ils les ont fuivis, & en ont fait une chaîne d'idées fimples. Avec ce fecours, ils ont paffé aux idées compofées. Aidés ainfi par des lumières toujours plus abondantes à ptoportion qu'ils ont plus réfléchi, ils ont jetté les fondemens du grand art de former l'homme. L'entendement humain a été analyfé, ou même *anatomifé*. On a développé fes opérations; & après les avoir mûrement examinées, on a donné des règles pour être jufte & fenfé ; pour fortifier fon jugement & étendre fes connoiffances ; pour faifir l'efprit de chaque chofe, démêler la vérité de la vraifemblance, la certitude des probabilités, l'évidence des fauffes lueurs ; enfin pour être raifonnable dans tous les événemens de la vie. Il a fallu dans ce travail dévoiler les paffions ; les faire taire d'abord, afin de s'en rendre maître, & les diriger enfuite conformément aux vues actuelles. Parvenus à cette efpèce de perfection, les Philofophes ont fenti que ce qui pouvoit contribuer à la félicité de l'homme, c'étoit d'occuper fon efprit en l'éclairant, & de calmer les tempêtes qui agitent fon cœur. L'étude de la nature a paru la plus ptopre à cette fin, & parce qu'elle fatisfait la curiofité, qui eft un befoin de l'ame, & parce qu'elle nous rapproche fans ceffe de l'Etre fuprême, qui nous occupe continuellement.

L'Homme & la Nature, voilà l'étude des Philofophes. Elle fe foudivife cette étude en bien des parties ; car l'efprit humain fe modifie en une infinité de maniètes ; & les détails de la nature font immenfes. On appelle Ethice, * ou généralement Métaphyfique, tout ce qui concerne l'entendement humain ; Mathématiques pu-

* Le mot *Ethice* fignifie *Philofophie morale*, laquelle renferme la *Métaphyfique* proprement dite, la Morale & la Légiflation. C'eft cette facilité d'exprimer tout cela dans un feul mot, qui m'a fait employer le terme *Ethice* ici, & celui d'*Ethicien* dans le fyftème figuré.

res, toutes les connoiſſances qu'on peut acquérir ſans le ſecours des ſens ſur la Grandeur ou la Quantité; & on donne le nom de Phyſique & d'Hiſtoire naturelle à la ſcience des choſes que les ſens peuvent nous faire connoître.

Pour réunir tout cela ſous un ſeul point de vue, le Chancelier *Bacon* conſidère la Philoſophie comme une grande piramide, qui a pour baſe l'Hiſtoire naturelle; au ſecond étage, l'expoſition des puiſſances & des principes qui opèrent dans la nature, c'eſt-à-dire la Phyſique & les Mathématiques; au troiſième, la Métaphyſique; & il met au ſommet ce qui tient le premier rang dans la nature: *Opus quod operatur Deus à principio uſque ad finem.* Ainſi, ſelon ce ſavant Homme, la Métaphyſique eſt la première partie de la Philoſophie. Les Mathématiques & la Phyſique viennent enſuite; & l'Hiſtoire naturelle eſt la dernière partie. Cet arrangement eſt ſans doute très-judicieux. En effet il eſt évident qu'on doit connoître l'eſprit humain avant que d'en faire uſage, & qu'il eſt impoſſible de découvrir les ſecrets de la nature, ſi l'on ignore quels ſont les puiſſances & les principes qu'elle met en œuvre.

Les Métaphyſiciens doivent donc tenir le premier rang parmi les Philoſophes. Suivent ces grands Génies, qui ont eu aſſez de ſagacité pour appliquer toutes les facultés de l'eſprit & toute l'activité des ſens à l'étude de l'homme & de l'univers, & que j'appelle dans le ſyſtême figuré *Reſtaurateurs des Sciences.* Les Mathématiciens ont le troiſiéme rang. Les Phyſiciens ſont au quatriéme; & les Naturaliſtes occupent le dernier.

Tel eſt l'ordre ſelon lequel on diſtribue les Philoſophes, & qu'on eſt par conſéquent obligé de ſuivre lorſqu'on veut écrire leur Hiſtoire. Ce n'eſt pourtant pas celui qu'ont adopté les Hiſtoriens des Hommes Illuſtres, ou de quelques Sciences particulières. Contens de ſe conformer à l'ordre chronologique, ils ont écrit ſiècle par ſiècle l'Hiſtoire de tous les Savans ſans diſtinction de genre, ou les parties des Sciences, quelque oppoſées qu'elles fuſſent. Cet arrangement paroît naturel, & on eſt porté à croire qu'on voit fort bien de cette manière le progrès des connoiſſances & la marche de l'eſprit humain: mais cette apparence n'eſt qu'une illuſion. Afin d'en juger, ſuppoſons qu'on écrive l'Hiſtoire des Philoſophes ſuivant cette méthode. Un Philoſophe aura paru au commencement d'un ſiècle, & il aura écrit ſur la Métaphyſique. A celui-ci aura ſuccédé un Phyſicien. Un Géomètre ſera venu enſuite, &c. De ſorte que dans un ſiècle cette ſucceſſion aura été ainſi croiſée, ſelon l'aptitude propre

propre de chaque Philosophe, ou conformément à son goût.

En écrivant leur Histoire de suite siècle par siècle, on sera donc obligé de parler d'abord de la Métaphysique ; après cela de la Physique, de la Géométrie, &c. c'est-à-dire, de renverser l'ordre de nos connoissances. On en sera autant dans le siècle qui suivra. Et que peut-il résulter de ce renversement successif, si ce n'est beaucoup d'obscurité & de confusion? Il y a plus : il sera difficile de connoître par ce moyen les progrès de chaque partie de la Philosophie. On lira dans une Histoire ainsi ordonnée, la vie d'un Métaphysicien & ses pensées métaphysiques. On passera ensuite à un Physicien & à ses systêmes; de-là à un Géomètre & à ses découvertes, &c. Or ces sauts de matières opposées fatigueront premierement l'esprit, & en second lieu ne procureront que des notions imparfaites de chaque partie de la Philosophie. On aura donc lû l'Histoire d'un siècle, sans tenir encore l'Histoire particulière d'aucune science. En lisant l'Histoire du siècle suivant, on reviendra sur les mêmes matières; & pour lier ce qu'on lira actuellement avec ce qu'on aura lû, il faudra ou qu'on se rappelle ce qui a été dit déja dans le siècle précédent sur le sujet qui occupe, ou que l'Historien y ait suppléé en le rappellant pour mettre le Lecteur sur la voie : ce qui exigera d'un côté beaucoup de contention de la part de celui-ci, ou de celle de l'Historien des répétitions ennuyeuses & fatiguantes.

Ce ne sont pas encore là les seuls inconvéniens de cette méthode. Le plus grand est qu'on ne peut connoître les progrès d'une partie de la Philosophie qu'après avoir lû toute l'Histoire. Or quel effort de mémoire ne sera-t-il pas nécessaire alors, pour rassembler mentalement ces morceaux historiques, afin d'en former un ensemble qu'on puisse saisir? Je ne crois pas que la chose soit possible; & si je ne me trompe point, une Histoire des Sciences écrite sans distinction de genre, sera toujours un chaos de connoissances qui ne peut former qu'une lecture peu utile & nullement agréable.

L'ordre contraire, celui d'écrire l'Histoire des Sciences ou des Hommes Illustres en général, & celle des Philosophes en particulier, en les rangeant par classes, n'a aucun de ces inconvéniens. On a sous un seul point de vue, l'Histoire de la Métaphysique, de la Géométrie, de la Physique, de l'Histoire naturelle, &c. On voit de suite les progrès sensibles de ces Sciences; les sentimens de chaque Métaphysicien, Physicien, Naturaliste, &c. leurs disputes, leurs diverses pensées sur les mêmes ob-

jets ; leurs découvertes réciproques ; & ce concours de lumières répand une clarté vive sur les matières les plus abstraites. On ne quitte point un sujet qu'on ne l'ait épuisé. L'esprit est occupé sans interruption de la même chose. Il s'en nourrit toujours plus à mesure qu'on avance dans la lecture. Rien n'interrompt la chaîne de ses idées. Il la sent s'étendre cette chaîne d'une manière d'autant plus agréable, que ses progrès sont moins sensibles ; & les connoissances qu'il acquiert ainsi, ne peuvent qu'être pleines & complettes.

Il y a encore ici un avantage essentiel: c'est qu'une personne qui ne veut savoir que la Métaphysique & son Histoire, n'est pas obligé de lire plusieurs volumes, & de faire une acquisition considérable. Elle a dans un Livre raisonnable tout ce qu'elle souhaite. Les Géomètres, les Physiciens, les Astronomes, &c. satisfont de même leur goût avec une égale facilité d'attention & une pareille économie ; parce que l'Histoire d'une classe de Philosophes est aussi parfaite que l'Ecrivain a pu la faire, & que cette Histoire n'a aucun rapport direct avec celle d'une autre classe. C'est enfin la somme de ces Histoires particulières qui forme l'Histoire générale des Philosophes.

Ces raisons ne m'ont pas permis de balancer sur le choix que j'avois à faire de ces deux méthodes qu'on peut suivre en écrivant l'Histoire des Philosophes. Celle de les ranger par classes ne m'a pas paru seulement la meilleure, mais la seule à laquelle je devois me conformer. Je viens d'exposer l'ordre de la distribution de ces classes d'après les principes de nos connoissances ; & c'est celui auquel je me suis assujetti. Je suivrai toujours pour la suite de l'Ouvrage le systême figuré que je donne à la fin de cette Préface.

Au reste, il ne s'agit ici que des Philosophes modernes, c'est-à-dire de ceux qui ont fleuri depuis la renaissance des Lettres, & qui forment jusqu'à nos jours le quatriéme âge de la Philosophie, dont il convient de fixer l'époque.

On divise la Philosophie en quatre âges. Le premier comprend tout ce qui s'est passé depuis le Déluge, jusqu'au temps que les Grecs allèrent en Egypte pour y puiser le goût des Sciences. On ne connoît guères les Philosophes de ces temps. Seulement on sait qu'il y avoit des hommes en Egypte, en Lybie, en Perse, dans l'Assyrie & dans les Indes, qui s'étudioient à resserrer de plus en plus les nœuds de la Société, & qui par leurs mœurs autant que par leurs lumières, jouissoient des plus grandes distinctions. Le second âge est mieux connu, & c'est sans contredit celui où la raison a été le plus respectée. On doit aux Philoso-

phes Grecs non-seulement des découvertes importantes, mais encore l'exemple des plus grandes vertus. Aussi étoient-ils si estimés, que ce qui émanoit de leur Tribunal étoit redoutable aux Souverains même, & aux Généraux d'Armée, qui se faisoient un devoir de s'y soumettre. Les Sages de la Grèce disoient les plus fortes vérités à *Périandre*, Roi de Corinthe. Ils lui représentoient ses devoirs; le reprenoient de ses vices; le soulageoient dans la pénible fonction de gouverner les hommes; & *Périandre* étoit tout glorieux de suivre leurs conseils. Eh! de qui les Rois peuvent-ils en attendre de bons, si ce n'est de ceux qui s'occupent sans cesse de la recherche de la vérité; qui connoissent les sources de nos erreurs & de nos foiblesses, la cause de nos illusions & de nos préjugés; qui s'étudient à ne marcher jamais qu'avec le flambeau de la raison; & qui plus soigneux d'éclairer leur esprit que de satisfaire aux besoins du corps, ont contracté une sorte d'habitude de ne juger des choses qu'après l'examen le plus rigoureux & les connoissances les plus étendues?

Cette haute considération à laquelle les Philosophes étoient parvenus, fut nuisible à la Philosophie. Persuadé qu'on ne pouvoit rien ajouter à ce qu'ils avoient publié, on ne s'occupa plus qu'à les commenter. On crut même ne devoir penser que d'après eux. On se para de leur esprit; on négligea de cultiver le sien propre, & de lui donner l'essor. De-là naquirent la pusillanimité & le découragement. Les forces de l'esprit humain dépérirent aussi insensiblement, pour n'être pas exercées. L'imagination s'affaissa, & elle perdit jusqu'à la faculté d'exprimer ce que le jugement lui suggéroit. Dès-lors on devint inintelligible, & cette obscurité fut un tombeau pour le bon sens.

Tous les excès ont leur terme. On étoit trop stupide pour qu'on pût le devenir davantage. C'étoit véritablement le temps du triomphe de la barbarie & de la déraison. Les plus clairvoyans s'en apperçurent & voulurent secouer le joug de cette espèce d'esclavage. Ils donnèrent le signal de la révolte, & la révolution se fit. C'est aux Grecs qu'on en fut redevable. Quelques-uns d'entre eux s'étant expatriés volontairement, ou fugitifs de Constantinople, dont *Mahomet II* s'étoit emparé, vinrent en Italie vers le milieu du quinziéme siècle, & déclamèrent hautement contre l'ignorance & contre les vices qu'elle traîne à sa suite. De l'Italie, ce renouvellement passa en Allemagne, & de-là il gagna toute l'Europe.

C'est là l'époque de la renaissance des Lettres, & du quatriéme âge de la Philosophie, lequel est celui des Philosophes modernes dont je me propose d'écrire l'His-

toire. Il eſt naturel de penſer que cet âge eſt compoſé des plus beaux jours de la Philoſophie. Montés ſur les épaules des Sages de l'antiquité, pour me ſervir d'une expreſſion de M. *de Fontenelle*, les Philoſophes modernes ont vu beaucoup plus loin qu'eux. Ils ont corrigé ce qu'ils avoient établi de défectueux; ils ont profité de ce qu'ils ont laiſſé de bon, & l'ont perfectionné: aux découvertes qu'ils avoient faites, ils ont ajouté les leurs; & l'eſprit échauffé par cette double clarté, a preſque oſé fixer les limites de nos connoiſſances. Ce qu'il y a de certain, c'eſt que les grands coups ſont frappés. Les Sciences exactes touchent à leur terme. Les ſens ſont auſſi perfectionnés qu'ils peuvent l'être. Et quoique l'étude de la nature ſoit immenſe, les forces de l'entendement humain ſont déterminées.

On doit donc s'attendre à trouver dans cette Hiſtoire des Philoſophes modernes, les choſes les plus curieuſes & les plus tranſcendantes. Tout ce que la Métaphyſique a de plus ſublime & de plus ſenſé, la Morale de plus vertueux, les Mathématiques de plus utile, la Phyſique de plus curieux, & l'Hiſtoire naturelle de plus rare, en forme le riche tableau. Les matériaux en ſont auſſi très-abondans; & la principale difficulté conſiſte ſans doute à faire un bon choix; à ſaiſir l'eſſentiel des choſes, à le préſenter avec netteté, & à concilier l'élégance & la clarté avec l'érudition & la critique. Je ne me flatte pas d'avoir réuni toutes ces qualités dans cette Hiſtoire. Ce ſeroit penſer que j'ai fait un Ouvrage parfait; & bien loin d'avoir cette penſée, je ſens qu'il ne m'eſt pas même permis de l'ambitionner. Je rends compte ici de mon travail: je pourrois ajouter du deſir que j'aurois de plaire au Public: du reſte c'eſt aux Savans à juger de l'un & de l'autre. Mais je dois dire que j'ai conſulté tous les Ouvrages, Mémoires, Eloges, Notices, &c. qui ont paru ſur les Philoſophes modernes, & que je me ſuis attaché ſur-tout à puiſer leur morale, leurs ſyſtêmes, & leurs découvertes dans leurs propres Ecrits. Parmi ces Ouvrages, il en eſt un trop eſtimable & qui m'a été trop utile, pour n'en pas faire une mention particulière. Il eſt intitulé: *Jacobi Brukeri Hiſtoria Critica Philoſophiæ à mundi incunabulis ad noſtram uſque ætatem deducta*, en cinq Volumes *in*-4°. C'eſt un Livre très-ſavant, qui contient des recherches immenſes, & une critique preſque toujours judicieuſe, & qui laiſſeroit peu de choſe à deſirer, ſi l'Auteur n'eût pas ſuivi le plan dont je viens de faire voir les inconvéniens; (je veux dire l'ordre des ſiècles, ſans diſtinction de claſſes de Philoſophes;) s'il étoit moins diffus; s'il ne coupoit pas ſans ceſſe ſa narration par des di-

greſſions aſſommantes, & ſi ſon Latin ſe reſſentoit un peu de celui du ſiècle d'*Auguſte*.

J'ai cité au bas de la page où commence l'Hiſtoire particulière d'un Philoſophe, les Mémoires d'après leſquels j'ai compoſé ſa vie; mais je n'ai indiqué que les principaux, pour ne point faire parade d'une érudition faſtueuſe. J'ai ſupprimé par cette raiſon les citations des Ouvrages où j'ai puiſé pluſieurs anecdotes, parce que ces Ouvrages ont un rapport trop éloigné avec l'Hiſtoire des Philoſophes, & j'ai cru ne devoir nommer que ceux qui les concernent particulierement. Cela m'a paru ſuffiſant pour mériter la confiance du Lecteur: car un bon choix ſuppoſe & une connoiſſance très-étendue de la matière que l'on traite, & une grande juſteſſe d'eſprit. Auſſi quand on eſt aſſez heureux que de le faire, on eſt ſûr d'avoir des traits vrais & en grand nombre. Avec un peu d'attention, on n'avance que des faits qu'on ne peut révoquer en doute, & on connoît aiſément ceux qui n'ont pas une authenticité ſuffiſante. A cet égard, je crois qu'il vaut mieux encourir le reproche de n'avoir pas été aſſez crédule, que celui de l'avoir trop été; & c'eſt le parti que j'ai pris.

Ce ſeroit peut-être ici le lieu de parler de l'utilité de cette Hiſtoire; de faire ſentir que nous n'avons encore que l'Hiſtoire des anciens Philoſophes; que celle des Philoſophes modernes manque abſolument; & qu'une compoſition dans laquelle on doit préſenter les penſées, les ſyſtêmes, & les découvertes des plus grands Génies, ne peut former qu'un Ouvrage extrêmement curieux, & très-important pour le bien de l'humanité. Cette utilité frappera toujours les perſonnes qui penſent ou qui voudront y réfléchir. Il eſt néanmoins un avantage eſſentiel à relever: c'eſt qu'en expoſant en grand & avec ſoin les ſentimens des Philoſophes, le Public connoîtra enfin leur véritable doctrine. Nous avons, il eſt vrai, beaucoup de Livres où l'on en trouve des Extraits; mais bien loin que ces morceaux ayent donné une juſte idée des Philoſophes, ils n'ont ſervi qu'à les faire décrier. Cela devoit être. Toutes les fois qu'on en jugera par quelques lambeaux ramaſſés par-ci par-là, & ſouvent même pris à contre-ſens, on s'abandonnera (ſuivant la remarque d'un Auteur judicieux *) en invectives contre la Philoſophie; » & par les » antithèſes qu'on en ſera avec la » Religion, on ſe perſuadera qu'on » eſt bon Chrétien à proportion » qu'on eſt peu raiſonnable, com- » me ſi la ſageſſe évangélique con- » ſiſtoit à s'éloigner de la raiſon &

* M. *Crouſaz* dans ſa *Logique*, Tom. II, L. III, Ch. I, de la ſeconde Edition.

» du bon sens «. C'est aussi ce qui est arrivé. On s'est même abusé au point de prendre ombrage de leur doctrine. Un peu de méchanceté & de jalousie a achevé de les faire passer pour des gens suspects à ceux qui gouvernent, quoique personne n'ait autant d'intérêt que les Philosophes à la tranquillité publique (*a*). S'il y a quelqu'un dont on doive se défier, dit M. *Crousaz*, (*b*) » c'est de ceux qui affectent une plus aveugle dépendance, un dévouement plus absolu, » & qui paroissent se plaire le plus » dans l'esclavage. Les hommes » (ajoute cet Auteur) ne se rendent » point ainsi esclaves pour rien; ils » ont leurs vues; c'est de la fortune, c'est de leurs intérêts qu'ils le » sont véritablement: voilà leurs » vrais maîtres auxquels ils sont » prêts de sacrifier tous les autres. «

Ceci ne convient assurément à personne; & mon dessein n'est point qu'on l'applique à qui que ce soit, pas même aux ennemis de la Philosophie. Il faut aimer les hommes, quelqu'injustes qu'ils soient. Quand on connoîtra bien les Philosophes, leur véritable doctrine, leurs vues & leur vie, on rendra sans doute plus de justice à leurs intentions & à leurs veilles. Avec un peu de bonne foi, on avouera que des mortels qui ont toujours vécu dans la retraite; qui se sont refusés constamment aux plaisirs des sens, pour faire un meilleur usage de leur esprit; dont les mœurs sont irréprochables & les travaux infinis, méritent bien quelque part à notre estime, ajoutons aussi à notre gratitude, lors même qu'ils payent un tribut à l'humanité par l'erreur. Car si des gens qui s'occupent sans cesse de la recherche de la vérité se trompent, quel fond doivent faire sur leurs lumières les personnes qui vivent dans une dissipation continuelle? Ah! qu'on connoît bien peu le cœur humain, lorsqu'on décrie la science des Philosophes! Elle convient cette Science, a dit anciennement le Prince de l'Eloquence, (*c*) & peut-être mieux encore un des Auteurs les plus estimés de notre temps; (*d*) elle convient, dit-il, » à tout le monde; la pratique en est » utile à tous les âges, à tous les » sexes, & à toutes les conditions; » elle nous console du bonheur d'autrui, des indignes préférences, » des mauvais succès, du déclin de » nos forces, & de notre beauté; » elle nous arme contre la pauvre-

---

(*a*) Voici ce que dit *Seneque* à ce sujet: *Errare mihi videntur, qui existimant, Philosophiæ fideliter deditos, contumaces esse ac refractorios, & contemptores Magistratuum a: Regum, eorumve per quos publica administrantur. E contr[illegible]rio enim, nulli adversus illos gratiores sunt: nec immeritò; nullis enim plus præstant quàm quibus frui tranquillo otio licet*, &c. Sen. Ep. LXXIII.

(*b*) *Ubi suprà.*

(*c*) *Cicero pro Archiâ Poëtâ*, n°. 16.

(*d*) La Bruyere, *les mœurs de ce siècle.*

» té, la vieillesse, la maladie & la » mort, contre les sots & les mau- » vais railleurs; elle nous fait vivre » sans une femme, ou nous fait sup- » porter celle avec qui nous vi- » vons.

Enfin la Philosophie nous affranchit des sentimens pénibles ou peu agréables; nous élève au-dessus de ceux qui passent trop vîte pour nous en procurer de plus doux & de plus solides, & nous rend par là aussi heureux que nous pouvons l'être dans ce monde. *Omnis autoritas Philosophiæ consistit in beatâ vitâ comparanda* (a).

(a) *Cic. de Fin. Lib. V.*

Nota. Je ne parle pas de l'utilité dont peuvent être les Planches qui entrent dans cet Ouvrage. Je renvoye à la Lettre de M. *François*, qui est à la fin de ce Volume.



SYSTÊME FIGURÉ

des Philosophes.

ÉTHYCIENS.
- Métaphyficiens.
- Moraliftes.
- Légiflateurs.

RESTAURATEURS DES SCIENCES.

MÉTAPHYSICIENS.
- Géomètres.
  - *Algébriftes.*
- Aftronômes.
  - *Cofmographes.*
  - *Chronologiftes.*
  - *Hydrographes.*
- Opticiens.
- Méchaniciens.

PHYSICIENS.
- Chymiftes.

NATURALISTES.
- Cofmologiftes.
- Zoologiftes.
- Botaniftes.
- Minéralogiftes.
- Métallurgiftes.

DISCOURS

DISCOURS PRÉLIMINAIRE SUR LA MÉTAPHYSIQUE.

UN des plaisirs des plus délicats dont on puisse jouir, c'est celui que cause l'acquisition d'une vérité pure, qui est absolument étrangère aux sens. Il semble que l'ame soit alors détachée du corps. Elle est uniquement occupée. Rien ne trouble sa jouissance. Entierement livrée à elle-même, elle sent qu'elle existe véritablement ; & cette conviction d'être bien assurée qu'elle est, & de le comprendre, est sans doute la plus grande félicité qu'il soit possible d'éprouver. Les plaisirs des sens ne sont vifs qu'autant que l'ame est émue. Eh ! en quoi cette émotion peut-elle être agréable, si ce n'est parce qu'elle procure à l'ame le sentiment de son existence, en la mettant en action ? L'ennui n'est sans doute qu'une privation de ce sentiment, comme le bonheur en est la possession.

Cela étant, une science qui n'a pour objet que les opérations & les affections de l'esprit, doit être extrêmement précieuse à l'homme, qui tient au monde par le plaisir. Telle est celle de la Métaphysique. Dieu, l'entendement, & les êtres en général ; voilà les sujets sur lesquels elle s'exerce. Elle apprend à penser, à réfléchir, à se connoître, à connoître les hommes, à jouir de soi-même, & à s'élever vers le Souverain-Etre, dont la contemplation forme la satisfaction la plus complette. L'art de penser est la principale partie de cette Science, puisque la pensée est la première opération de l'esprit. La réflexion n'est que la suite de la pensée, ou pour mieux dire, ce n'est que la pensée continue. C'est par elle que nous jugeons presque de tout, & que nous parvenons à passer une vie douce & tranquille, en dévoilant & les biens actuels & les maux à venir. Ainsi lorsque ces maux sont la suite de la jouissance de ces biens, la réflexion nous avertit, ou de n'en pas faire usage, ou de les modifier de façon qu'il n'en résulte aucun accident fâcheux. Cet acte de l'entendement par lequel nous comparons les avantages d'une chose avec ses désavan-

tages, eſt ce qu'on appelle la raiſon. C'eſt une faculté dont le Métaphyſicien s'occupe continuellement. Il s'en ſert pour décompoſer toutes les affections de l'ame, ſes perceptions, ſes paſſions & ſa liberté, & pour découvrir la ſource de ſes illuſions, de ſes préjugés, de ſes erreurs & de ſes perfections. Par là il parvient à ſe connoître & à ſavoir ce dont il eſt capable, & cette connoiſſance doit intéreſſer toute créature qui eſt ſupérieure à l'animal.

L'homme ainſi développé peut demander ce que c'eſt que Dieu, & de quelle nature ſont les êtres que contient ce vaſte univers, & répondre à cette queſtion. Ceci eſt ſans doute très-hardi & très-élevé; mais quand les forces de l'eſprit humain ſont en jeu, il eſt permis de tenter les plus grandes choſes, parce qu'on ne paſſera point les bornes qui lui ſont preſcrites. Ce ne ſera jamais que pour n'avoir pas bien dépouillé ſes forces, qu'on s'égarera dans cette étude, & qu'on donnera dans des erreurs. Cela n'eſt malheureuſement que trop arrivé. De-là le décri dans lequel la Métaphyſique étoit tombée il y a quelque temps, quoiqu'elle ſoit la ſcience propre de l'homme. En effet, il importe eſſentiellement à un être raiſonnable, d'être équitable & judicieux dans toutes ſes actions, dans tous ſes diſcours, dans toutes ſes affaires; car il n'y a rien de plus eſtimable, ſuivant la belle remarque du ſavant Auteur de l'*Art de penſer*, que le bon ſens & la juſteſſe de l'eſprit dans le diſcernement du vrai & du faux. On pourroit ſe paſſer à la rigueur de toutes les autres ſciences; mais l'exactitude de la raiſon eſt généralement utile dans toutes les parties & dans tous les emplois de la vie. * D'ailleurs il eſt impoſſible de faire du progrès dans aucune ſcience, ſans faire uſage de cette raiſon. Sans la Logique, point de raiſonnemens juſtes. Sans l'analiſe des idées, point de progreſſion de connoiſſances. Je dis plus. La théorie de toutes les ſciences eſt fondée ſur des propoſitions métaphyſiques. Ce n'eſt qu'en méditant, qu'en réfléchiſſant, qu'en raiſonnant, qu'on établit les principes & qu'on découvre les cauſes. On ne paſſe point autrement les effets & les phénomènes. Simple ſpectateur des ouvrages de la nature, on ne peut devenir ni le confident ni le détracteur de ſes ſecrets. La Métaphyſique ſeule en éclaire & en éclaircit l'hiſtoire. Enfin il eſt évident que l'eſprit guidant les hommes dans toutes leurs actions, ſes opérations doivent former leur première étude; & que celui qui connoît les facultés de l'entendement, & l'art de les mettre en œu-

* *La Logique ou l'art de penſer*, premier Diſcours.

vre, eſt capable de former toutes ſortes d'entrepriſes. Premierement il eſtime les hommes, & leur capacité réciproque. Il eſt en état de décider de leur mérite, d'apprécier leur ſagacité, de prononcer quelle eſt la ſcience parmi celles qu'ils ont étudiées, qui exige plus de lumières; en un mot de les juger, parce qu'il ſait démêler ce qui eſt purement méchanique, c'eſt-à-dire ce qui dépend uniquement des ſens & de l'habitude, de ce qui eſt fondé ſur le raiſonnement, & qu'il voit ſi l'objet d'une ſcience ou d'un art demande des idées ſimples ou des idées compoſées. C'eſt principalement en ceci que conſiſte ſa ſupériorité ſur les autres hommes; car toute la force de l'eſprit humain ſe réduit à remonter des idées ſimples aux idées complexes; & plus une ſcience renferme de ces dernières, plus elle eſt difficile à apprendre.

En ſecond lieu, un Métaphyſicien tient en main les principes de toutes les ſciences, ces principes étant dépendans de la Logique.

Troiſiémement, les principes étant connus, il ſait la méthode qu'on doit ſuivre, pour en déduire des propoſitions qui conduiſent aux vérités les plus ſubtiles ou les plus cachées. Il faut pour ce dernier article un génie ferme & vigoureux. Rien n'eſt plus difficile que d'obſerver les règles d'une ſaine dialectique, quand on forme une chaîne d'idées complexes un peu longue. Si l'on n'eſt point accoutumé à une ſolide méthode de raiſonner, on devient obſcur & inintelligible; on s'embarraſſe dans ſes idées; & le fil du raiſonnement étant continuellement rompu, on ſe trouve ſans ceſſe en défaut. Ce ſont toujours de nouveaux ſophiſmes qu'on imagine pour ſe rallier. L'imagination s'échauffe; & ou l'on s'entête des plus grandes chimères, ou l'on ſe perd dans un labyrinthe d'idées, dont on a d'autant plus de peine à ſortir, qu'on ne s'apperçoit pas qu'on eſt dans un mauvais chemin. C'eſt auſſi ce qui eſt arrivé à ceux qui ont voulu pénétrer dans les profondeurs de la Métaphyſique ſans en avoir la capacité; & c'eſt ce qui a produit ces ſyſtêmes ridicules qui ont fait tant de tort à cette ſcience. Tels ſont ceux entr'autres de M. *Berkeley*, Evêque de Cloyne, & de M. *Brunet*, connu par ſon Hiſtoire des progrès de la Médecine, & par pluſieurs ſyſtêmes de Phyſique. Le premier a fait un Livre, où il ſoutient que nous ne pouvons juger de rien. Pour le prouver, il s'égare dans des raiſonnemens qui le conduiſent enfin à cette propoſition: L'étendue, la ſolidité, la figure & la grandeur ne ſont point dans les objets. Il n'y a rien, dit-il, de ſenſible que ce qu'on apperçoit immédiatement. Ce qu'on apperçoit eſt une idée qui ne peut pas exiſter dans un être

insensible tel que le corps; car une idée ne peut ressembler qu'à une autre idée: par conséquent ce que nos idées nous représentent ne peut pas exister dans un autre corps, mais dans un autre esprit. Et la raison de cela est, qu'un corps incapable d'agir, ne peut être la cause d'aucun effet. D'où M. *Berkeley* conclut, qu'il n'y a qu'un esprit qui soit capable d'avoir lui-même des idées, qui puisse en faire naître dans un autre esprit. On comprend aisément que toutes ces illusions viennent de ce que ce Métaphysicien a raisonné sur nos idées, sans les avoir auparavant bien définies. Après une erreur si considérable, il a dû tirer des conséquences plus qu'absurdes de ses raisonnemens. En voici un échantillon. Quand on approche d'un objet, à chaque pas qu'on fait, c'est un autre objet qu'on voit. L'objet qu'on sent n'est pas le même que celui qu'on voit. Le bâton dont on se sert pour frapper quelqu'un, n'est pas celui qu'on tient à la main. Le voleur qu'on voit pendre n'est pas celui qui a fait le vol. Enfin on ne peut parler à personne, sans qu'un esprit infini n'intervienne pour faire naître dans l'esprit de celui à qui l'on parle, les idées qu'on y veut exciter. (*a*)

M. *Brunet* a fait un abus encore plus étrange de la Métaphysique. Il prétend que lui seul existe dans le monde; que sa pensée est la cause de l'existence de toutes les créatures; & quand il cesse d'y penser, elles sont anéanties (*b*). Cette idée que je ne crois pas devoir analyser, est sans doute très-extravagante, & c'est par cette raison que je l'ai rapportée, afin de donner deux exemples remarquables des écarts qu'on a fait dans la Métaphysique, lorsqu'on s'y est livré avec trop de confiance. Quand on juge de cette Science d'après de pareils systêmes, on a pitié avec raison des Métaphysiciens, & on est fondé à mépriser l'objet de leur occupation. Mais si on considère qu'elle n'est qu'une Logique; que l'art de la Dialectique est sans cesse employé dans les spéculations même les plus déliées, on conviendra qu'elle ne contribue pas seulement à former le jugement, mais à rendre l'esprit plus subtil & plus pénétrant; à le détacher des sens, & à le mettre en état de saisir les choses les plus fines ou les plus imperceptibles. Bien loin, dit le P. *Buffier*, que la Métaphysique s'occupe de vaines subtilités, elle les dissipe; puisqu'en montrant à l'esprit distinctement tous les côtés & toutes les faces d'un objet, elle peut aisément faire un discernement, par lequel on juge avec la dernière justesse

(*a*) *Dialogue entre Hylas & Philonoüs*, &c.

(*b*) *Pièces fugitives d'Histoire & de Littérature ancienne & moderne*, seconde Partie.

tout ce que sont les objets, & tout ce qu'ils ne sont pas (a). C'est en effet à quoi sont parvenus les Philosophes qui ont connu l'objet véritable de la Métaphysique. Ils ont analysé l'esprit humain, décomposé ses affections, réglé ses opérations, expliqué la nature des êtres, & par une Logique toujours soutenue, démontré l'existence & les attributs du Créateur.

Tout cela développé forme un champ très-vaste, une sorte de labyrinthe intellectuel d'une grande étendue, dans lequel les esprits distraits & peu pénétrans s'égareront toujours. Aussi le nombre des vrais Métaphysiciens est fort petit; & la chose peut-être la plus difficile que j'ai trouvée dans la composition de cette Histoire des Métaphysiciens modernes, a été de ne rien confondre, & de bien distinguer ceux d'entre les Métaphysiciens modernes qui ont cette rare qualité, d'avec les autres qui l'ont usurpée. Pour ne rien faire au hasard, j'ai réduit toute la science de la Métaphysique à ses principaux objets, qui sont 1°. L'analyse de l'homme, de ses passions & de ses écarts, considéré soit en particulier, soit en société; ce qui forme un tableau de l'humanité, & dans lequel sont renfermés les fondemens de toutes les Loix. 2°. La nature & les facultés de l'esprit humain; l'origine, le progrès & l'étendue de ses connoissances. 3°. L'art de penser & de raisonner, & de diriger toutes les opérations de l'esprit. 4°. L'usage de la raison dans tous les événemens de la vie. 5°. L'art de connoître la vérité en évitant les illusions & les erreurs auxquelles l'homme est sujet dans la recherche qu'il en fait. 6°. Enfin la nature & les attributs du Créateur, & ceux des êtres en général.

J'ai cherché ensuite parmi les Métaphysiciens ceux qui ont traité le mieux ces matières. Et j'ai trouvé qu'*Erasme* avoit peint l'homme avec la plus grande vérité; que *Hobbes* avoit approfondi les principes qui lient réciproquement les hommes, & qui les maintiennent en société; que *Nicole* & *Bayle* avoient établi des règles solides pour bien penser & bien raisonner, & en général pour diriger toutes les opérations de l'esprit; que *Loke* avoit développé supérieurement la nature de l'entendement, ses facultés, l'origine, les progrès & l'étendue de ses connoissances; que *Malebranche* avoit fait une analyse exacte de nos erreurs, de nos illusions & de nos préjugés; qu'il avoit indiqué des moyens sûrs pour les éviter dans la recherche de la vérité, & qu'il avoit donné une bonne méthode pour se conduire dans cette recherche; qu'*Abbadie* avoit

(a) *Elémens de Métaphysique*, par le P. *Buffier*, pag. 32.

écrit sur la connoissance de soi-même & sur celle des hommes, mieux qu'aucun Métaphysicien ; qu'on ne pouvoit rien ajouter à ce que *Collins* a publié sur l'usage de la raison, sur la nécessité & sur la liberté ; que le systême de *Spinosa* sur la nature des êtres étoit l'ouvrage le plus subtil qui ait paru sur la Métaphysique ; & enfin que *Clarke* avoit donné sur l'existence & les attributs de Dieu la démonstration la plus complette.

Les autres Métaphysiciens, dont j'ai lu les Ouvrages, en faisant ce choix, ne m'ont pas paru avoir rien publié d'important & de nouveau sur ces matières, ou qui formât un systême raisonné ; & j'ai cru qu'une des perfections que je pouvois donner à cette Histoire, étoit de ne mettre au nombre des Philosophes modernes que ceux qui ont fait des découvertes de conséquence, ou à qui l'on doit des systêmes originaux. Ainsi, quoique M. *Crousaz* ait composé un Ouvrage très-estimable sur la Logique, cependant comme cet Ouvtage ne contient qu'une suite de réflexions, qui peut bien contribuer à la netteté & à l'étendue de nos connoissances, mais qui ne forme pas un art particulier, & dans lequel on ne trouve rien à cet égard qui n'ait été dit par *Nicole*, je n'ai pas cru devoir le compter au nombre des Métaphysiciens modernes. C'est par cette raison que je n'ai point parlé de M. *Huet*, Evêque d'Avranches ; Auteur d'un *Traité Philosophique de la foiblesse de l'Esprit humain* ; parce que ce Traité, malgré les éloges qu'il a reçus, ne présente rien de transcendant ni même de nouveau, & qu'il ne répond pas à la haute réputation que cet illustre Prélat s'est acquise par ses autres productions. Le but qu'il s'y est proposé, est de renouveller la fameuse doctrine de *Pyrrhon*, laquelle consiste à douter de tout, en établissant que l'esprit humain ne peut connoître la vérité par le secours de la raison, avec une entière certitude ; question que *Loke* & *Bayle* ont savamment résolue. Il y a pourtant dans ce Livre un sentiment particulier qui mérite d'être remarqué : c'est que toutes nos idées viennent des sens. Voici comment l'expose M. *Huet*. » L'entendement » est de telle nature, dit-il, qu'il est » fort aisé à ébranler, lorsque les » sens étant frappés par les objets » extérieurs & les fibres des nerfs, » & les esprits étant émus, le cerveau en reçoit l'impression.... » L'entendement étant averti par » cette impression du cerveau de ce » qui se passe au dehors, il agite à » son tour les esprits ; & faisant une » revue sur les traits délicats qui » sont tracés dans le cerveau, séparant ce qui est assemblé, & comparant ensemble les choses qui » ont du rapport, il considère ce qui » est présent, & voit ce qui le précède & qui le suit : d'où dépend la

» conduite de la vie, & l'enchaîne- » ment des Sciences (*a*).

Je pourrois citer d'autres Auteurs célèbres qui ont écrit sur la Métaphysique; mais je ne tirerois rien de leurs Ouvrages, qui n'ait été mieux dit par les Métaphysiciens qui composent ce Volume. Je dois pourtant excepter ces grands hommes à qui toutes les Sciences sont redevables, & qui ont embelli toutes les matières auxquelles ils ont heureusement touché. Ce sont ces Philosophes rares à qui rien n'a été caché, ces génies transcendans qui ne peuvent entrer dans aucune classe particulière, parce qu'ils brillent également dans toutes. Tels sont *Gassendi*, le Chancelier *Bacon*, *Descartes*, *Leibnitz*, *Newton*, *Volff*, &c. On trouvera donc dans leur classe d'autres idées métaphysiques qui completeront cette sorte de cours que forment les systêmes compris dans ce Volume. Je dis qu'elles le completeront, quoiqu'il ne soit question ici que des Métaphysiciens modernes; car les anciens ont dit si peu de chose sur la Métaphysique, & l'ont dit si mal, qu'on peut dater l'origine de cette Science du temps de la renaissance des Lettres. Voici en effet à quoi se réduit ce que les Philosophes de l'antiquité pensoient sur la nature de l'esprit humain.

Pythagore, *Tymée*, *Socrate*, *Platon*, *Proclus*, prétendoient que l'homme apportoit en naissant des idées, & ils prouvoient cette prétention par ces deux raisonnemens. Si nous n'avions pas des idées innées, nous ne pourrions ramasser & concevoir cette variété innombrable de connoissances dans un temps aussi borné qu'est celui de notre vie, étant enveloppés & voilés par la masse de notre corps. D'où il suit que nous n'apprenons pas ce qu'on nous enseigne: nous ne faisons que nous en ressouvenir. On attribue ce raisonnement à *Socrate*, & le suivant à *Proclus*. Il n'est pas possible que toutes nos idées viennent des sens, parce que tout ce qui part des sens est sujet au changement; & l'homme a des idées ou des espèces imprimées dans son cerveau, qui sont éternelles & immuables, telles que les idées des figures, des nombres & des mouvemens, & qui par conséquent ne peuvent être venues des sens. Car si des idées si fixes & si constantes provenoient des sens, qui sont si foibles & si sujets à l'erreur, l'effet seroit plus puissant que sa cause.

Démocrite, *Epicure* & *Aristote*, rejettent au contraire les idées innées, & soutiennent qu'il n'y a rien dans l'entendement qui ne vienne des sens. Ce sentiment, ainsi que celui de *Socrate* & de *Proclus*, sont si développés dans le systême de

(*a*) *Traité Philosophique de la foiblesse de l'Esprit humain*, pag. 191.

Loke, que je ne crois pas devoir m'y arrêter. Mais pour faire voir comment les anciens écrivoient sur la Métaphysique, je vais rapporter la doctrine de *Parmenide* là-dessus, qui a été très-estimée, & par laquelle on jugera de leur capacité en cette Science.

Les idées, dit ce Philosophe, ont une existence réelle & indépendante de notre volonté. Elles existent en nous & hors de nous. Les unes sont des appréhensions de notre entendement : les autres sont des formes immortelles qui donnent le nom & l'essence aux choses. En chaque idée il y a unité & pluralité. L'unité est l'idée originale ou primitive, & les êtres particuliers qu'elle représente sont la pluralité. Toutes les idées sont indivisibles : elles se terminent à des objets semblables l'un à l'autre. La première idée est Dieu, c'est-à-dire le beau & le bon. Toutes les autres dérivent de celle-là ; & comme cet Etre suprême gouverne toutes choses, & que son entendement est la source du vrai, l'origine de ce qui existe (parce que lui seul est absolument immuable) il renferme toutes les idées, qu'il dispense aux hommes autant qu'il leur en faut pour se conduire pendant leur vie.

Et voilà comment les Philosophes de l'antiquité raisonnoient sur les idées. Toute leur Métaphysique est dans le même goût. Il faut en excepter néanmoins la Logique d'*Aristote*, qui contient des choses véritablement estimables. Encore qu'est-ce que c'est que cette Logique ? J'en parle au commencement de l'Histoire de *Nicole*. On n'a qu'à lire ce morceau, & juger. La partie de la Philosophie dans laquelle les Anciens se sont distingués, c'est la Morale. Il faut les reconnoître ici pour nos maîtres. Les modernes ont ajouté peu de chose à la théorie qu'ils en ont publiée, & ils ne sont guères que des enfans à leur égard pour la pratique. C'étoient des hommes ceux-là. Ils prêchoient encore plus d'exemples que de préceptes. Il est beau de voir dans leur Histoire un *Thales* appeller les connoissances les seules richesses de ce monde, & distribuer le superflu de son nécessaire aux malades & aux pauvres ; un *Diogène* refuser, malgré son indigence, les offres du grand *Alexandre*, & n'appeller héroïsme que cette vertu par laquelle on maîtrise ses passions ; un *Socrate* remercier le Prince *Archelaüs* des avances qu'il lui faisoit pour se lier avec lui, par cette raison délicate qu'il ne vouloit point faire connoissance avec une personne qui pouvoit l'obliger, & à laquelle il ne pouvoit rendre la pareille, &c. Toute leur vie fourmille de pareils traits, qu'on ne lit point sans être ému. Qu'on en trouve peu de semblables dans celle de nos Philosophes ! On voit au contraire avec douleur qu'elle

qu'elle est souvent tachée par des écarts ou des foiblesses qu'on ne pardonneroit pas même aux autres hommes. Quelque justice qu'on rende aux lumières de *Hobbes*, de *Spinosa*, de *Bayle* & de *Collins*, on ne peut se dissimuler que ces Philosophes ne soient tombés dans de grandes erreurs. J'en ai gémi plusieurs fois en lisant & leurs Ouvrages, & les Écrits dans lesquels on les a relevées & combattues En les rapportant ces erreurs, je me suis sur-tout attaché à faire connoître ces Ecrits, & j'ai pensé que je devois m'en tenir là, puisque je ne dois considérer ces Savans que comme Métaphysiciens, recueillir dans cette vue ce qu'ils ont publié d'utile pour la perfection des facultés de l'entendement humain, & par conséquent abandonner toutes les discussions purement théologiques où ils se sont égarés. Pour me conformer à ce plan, je n'ai analysé à la fin de leur vie que leurs systêmes métaphysiques, & je me suis contenté de donner une idée des sentimens qu'ils ont eu sur d'autres matières dans le cours de cette vie même.

Avec cette attention j'ai pu donner à cette composition une uniformité & une précision qui font le principal mérite d'un Ouvrage. Je dis que j'ai pu le donner; car j'ignore si mes intentions sont remplies. Je réponds bien de ma bonne volonté; mais c'est au Lecteur à se charger du reste.

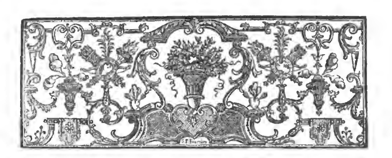
APPROBATION.

J'Ai lu par ordre de Monseigneur le Chancelier un Manuscrit intitulé : *Histoire des Philosophes modernes ;* & je crois que l'impression en peut être utile & agréable au Public. A Paris ce 31 Octobre 1759. GIBERT.

Le Privilége est dans l'Edition in-12 de cet Ouvrage.

TABLE
DES PHILOSOPHES
CONTENUS EN CE VOLUME.


ERASME



HISTOIRE
DES
METAPHYSICIENS MODERNES.

ERASME. *

'EST avec justice qu'on place ERASME à la tête des Philosophes modernes. Avant lui tout languissoit dans la république des Lettres. On ne se nourrissoit l'esprit que de choses absurdes & ridicules, puisées dans des livres écrits en un jargon barbare & inintelligible. La Théologie, quoique la science la plus cultivée, étoit traitée d'une manière très-pitoyable. Non-seulement les Théologiens n'étoient point en état d'entendre le texte original de l'Ecriture & des Peres Grecs; ils ne connoissoient pas même les caractères de la langue grecque. Une sorte de baragoin, rempli de barbarismes, qui tenoit autant aux idiomes vulgaires qu'à la langue latine, formoit le langage qu'on parloit, & les questions qu'on agitoit répondoient parfaitement à cette façon burlesque de s'exprimer. Dieu peut-il commander aux hommes de faire une mauvaise action? Peut-il faire que ce qui est fait n'ait point été fait? Peut-il faire l'impossible? Est-il en sa puissance d'être un oignon ou une citrouille? &c. Tels étoient les sujets de leurs doctes controverses. Aussi ce qu'on pouvoit faire de mieux, après avoir étudié ces belles choses, c'étoit d'oublier promptement ce qu'à force de châtimens on

* *Vie d'Erasme composée par lui-même. Vie d'Erasme*, par Patin, à la tête de l'*Encomium moriæ. Academie des Sciences*, par *Bullart*, Tom. II. *Histoire d'Erasme, sa vie, sa mort & sa religion, &c.* par M. Galarziere. *Vie d'Erasme, dans laquelle on trouvera l'histoire de plusieurs hommes célébres, l'analyse critique de ses ouvrages, & l'examen impartial de ses sentimens en matiere de religion*, par M. de Burigny. *Dictionnaire de Bayle. Histoire Ecclésiastique. Erasmi Epist.* Et ses Ouvrages.

avoit été obligé d'apprendre. Toutes les nations plongées dans l'ignorance, vivoient comme des barbares. L'Italie seule faisoit cas des sciences. Quelques Savans de la Grèce s'y étant retirés, leur avoient inspiré cet amour. L'école de *Deventer*, par les soins du fameux *Rodolphe Agricola*, & d'*Alexandre Hegius* son illustre disciple, fut la première qui secoua le joug de la barbarie. Mais ERASME avec de plus grandes vues & des lumières supérieures, forma une révolution totale, & changea entierement la disposition des esprits. Il en reçut la récompense qui pouvoit le plus le flater : ce furent des honneurs & des distinctions; & quoique sa vie soit mêlée de ces traverses que l'envie suscite toujours au mérite, il n'en jouit pas moins dans le monde savant de la plus haute considération.

Cet heureux mortel étoit fils naturel de *Marguerite Zerenbegue*, fille d'un Médecin, & de *Gerard Helie*, d'une honnête famille de Tergou. Ce *Gerard* étoit le pénultiéme de dix enfans mâles que son père avoit eus. Il reçut une bonne éducation, & devint même très-habile dans les Belles Lettres. Il avoit un caractère gai & porté à la plaisanterie, qu'il a transmis à son fils. Ses parens le destinoient à l'Etat Ecclésiastique: mais comme il étoit passionnément amoureux de *Marguerite*, qu'ils s'étoient même donnés mutuellement une promesse de mariage, il ne voulut point se rendre à leurs sollicitations, & eux de leur côté mirent toujours obstacle à la conclusion de ce mariage.

Excédé de ces persécutions, *Gerard* prit le parti de quitter & ses parens & son pays, & il écrivit à un de ses frères qu'ils ne le reverroient jamais. Il laissa en partant sa maîtresse enceinte, qui, pour cacher son état & ses suites, alla faire ses couches à Rotterdam, où elle n'étoit pas connue. Elle y accoucha du grand ERASME la nuit du 27 au 28 Octobre l'an 1465, selon quelques Auteurs, & 1467, si l'on s'en rapporte à d'autres. A peine fut elle relevée de ses couches, qu'elle revint à Tergou avec son enfant. Dans l'embarras où elle se trouvoit, elle crut devoir faire part de son état à la mère de son amant, qui y fut si sensible, qu'elle se chargea de l'éducation du jeune ERASME.

Pendant ces entrefaites, les frères de *Gerard* ayant appris qu'il étoit à Rome, lui écrivirent que sa maîtresse étoit morte. *Gerard* le crut, & il fut pénétré de la plus vive douleur. Par une suite de ce grand chagrin, il résolut de quitter le monde, & d'embrasser l'état Ecclésiastique. Il fut ordonné Prêtre, & persuadé qu'il seroit agréable à ses parens dans cet état, qu'ils avoient toujours souhaité qu'il prît, il retourna dans sa patrie. En entrant à Tergou, il fut extrêmement surpris d'y trouver sa maîtresse, qu'il avoit cru morte. La vue d'un objet qui lui étoit si cher, & qui ne s'étoit point effacé de son cœur, le combla de joie. Il s'y livra avec transport; mais il ne changea en aucune façon les engagemens qu'il venoit de prendre. Il vécut avec elle dans la plus grande régularité; & sa tendre amitié pour sa maîtresse se tourna entierement vers le fruit de ses amours. Son éducation devint l'unique objet de ses soins & de ceux de *Marguerite*, comme il étoit celui de leurs délices. L'un & l'autre passerent le reste de leurs jours sans cesse occupés de ce cher enfant. On l'appella d'abord *Gerard* comme son père; & parce que ce nom en Hollandois a quelque rapport avec le terme latin *desiderare*, le jeune ERASME se nomma lui-même *Desiderius*, c'est-à-dire *Didier*, & il prit pour surnom *Erasme*, qui en Grec signifie la même chose que *Desiderius*.

A l'âge de cinq ans on l'envoya à un petit Collége que tenoit à Tergou *Pierre Winkel*, lequel fut dans la suite un de ses tuteurs. Il fit d'abord si peu de progrès dans ses études, qu'on le jugea sans esprit. On se trompoit sans doute; mais cet esprit n'étoit point encore développé. Cela ne rebuta point ses parens. Après l'avoir tenu quelque temps dans ce Collége, sa mère le mena elle même au Collége de *Deventer*, dans les Pays-Bas, qui étoit alors le plus florissant. Ce Collége étoit gouverné par des Ecclésiastiques, qui sans faire de vœux vivoient en commun. Parmi ces Ecclésiastiques, un nommé *Jean Sintheim*

s'étoit acquis une grande réputation en Allemagne par quelques ouvrages fur la Grammaire, qu'il avoit compofés. Il fut un des premiers maîtres d'ERASME, & il fut fi content des premiers progrès qu'il fit, qu'il connut dès-lors ce qu'il feroit un jour. Continuez, lui dit-il, vous ferez un jour le plus favant homme de votre fiécle. Le célèbre *Rodolphe Agricola* en porta le même jugement. Etant venu dans le Collége, il jetta les yeux fur les ouvrages des Ecoliers; celui d'ERASME le charma (on croit que c'étoit une amplification) & également fatisfait de fa phifionomie, il lui prédit que s'il continuoit, il feroit un jour un grand homme.

Ce fut dans ce lieu que notre Ecolier apprit la langue latine, les premiers élémens de la langue grecque, la logique, la métaphyfique & la morale. Sa mémoire étoit prodigieufe. A l'âge d'onze ans, il favoit *Horace* & *Térence* par cœur. Il aimoit finguliérement ce dernier Auteur, parce qu'il le croyoit le plus propre à former le ftyle.

L'amour qu'ERASME avoit pour l'étude, & fon attention particulière à remplir fes devoirs, lui avoient acquis autant l'amitié que l'eftime de fes maitres. Cependant un d'entr'eux voulant éprouver quel effet produiroit en lui la correction, chercha un faux prétexte pour avoir occafion de le châtier. ERASME fut très-fenfible à ce traitement injufte. Comme il n'avoit aucun reproche à fe faire, cela l'indifpofa tellement qu'il perdit l'amour de l'étude, & il tomba dans une fi grande mélancolie qu'il en penfa mourir. Le maître comprenant la faute qu'il avoit faite, en devint inconfolable, & n'oublia rien pour la réparer.

Pendant ce temps-là, la ville de Deventer fut affligée de la pefte, laquelle enleva la mère d'ERASME. Son père, pour fauver fon enfant, le fit venir à Tergou; mais il fut fi affligé de la mort de *Marguerite*, qu'il en mourut de douleur quelque temps après. Il chargea en mourant trois de fes meilleurs amis de la tutelle d'ERASME, & d'un autre enfant qu'il avoit eu avant lui. Quoique fa fucceffion ne fût pas confidérable, cependant les effets qu'on trouva après fa mort, étoient fuffifans pour procurer à fes enfans un état fuivant leur inclination: mais les tuteurs répondant mal à la confiance de leur commun ami, ne fongerent qu'à fe débarraffer de leurs pupilles. Dans cette vue, ils mirent tout en ufage pour les forcer à embraffer l'état monaftique. ERASME fouffrit des perfécutions de toutes les efpèces qui le firent à la fin fuccomber. En vain il repréfenta à *Winkel*, l'un des tuteurs, que fon frère & lui étoient trop jeunes pour prendre le parti qu'on leur propofoit; qu'ils ne connoiffoient pas affez ni le monde ni les couvents pour favoir s'ils devoient entrer dans l'un ou dans l'autre, & qu'il étoit bien plus raifonnable qu'ils attendiffent encore quelques années, afin d'être en état de fe déterminer avec plus de connoiffance de caufe, fur une affaire dont leur bonheur & leur falut dépendoient. Ce difcours étoit trop fage pour plaire à un homme paffionné, tel que *Winkel*. Auffi, bien loin d'y répondre, il entra en fureur, & chargea ERASME d'injures. A la colère il joignit encore des menaces; de forte que notre jeune pupille ayant fait des réflexions férieufes fur les fuites de cet emportement, crut devoir entrer, malgré lui, dans le noviciat de Stein: ce qu'il fit en 1486.

Heureufement il trouva dans le couvent où il entra *Guillaume Herman*, de Tergou, qui avoit beaucoup de goût pour les Belles-Lettres, & qui contribua infiniment à le confoler. Sa paffion pour l'étude fervit auffi à calmer fon chagrin. Il s'y livra entierement conjointement avec fon ami; & dans cette occupation fi agréable pour lui, il parut oublier les dégoûts qu'il avoit pour le cloître. Il fe diffipoit encore en cultivant les arts. Il peignoit même affez bien, & il refte encore un tableau repréfentant un crucifix, au bas duquel on lit ces mots: *Ne méprifez pas ce tableau; il a été peint par Erafme, lorfqu'il étoit Religieux au Monaftère de Stein.*

On dit auffi que notre Philofophe ne fe contentoit pas de ces délaffemens, & qu'il divertiffoit encore fon ennui par le com-

merce des femmes. Ce reproche est appuyé sur quelque fondement. ERASME ne se défend pas d'avoir été sensible aux charmes de l'Amour: mais il assure qu'il n'a jamais été esclave de Venus, & qu'il a toujours su modérer son tempérament, quoiqu'il ne le réprimât pas toujours.

Ce fut dans ce couvent qu'il composa son premier ouvrage *du mépris du monde*, sous le nom de *Thierri de Harlem*. Il avoit alors 20 ans. Il publia presqu'en même temps un *Discours touchant le bonheur de la paix contre les factieux*. Il fit ensuite l'éloge funèbre d'une Dame de Tergou, à laquelle il avoit des obligations. Et ces ouvrages, quoique précoces, puisqu'il n'avoit encore que 21 ans, firent concevoir de lui les plus grandes espérances.

Ces travaux n'occupoient pas tellement ERASME, qu'il ne sentit quelquefois le dégoût qu'il avoit toujours eu pour l'état monastique. Cet état ne convenoit ni à son esprit ennemi des cérémonies, & ami de la liberté, ni à la foiblesse de sa santé. Il pensoit donc sérieusement à trouver quelqu'expédient pour en sortir, lorsque *Henri de bergues*, Evêque de Cambray, ayant oui parler de lui avec éloge, souhaita l'emmener à Rome, où il devoit aller. A cette fin, il écrivit au Général des Chanoines Réguliers, & au Prieur de Stein, pour avoir la permission de faire sortir ERASME de son couvent, & de le faire venir dans son Palais: ce qu'il obtint. Notre Philosophe partit donc pour Cambray, & se sépara avec peine de son cher ami *Guillaume Herman*, qui de son côté fut extrêmement sensible à son départ.

L'Evêque de Cambray ne fit point le voyage qu'il s'étoit proposé; mais il ne conserva pas moins ERASME chez lui. Notre Philosophe y auroit mené une vie fort douce & assez agréable, si elle eût été moins isolée & plus variée.

Cette solitude & cette uniformité lui déplurent. Pour les faire cesser, il fit entendre à l'Evêque qu'en attendant son voyage à Rome, il convenoit qu'il allât à Paris, afin de se perfectionner dans les sciences, & sur-tout dans la Théologie, l'Université & la Faculté de Théologie de cette Capitale étant alors en très-grande considération. *Henri de Bergues* goûta ce projet, & lui promit une pension qu'il ne paya pas.

Sur cette promesse, ERASME vint à Paris en 1496. Il descendit au Collége de Montaigu, où on lui avoit obtenu une bourse. Il y fut si mal logé & si mal nourri, que son tempérament en fut altéré pour toute sa vie. Là, sans revenu & sans bienfaiteur, il manquoit souvent du nécessaire. Dans une situation si fâcheuse, il se détermina à tirer parti de ses connoissances. Il donna des leçons de littérature dans sa chambre; & ses instructions furent si goûtées, qu'il fut bientôt accablé d'Ecoliers. ERASME ne désiroit point s'enrichir: il ne cherchoit qu'à retirer de quoi subsister. Il connoissoit trop le prix du temps pour le vendre, lorsqu'il pouvoit s'en dispenser. Il vouloit jouir de lui-même, & réserver quelques heures du jour pour se livrer à ses études particulieres.

Telle étoit la vie dure qu'il menoit au Collége de Montaigu, lorsqu'un Gentilhomme Anglois, nommé le Comte *de Monjoye*, touché de ce qu'un homme de ce mérite fût réduit à un état aussi triste, n'oublia rien pour le déterminer à venir demeurer chez lui. Ses politesses & cette maniere noble d'offrir que savent employer les gens bien nés, le gagnerent. Il quitta le Collége, & alla chez le Comte, où il fut reçu & traité avec beaucoup de magnificence & d'honnêtetés. M. de *Monjoye* tâchoit de prévenir ses goûts & ses besoins, & ERASME de son côté n'oublioit rien pour lui marquer sa reconnoissance. Il faisoit même plus qu'il ne pouvoit; car sa santé s'étant entierement dérangée, il fut contraint de quitter Paris pour retourner à Cambray. Il espéroit que le nouvel air le remettroit; mais ce remede n'ayant point operé, M. *Jacques Battus*, l'un de ses amis, l'invita à venir chez lui à Bergues. Il se rendit à cette invitation, & il y recouvra la santé. A cet avantage s'en joignit un second: ce fut la connoissance de la Marquise de *Wéere* (fille de *Wolfard*

de Borselle, Maréchal de France, & de *Charlotte de Bourbon de Montpensier*) qui devint sa bienfaitrice. Les présens que lui fit cette Marquise, en considération de son mérite, l'ayant mis en état de faire quelque voyage, il se proposa d'aller en Hollande: mais le Comte *de Monjoye*, qui ne l'avoit pas perdu de vue, l'ayant engagé à passer en Angleterre, il partit d'Anvers, où il étoit alors, pour se rendre à Oxfort, & de-là à Londres. Il y séjourna peu de temps, quoiqu'il parût très-content des connoissances qu'il y avoit faites. Il revint à Paris au bout d'un an: c'étoit en 1498. Il y trouva les incommodités qui l'avoient obligé d'en sortir. Il tomba même dangereusement malade. Revenu en santé, il fit des réflexions sur la foiblesse de son tempérament; & comme cela arrive ordinairement après une grande maladie, ces réflexions le dégoûterent de l'étude. C'est ce qu'il nous apprend dans une de ses lettres adressée à son ami *Arnoldus*. » Soyez persuadé, » dit-il, que le monde m'est odieux, & » que je renonce à mes espérances.

Les Gens de Lettres sont comme les Marins, qui jurent, dans le temps de l'orage, de ne plus se mettre en mer, & qui se rembarquent bientôt lorsque le temps est calme. ERASME n'eut pas plutôt repris ses forces, qu'il oublia sa résolution. Il songea à apprendre la langue grecque. Il étudia ensuite la Théologie Scholastique, & il sollicita avec beaucoup de vivacité la Marquise *de Wére* de lui procurer de quoi faire le voyage d'Italie, où il vouloit aller prendre le bonnet de Docteur.

C'est une chose étrange que la manière dont ERASME parle dans cette occasion de sa misère. Ce dernier mot ne devoit jamais sortir de la bouche d'un homme de Lettres. C'étoit acheter un grade trop cher que de le payer à ce prix. Une belle ame peut bien être soumise & modeste, mais elle n'est jamais ni suppliante ni rampante. En vérité ERASME quêtoit trop; & cette foiblesse feroit une tache à sa vie, si l'éclat de son mérite ne la faisoit disparoitre.

Jusqu'à l'âge de trente ans, notre Philosophe n'employa son temps qu'à faire de fréquens voyages à Londres, en Hollande, à Paris; à se procurer des connoissances, & à composer de petites piéces de vers. Mais n'ayant pas reçu de la Marquise *de Wére* ce qu'il souhaitoit pour son voyage d'Italie, il résolut de se procurer des bienfaiteurs par des hommages. Il traduisit différens Traités de *Lucien*, de *Plutarque*, de *Libanius*, d'*Isocrate*, de *Xenophon*, &c. qu'il dédia à des Princes & à des Seigneurs, dont il acquit ainsi la protection. Ces traductions lui firent beaucoup d'honneur, & elles inspirerent dans l'Europe le goût de la littérature grecque: époque infiniment glorieuse à sa mémoire.

Cependant notre Philosophe n'oublioit point le voyage d'Italie. Ce voyage lui tenoit au cœur. Aussi dès qu'il se vit en état de l'entreprendre, il se mit en chemin. Jusqu'à ce temps, il avoit toujours porté l'habit de Chanoine Régulier, ou du moins un scapulaire blanc qui en tenoit lieu; mais ce même scapulaire, qui étoit en execration parmi le peuple de Boulogne où il passa, ayant failli lui coûter la vie, il obtint du Pape *Jules II* la dispense de le porter. Ce fut à cette occasion qu'il composa une déclamation en deux parties sur la vie religieuse, dans laquelle il en discutoit les avantages & les désavantages. Il se rendit ensuite à Venise, où il fit imprimer plusieurs ouvrages, & entr'autres ses *Adages*.

Nous ne suivrons point ERASME dans tous les voyages qu'il fit de Venise à Rome, de Rome à Londres, &c. qui n'offrent rien d'intéressant. Qu'il me soit permis seulement de remarquer que cet illustre savant se laissoit trop emporter par la fougue de son imagination. Il se représentoit trop vivement les avantages qu'on lui promettoit, & il ne réfléchissoit pas assez sur le cœur des Grands, pour savoir qu'on ne doit pas ajouter foi à leurs magnifiques promesses. Voilà pourquoi sa vie ne fut qu'une suite de courses continuelles jusqu'en 1521 qu'il alla se fixer à Bâle.

Ses protecteurs & ses amis voulurent enfin lui procurer un état. On lui propo-

sa une Chaire dans l'Université de Louvain, qu'il refusa. A la sollicitation du Comte de *Monjoie*, le Cardinal *d'York* lui donna un Canonicat, qu'il ne posseda pas. Le Chancelier *Sauvage*, qui vouloit le fixer dans les Pays-Bas, lui fit avoir un Canonicat à Courtrai, qu'il ne garda pas long-temps, l'ayant résigné pour une pension qui ne lui fut point payée. Enfin le Roi d'Espagne, à la recommandation du même Chancelier, voulut lui procurer un Evêché considérable en Sicile, qu'il n'obtint point. Tout ce qu'il put avoir, ce fut le titre de Conseiller du Roi, sans fonctions & sans revenus.

Ces altercations firent enfin ouvrir les yeux à ERASME. Il comprit que le mérite seul étoit un foible avantage, & qu'il falloit pour réussir plus de force & de crédit, que de talens & de vertus. Presque dégoûté du commerce des hommes, il refusa des offres très-avantageuses que lui fit l'Evêque de Bayeux, pour l'attirer auprès de lui, & résista aux sollicitations de *François I*, qui le préférant au fameux *Budée*, vouloit lui donner une Chaire de Professeur au Collége royal, qu'il venoit de fonder. ERASME savoit que les Rois ne sont pas toujours obéis, & que les ennemis qu'on a, vous ont écrasé avant qu'ils ayent la moindre connoissance de leurs vexations. Malgré cela, *Ernest de Bavière* souhaita l'attirer à Ingolstad; mais ERASME le remercia.

Ce n'étoit pas seulement les ouvrages dont j'ai parlé, qui lui avoient acquis la réputation brillante dont il jouissoit; c'étoit son *Eloge de la Folie*, son Traité des Etudes (*de studio bonarum Litterarum*) son *Institution d'un Prince Chretien*, & son *Manuel du Chrétien*. Il composa son Eloge de la Folie à Londres, à son retour d'Italie. Il étoit logé chez *Thomas Morus*, Chancelier d'Angleterre. Forcé de garder la chambre, à cause d'un violent mal de reins, provenant des fatigues du voyage, ses travaux théologiques étoient suspendus. Pour amuser son loisir & faire diversion à son mal, il imagina de corriger les vices & les illusions ausquels presque tous les hommes sont en proie, en faisant faire à la Folie l'éloge de leurs passions & de leurs travers. C'est la Folie qui parle dans cette ingénieuse composition, & qui se loue elle-même. Les fous sont ses favoris: elle n'en veut qu'aux sages. Et avec cette très-spirituelle idée, il dit de la manière la plus agréable les plus fortes vérités. Quoique son imagination également vive & enjouée y soit toujours en haleine, ERASME n'employa que sept jours à la composition de cet ouvrage. Il le dédia au Chancelier *Thomas Morus*, en reconnoissance des bienfaits qu'il en recevoit; & ce fut sous ses auspices qu'il le mit au jour.

Si les livres changeoient les hommes, celui-ci auroit infiniment contribué au progrès de la raison. Mais la théorie n'est utile qu'autant qu'on la réduit en pratique; & pour cela il faudroit, suivant le mot de *Platon*, ou que les Philosophes gouvernassent, ou que ceux qui gouvernent fussent Philosophes. Il ne dépendoit donc pas d'ERASME que l'*Eloge de la Folie* produisît les fruits qu'il devoit se promettre: au contraire ce livre lui procura des ennemis dangereux sur lesquels il ne comptoit pas: ce furent *les ignorans*, *les faux dévots* & *les Moines* qui le firent plusieurs fois repentir d'avoir hasardé cette légère instruction. C'est ce que fit connoître notre Philosophe dans un écrit adressé *A tous les amateurs de la vérité*.

Son Traité de l'étude des Lettres ne lui produisit que des satisfactions, parce que dans cet ouvrage il ne touchoit point aux passions des hommes. C'est un livre qui contient uniquement des préceptes pour apprendre la littérature grecque & latine. ERASME veut qu'on commence l'étude des Auteurs Grecs par *Lucien*, & qu'on lise ensuite *Démosthène* & *Hérodote*; & pour les Poëtes, *Aristophane*, *Homère* & *Euripide*. Quant au latin, *Térence* est le premier Auteur qu'on doit lire, & ensuite *Plaute*, *Virgile*, *Horace*, *Cicéron*, *César* & *Salluste*. Notre Auteur recommande aussi *Laurent Valle*, *Donat* & *Diomede*.

A l'égard de son Traité de l'éducation d'un Prince Chrétien, il fut encore si estimé, qu'on en publia un extrait sous le titre

de *Codicile d'Or*, ou *petit recueil tiré de l'institution du Prince Chrétien.*

Les ennemis d'Erasme applaudirent bien à ces ouvrages ; * mais ils n'oublioient pas l'*Eloge de la Foli*, contre lequel ils s'étoient déja déchaînés. Pour se venger sans doute, ils attaquerent la traduction que notre Philosophe avoit faite du Nouveau Testament & son Commentaire. Cette attaque dégénera en disputes fort vives, qui durerent long-temps. Erasme fut obligé de se défendre contre des écrits d'autant plus dangereux, qu'ils y intéressent toujours la religion des personnes qui y sont attaquées. Fatigué par des persécutions continuelles, & las de se justifier, il prit le parti de se retirer à Constance, où il étoit fort souhaité. Il y fut reçu avec la plus grande distinction. Les Magistrats lui firent un présent de la part de la ville. Les personnes les plus notables lui en envoyerent aussi. Les Musiciens vinrent lui donner une sérénade, conformément à l'usage établi de régaler ainsi les étrangers de la plus haute considération. Malgré ces honneurs, Erasme s'ennuya à Constance, & quitta cette ville pour aller à Bâle.

Dans ce temps là vivoit *Luther*. Son hérésie commençoit à avoir des partisans. Un des amis d'Erasme s'y étant malheureusement engagé, voulut l'y entraîner: mais notre Philosophe non-seulement refusa d'entendre parler de *Luther*, mais encore il se brouilla avec son ami. Cela n'empêcha pas que ses ennemis ne saisissent cette occasion pour lui nuire à la Cour de Rome. Ils l'accuserent d'être d'intelligence avec *Luther*. Un Carme prêcha même contre lui, & l'apostropha dans un de ses Sermons où il étoit, & il fallut que notre Philosophe mit tout en œuvre pour se laver de cette accusation.

A peine sorti de cet embarras, il s'en procura volontairement un autre en publiant ses *Colloques*. Dans cet ouvrage, il parle en termes peu décens des habits des religieux, des vœux que l'on fait aux Saints, des Pélérinages, de la Confession, des Ordonnances de l'Eglise, de la préférence du mariage sur le célibat, de la prière pour les morts. Tout cela procura aux Colloques de justes & vives censures de la part des Théologiens. Elles chagrinerent d'abord Erasme; mais il se consola par les honneurs qu'on lui rendoit d'ailleurs.

Tous les jours il recevoit des témoignages d'estime des Têtes couronnées, qui le combloient de présens. En 1529 les Luthériens ayant causé une révolution à Bâle, Erasme, pour se dispenser d'y avoir part, en partit secretement, & se retira à Fribourg. A peine approchat-il des portes de la ville, que les Magistrats, la Noblesse & l'Université allerent au-devant de lui, & lui firent les complimens les plus flateurs, l'appellant l'appui & le protecteur des Etudes. Les Magistrats le gratifierent d'un gobelet de vermeil travaillé avec beaucoup d'art. Le Collége lui donna une ceinture dorée, qui ne cédoit en rien au gobelet. On le défraya pendant son séjour. Et lorsqu'il quitta cette ville, quelques Gentilshommes l'accompagnerent jusqu'aux portes de Bâle. On faisoit assurément beaucoup d'honneur à Erasme: mais l'hommage qu'on rendoit à cette occasion au mérite, n'est pas moins honorable aux habitans de Fribourg.

Notre Philosophe employa le reste de sa vie à composer des ouvrages sur la Religion, parmi lesquels on distingue sur-tout son *Traité de l'institution du Mariage*, & celui de la *Veûve Chrétienne*. Il s'occupa aussi à traduire & à commenter la plupart des Peres de l'Eglise, tels que *saint Jean Chrysostôme*, *saint Ambroise*, &c. Il couloit ainsi ses jours assez paisiblement. Cependant le Pape *Clément VII* étant mort, Erasme crut devoir écrire à *Paul II*, qui lui succéda, pour prévenir les mauvais

* J'excepte ici *Jules Scaliger*, qui a vomi toutes sortes d'injures sur Erasme, parce que ce Philosophe avoit blâmé la prévention excessive dans laquelle on étoit alors en faveur de *Ciceron*, & qu'il avoit remarqué en même temps quelques taches dans les écrits de ce Prince de l'Eloquence. *Scaliger* qui croyoit qu'il n'y a point de salut pour le Latin hors des écrits de *Ciceron*, crie au meurtre, au parricide. *Bayle*, article Erasme, a parlé fort agréablement de cette controverse.

discours que ses ennemis auroient pu tenir sur son compte. Le Pape lui fit une réponse très gracieuse ; le nomma à la Prevôté de Deventer, & songeoit à le pourvoir d'autres bénéfices, pour le mettre en état de soutenir avec décence la dignité de Cardinal à laquelle il se proposoit de l'élever. Rien n'étoit sans doute plus avantageux : mais ERASME étoit accablé d'infirmités, & ne songeoit plus qu'à mourir. En effet, depuis 1535 jusqu'en 1536, il fut en proie aux douleurs les plus vives. Il comprit bien que sa fin étoit proche, & il l'annonça à un de ses amis. Enfin épuisé par ses maux, une dissenterie l'emporta : il expira à Bâle la nuit du 11 au 12 Juillet de l'an 1536, âgé d'environ 71 ans. Il donna avant de mourir des preuves d'une parfaite résignation à la volonté de Dieu, & d'une patience vraiment chrétienne.

Sa mort fut un deuil public. Tous les habitans de Bâle accoururent afin de voir pour la dernière fois le corps d'un homme si illustre. Il fut enterré avec une pompe qui répondoit à l'estime qu'on en avoit. Le premier Magistrat, les principaux Sénateurs, tous les Professeurs assisterent à ses obsèques. Ce furent même des Etudians qui le porterent à la sépulture. Il fut inhumé dans le Chœur de l'Eglise Cathédrale, au côté gauche.

Pour honorer sa mémoire, on résolut de lui ériger une statue de bronze. On chargea de ce travail *Henri de Keiser*, fameux Statuaire. Et dès que l'ouvrage fut fini, on l'éleva dans la grande place de Rotterdam, sur un piédestal orné d'inscriptions, où elle est encore aujourd'hui. On ordonna aussi dans cette ville de Rotterdam, dans laquelle ERASME avoit reçu le jour, que le Collége où l'on enseignoit le Latin, porteroit le nom d'ERASME, & qu'il lui seroit consacré par l'inscription du frontispice.

ERASME étoit petit : il avoit la peau blanche, les yeux bleus, le regard agréable, la voix douce & d'une belle prononciation. Il étoit toujours vêtu fort honnêtement & très-proprement. A l'égard de son caractère, beaucoup de sentiment en formoit le fond. Il étoit généreux, charitable, doux, poli & constant dans son amitié. On peut lui reprocher d'avoir un peu trop aimé la plaisanterie, quoiqu'il raillât très-agréablement.

Personne n'a tant écrit que ce Philosophe. M. *de Burigny*, qui a composé sa vie, rapporte la liste de ses ouvrages, laquelle effraye par son étendue. Il est sans doute étonnant qu'un homme, qui n'a jamais eu de demeure fixe, ait tant travaillé. Il falloit que son imagination fût aussi vive que sa mémoire étoit heureuse. On reconnoit le feu de cette imagination dans presque tous ses écrits. Son style est vif & aisé, & ses pensées fines & ingénieuses. Quant aux choses, quoiqu'il ne se soit pas toujours renfermé dans de sages bornes, il n'a pas laissé que de donner des instructions très-solides. Il avoit un grand jugement, beaucoup d'érudition, & connoissoit parfaitement le cœur humain. Cette connoissance brille sur-tout dans son Eloge de la Folie. C'est un ouvrage original, qui se soutient encore aujourd'hui avec tout son éclat. Ses autres productions ont servi de fondement aux Auteurs, qui ont écrit sur les mêmes matieres qu'il avoit traitées, & ceux-ci ont infiniment enchéri sur ses autres idées. On peut donc dire que l'Eloge de la Folie est le seul ouvrage métaphysique qui nous reste en entier, & qui forme le titre d'aggrégation d'ERASME dans l'Histoire des Métaphysiciens.

Etat du Genre Humain selon ERASME.

Il y a si peu d'hommes qui suivent les lumières pures de la raison, qu'on peut regarder la race humaine livrée à un délire perpétuel. Le premier âge de l'homme est sans doute le plus gai & le plus agréable. Mais qu'est ce que c'est que cet âge ? Celui d'imbécillité & de folie. Des riens l'affectent ; & il est d'autant plus aimable qu'il est dépourvu de raison : car un enfant sage n'a plus cette gaieté & cette gentillesse qui charment : son feu & sa vivacité s'éteignent à vue d'œil. Pour les conserver, on prolonge cet âge de l'enfance autant qu'il est possible, & il est peu de personnes qui veuillent les sacrifier à la sagesse,

sageſſe, parce que les occupations ſérieuſes qui y conduiſent, rendent les mines ſombres & les viſages décharnés. Les femmes ſur-tout ſont encore plus jalouſes de ſe conſerver dans cet état. Encore ſemblables aux enfans dans l'âge mûr par la délicateſſe de leur peau & le ſon de leur voix, elles s'étudient perpétuellement à paſſer pour jeunes. C'eſt là l'unique but des parures, du fard, du bain, de la friſure, des eſſences, des ſenteurs, & de tant d'autres artifices, qu'on met en œuvre pour faire valoir la beauté. Leur maintien eſt toujours aſſorti à ces ajuſtemens. Perſuadées qu'elles ne ſont aimables qu'autant qu'elles paroiſſent jeunes, elles imitent preſque toutes les folies des enfans. Les hommes à qui elles plaiſent naturellement par là, cherchent à les imiter; & les uns & les autres vivent ſans y penſer dans une enfance perpétuelle.

Ils ne ſont point de bons repas, ſi la folie n'y préſide. Au défaut de leur propre délire, ils empruntent celui d'autrui. Un Bouffon vient pour de l'argent bannir par ſes bons mots & ſes railleries piquantes, la ſageſſe & la décence. Les alimens pris avec excès ſe joignent à cette invention; & on s'eſt bien réjoui, lorſque la raiſon n'eſt point de la partie. L'amitié, qui devroit ſurpaſſer tous les plaiſirs, eſt empoiſonnée par la politique. On diſſimule les défauts de ſes amis; on s'abuſe volontairement; on s'aveugle ſur leur compte; on aime des vices eſſentiels, & on les admire comme ſi c'étoient des vertus. L'union même de l'homme avec la femme n'eſt ſoutenue que par la flaterie, par une complaiſance ſervile, par les détours, par la diſſimulation. La fin de tout cela eſt de plaire à quelque prix que ce ſoit. De là l'amour propre, l'orgueil, la vanité. Otez de tous les talens l'aſſaiſonnement de la ſotiſe, l'Orateur languira dans ſes diſcours; le Muſicien avec ſes tons & ſes cadences fera pitié. On ſifflera le Comédien & ſon jeu. On tournera le Poëte & les Muſes en ridicule. Le meilleur Peintre ne s'attirera que du mépris. Et le Médecin mourra de faim avec ſes remèdes. Voilà pourquoi chacun ſe cajole, ſe flate, & ſe remplit de la bonne opinion de lui-même avant que de rechercher celle des autres. On ambitionne pourtant enfin cette dernière, & on fait pour cela mille extravagances.

On a reçu une légère inſulte, un démenti; on eſt deshonoré ſi l'on ne ſe coupe la gorge, c'eſt-à-dire, ſi pour le mal le plus léger on ne s'expoſe au plus grand des malheurs, la perte de la vie. Deux partis s'égorgent, Dieu ſait pourquoi; & tous les deux ne remportent que du mal de leur animoſité. Ceux qui périſſent à la guerre, on les compte pour rien. Cet honneur ſi précieux, qui les met en mouvement, ils le partagent avec les paraſites, les voleurs, les barqueroutiers, les meurtriers, les brigands, & généralement avec tous ceux qu'on nomme la lie du peuple.

En un mot, tout ce qui ſe fait chez les hommes eſt plein de folie. Ce ſont des foux qui agiſſent avec d'autres foux; & ſi une ſeule tête entreprend d'arrêter le torrent de la multitude, honi de toutes parts, il ne lui reſte plus que la reſſource de Timon: c'eſt de s'enfoncer dans un déſert, & d'y jouir tout à ſon aiſe de la ſageſſe. Eh! comment pouvoir arrêter une foule ſi prodigieuſe de folies? Ici ce ſont des hommes qui courent toute la journée après un animal, lequel ne peut leur être utile, pour avoir le plaiſir de l'aſſaſſiner. Là il en eſt d'autres, dont l'occupation continuelle eſt de faire & de défaire, de conſtruire & d'abattre, de changer le rond en quarré, & le quarré en rond, juſqu'à ce qu'enfin il ne leur reſte plus ni maiſon ni pain. Ailleurs des têtes chaudes pleines de miſtérieux projets, ne viſent pas moins qu'à confondre & à changer la nature par la découverte d'une quinteſſence qui n'exiſte que dans leur chimérique imagination. Dans ce coin de la Terre, des gens furieux ſe brûlent le ſang, pour avoir le plaiſir de remuer des morceaux de carton ou de bois. Dans cet autre ce ſont des hableurs qui ne ſe plaiſent qu'à dire ou à entendre des fauſſetés. Des plus foux encore avec une ame de boue, & les inclinations de la plus vile canaille,

vous étourdissent de leur noblesse. Ils vous étalent les portraits & les figures de leurs ancêtres. Ils sont toujours sur leurs aïeux, sur les lignes directes & collatérales de leur arbre généalogique; ils vous citent à tout moment les noms & les surnoms de leurs peres; & avec leurs titres enfumés ou déchirés, toujours pleins de leur naissance, quoique fats, ils ne laissent pas d'avoir une haute idée de leur personne, & de vivre contens.

Près de ceux-ci, on voit ordinairement des espèces d'automates qu'on appelle Petits-Maîtres, qui idolâtrent leur petit mérite, & qui adonisés comme des poupées, céderoient plutôt tout leur patrimoine, qui d'ordinaire est fort léger, que de rabattre, en faveur de qui que ce soit, de la bonne opinion qu'ils ont d'eux-mêmes. Il n'y a que les pédans qui osent leur disputer. Enorgueillis de leur érudition, ils ne sément ordinairement que des impertinences & des sotises. Ils sont tellement prévenus de leur habileté, qu'ils méprisent ceux de leur ordre qui ont le plus de réputation; & ce qu'il y a de plus plaisant, c'est qu'ils se rendent réciproquement louange pour louange, admiration pour admiration, *gratterie* pour *gratterie*.

Qu'arrive-t-il de là? C'est qu'il n'y a qu'un très-petit nombre de gens de goût sûr, & que les bons Ecrivains n'ont que fort peu de Lecteurs. Ainsi s'ils prennent beaucoup de peine pour faire un bon ouvrage, ils en sont très-mal récompensés. Il n'y a que la vue de passer à la postérité, qui puisse les engager dans un travail pénible, qui ruine leur santé, les rend pâles, maigres, & quelquefois aveugles, leur attire beaucoup d'envieux, sans les tirer de la pauvreté, & avance leur vieillesse & leur mort. C'est sans doute acheter bien cher une gloire dont on ne doit pas jouir. Aussi ceux qui connoissent les hommes, ont recours à un moyen de s'attirer de la considération par une voie plus aisée: elle consiste à s'approprier les ouvrages des autres. Il est vrai qu'on découvre tôt ou tard leur brigandage; mais ils jouissent toujours pendant quelque temps; & souvent même à force d'intrigues, ils profitent toute leur vie de leur plagiat. Beaucoup d'impudence, d'effronterie & de manége suffisent pour cela.

Ce sont là des moyens avec lesquels on fait bien des choses dans ce monde. Des Moines ignorans en imposent ainsi au peuple. Des Ecclésiastiques du premier ordre jouissent aussi de cette manière, sans crainte de blâme, de richesses immenses, d'une vaste domination, des distinctions mondaines, de charges, de dignités, d'un luxe indécent, d'une suite nombreuse de domestiques, & de toute sorte de délices & de plaisirs, & concilient cela avec tout ce qu'ils ne pratiquent pas, la pauvreté, l'humilité, & la vie dure de *Jesus-Christ*, dont ils se disent les Ministres. » De sorte que les Officiers du Sanctuaire se déchargent par modestie sur le peuple du fardeau de la dévotion & de la piété: le peuple le renvoye à ceux qu'il nomme *Gens d'Eglise*; comme si, à titre de Chrétien, la morale évangélique ne le regardoit pas, ou comme si les vœux du Baptême n'étoient pour lui qu'une chanson. De plus, les Prêtres, qui se qualifient du nom de Séculiers, comme s'ils étoient initiés au monde, non à J. C. laissent aux *Réguliers* l'ouvrage difficile de la piété. Les Réguliers en font l'occupation des Moines. Les Moines relâchés s'en reposent sur les Réformés. Tous prétendent d'un commun accord que la dévotion n'appartient qu'aux Mendians; & les Mendians renvoyent la balle aux Chartreux, chez qui l'on peut dire en effet que la piété est ensevelie, tant ils ont soin de se cacher au monde. Telle est aussi la conduite des Généraux dans la Milice Cléricale. Les Papes, gens actifs & infatigables à moissonner l'or & l'argent, se déchargent sur les Evêques de ce qu'il y a de rude dans l'Apostolat; les Evêques sur les Curés; les Curés sur les Vicaires; les Vicaires sur les Prêtres Mendians; & les Mendians renvoyent l'éteuf aux Bergers spirituels, qui savent bien tondre les brebis & profiter de la laine. *

* *Eloge de la Folie*, pag. 182 & 183 de l'Edition de 1715.

Il en est à peu près de même des Souverains; car qui voudroit autrement être Roi? Lorsqu'on réfléchit attentivement sur les devoirs d'un bon Monarque, loin de chercher à se procurer un fardeau si pesant, on trembleroit à la vue d'une Couronne. Tels sont en effet les engagemens d'un homme qui commande à toute une Nation. » Travailler jour & nuit pour » le bien commun, & ne jouir jamais de » soi-même ; ne s'écarter en rien des » Loix ; connoitre ou par soi même, » ou par des yeux bien sûrs, l'intégrité » des Officiers & des Magistrats ; se sou» venir qu'on est en spectacle au-dedans » & au-dehors ; & que, comme un astre » salutaire, on peut par des mœurs bien » réglées influer utilement sur celles des » hommes, & faire le bonheur des peuples ; » ou, comme une comète funeste, causer » les plus grands maux du monde : n'ou» blier jamais que les vices & les crimes » des Sujets sont infiniment moins con» tagieux que ceux du Maître : se redire » chaque jour, que le Prince est dans une » élévation où, s'il donne mauvais exem» ple, sa conduite est un mal qui se com» munique : faire réflexion, que la fortu» ne d'un Monarque l'expose continuelle» ment aux occasions de quitter le sentier » des vertus ; qu'il a les délices, l'impunité, » la flaterie, le luxe à combattre, & qu'il » ne sauroit trop veiller ni trop se roidir » contre tout ce qui peut le séduire : en» fin se rappeller souvent, qu'outre les » piéges, les haines, les craintes, les dan» gers, auxquels le Prince est à tout mo» ment exposé de la part de ses Sujets, il » doit tôt ou tard comparoître devant le » Roi des Rois, qui lui demandera un » compte exact de toute sa conduite, & » avec une rigueur proportionnée à l'é» tendue de sa domination. *

Aussi les Rois tâchent-ils de s'étourdir sur tout cela. Ils sont admirablement secondés par ceux qui les environnent, nommés Courtisans, lesquels sont très-attentifs à leur déguiser la vérité, & à leur faire oublier leur devoir. Bas & rempans auprès de leur Maître, ou devant lui, ils en sont plus insolens à l'égard des autres mortels. Eh! comment vivent-ils? A peine *Monseigneur* est il éveillé, que son Chapelain qui épioit ce moment, lui dit en poste une Messe bien dépêchée. On déjeûne ensuite ; on étale sa suffisance & son orgueil, & le diner suit. Au sortir de table viennent les jeux, les filoux, les bouffons, les courtisanes, les mauvaises plaisanteries, & tous les autres passe-temps appellés plaisirs. Ces exercices ne se font pas sans quelque intermède de friandise. On soupe & on passe la nuit à boire. Ainsi sans s'appercevoir de son existence, la vie s'envole rapidement, & on meurt dans ce cercle d'illusions.

Un dernier coup de pinceau va nous convaincre que tous les hommes sont foux. L'un aime éperdument une femmelette, & moins il est aimé, plus l'amour le tourmente & le rend furieux. L'autre épouse la dot & non pas la fille. Celui-là prostitue son épouse. Celui-ci possédé du démon de la jalousie, n'a point assez d'yeux pour garder la sienne. Quelles sotises ne dit on point & ne fait-on point dans le deuil? Beaucoup de joie dans le cœur, & de douleur sur le visage. L'un ramassant de tout côté de quoi satisfaire sa gourmandise, donne tout à son ventre, au risque de mourir de faim après s'être contenté. L'autre met son bonheur à dormir & à ne rien faire. Il y en a qui, toujours actifs pour les affaires d'autrui, négligent les leurs. On en voit qui empruntent pour s'acquitter, & qui se trouvent abîmés de dettes, lorsqu'ils se croyent riches. Cet avare, qui vit pauvrement, ne conçoit pas un plus grand bonheur que d'enrichir son héritier. Cet affamé de biens court les mers pour un profit léger & fort incertain, abandonnant aux vagues & aux vents une vie qu'il ne peut racheter de tout l'or du monde. Et ce Guerrier qui pourroit jouir chez lui d'un sûr & agréa-

* *Eloge de la Folie*, pag. 167 & 168.

ble loisir, aime mieux chercher fortune à travers les dangers & les horreurs de la Guerre.

En un mot, tout est illusion, tout est folie dans la vie. C'est une triste vérité qu'on sent d'autant mieux qu'on a une idée plus parfaite du sage. Car qu'est-ce que le sage? C'est un homme qui est sourd au langage des sens, lorsque ce langage n'est point naturel; qui n'est tourmenté par aucune passion; à qui rien n'échappe; qui est un linx pour la pénétration; qui considère tout avec la dernière exactitude; qui aime la vérité, qui la dit hardiment, & qui ne fait grace sur rien. Or qu'on voye combien il y a de mortels de cette espèce. Le petit nombre qui s'en trouve est même rebuté. Qui est-ce qui l'invite jamais à sa table? Peut-il trouver une femme ou un valet? Songe-t-on à l'employer dans les affaires? On choisira plutôt parmi la plus folle populace quelque fou d'une autre espèce, qui sache commander ou obéir aux foux, quelqu'un qui soit du goût de ses semblables, c'est-à-dire de presque tous les hommes.

Ah! le beau spectacle, si, placé sur la lune, on pouvoit découvrir les agitations infinies des hommes. On verroit une grosse nuée de mouches & de moucherons qui se querellent, se battent, se tendent des piéges, s'entrepillent, jouent, folâtrent, s'élevent, tombent & meurent. On ne pourroit jamais imaginer les mouvemens, le vacarme, le tintamarre que l'homme, ce petit animal, qui par rapport à une durée infinie, n'a qu'une minute à vivre, excite sur la surface de la Terre.

Concluons donc avec l'Italien, que la folie est la reine du monde. *La Pazzia la Regina del mondo.*




HOBBES

HOBBES. *

LE second Métaphysicien qui ait fleuri depuis la naissance des Lettres, est *Thomas* HOBBES, l'un des plus forts esprits de son siècle. Il naquit en Angleterre à Malmesburi le 5 Avril 1588. Son père étoit Ministre. Il montra dès sa plus tendre jeunesse une si grande envie d'apprendre, qu'il excitoit en quelque sorte ses Maîtres à l'instruire. A l'âge de 14 ans, il savoit les langues savantes. Il donna même alors une preuve de sa capacité en ce genre, par une traduction qu'il fit de la Médée *d'Euripide* de vers Grecs en vers Latins. Il étoit toujours le premier de sa Classe, & le modèle qu'on proposoit sans cesse aux autres Ecoliers. Après qu'il eut appris les Belles-Lettres, on l'envoya à l'Université d'Oxfort, pour y étudier la Philosophie. Son oncle, *François Hobbes*, qui l'aimoit tendrement, se chargea de son entretien; mais une maladie l'ayant mis au tombeau, il lui laissa en mourant un petit bien qui satisfit à ses bonnes intentions. Le jeune HOBBES apprit dans cette Université, en cinq ans, la Logique & la Physique *d'Aristote*. Il se distingua dans ses études par différens prix qu'il remporta. Son mérite le fit connoître de *Guillaume Cavendisch*, Baron de Hardwick, & depuis Comte de Devonshire. Ce Seigneur lui proposa de se charger de l'éducation de son fils; & HOBBES ayant accepté cette proposition, il voyagea avec son Disciple en France & en Italie. Il s'attacha pendant ce voyage à visiter les personnes les plus savantes, & à examiner les monumens de l'antiquité qu'il tournoit du côté des Lettres & de la Philosophie.

De retour chez lui, il voulut mettre à profit les lumières qu'il avoit acquises. Il examina d'abord la Philosophie *d'Aristote*, qu'il n'approuva pas. Il abandonna cette Philosophie pour étudier les Philosophes & les Poëtes Grecs qu'il connoissoit, & il fit un extrait de leurs meilleures pensées.

Dans ce temps-là vivoit le fameux Chancelier *Bacon*, & HOBBES en fit la connoissance. Il se lia par là avec *Edouard Herbert de Cherbury*. Ces deux savans voulurent l'engager à s'appliquer à la Philosophie *Eclectique*: (a) mais son génie le portoit à une autre occupation; & son goût se manifesta dans une occasion qui se présenta peu de temps après.

Il se forma un parti en Angleterre, qui vouloit favoriser la Démocratie: ce qui annonçoit de grands troubles. Notre Philosophe, qui prenoit beaucoup de part au Gouvernement, voulut les prévenir. Il falloit pour cela éclairer le Peuple & faire cesser la rumeur. HOBBES crut que rien n'étoit plus propre à cette fin que la traduction de *Thucydide* en Anglois, qui contient les désordres & les confusions du Gouvernement Démocratique. Cette traduction qui parut en 1628, lui fit un honneur infini.

L'année suivante, HOBBES vint en France pour y accompagner un jeune Seigneur Anglois, nommé *Clifton*. Il s'attacha pendant ce voyage à l'étude des Mathématiques; & il comprit que cette science étoit très-propre pour découvrir la vérité, en accoutumant l'esprit à une solide méthode de raisonner & de prouver. Il avoit alors 40 ans. C'étoit sans doute s'appliquer un peu tard à une science qui ne captive guère un esprit formé. Cependant le plaisir qu'il prenoit à l'étudier, lui fit surmonter les dégoûts des

* *Vita Hobbesii. Relation d'Angleterre*, par *Sorbière*. *Dictionnaire de Bayle. Mem. of the family of Cavendisch*, *Dictionnaire de Chauffepié. Brukeri Historia critica Phil.* Tome premier, *pars altera*. (Cet Historien a rapporté la liste de tous les Ecrivains de la vie de *Hobbes*) Et ses ouvrages.

(a C'est le nom qu'on donna dans la naissance du Christianisme à la Philosophie de *Potamon* d'Alexandrie, laquelle consiste à emprunter de chaque Philosophe ce qu'il a dit de plus raisonnable.

premiers élémens. Ses progrès furent même si rapides, qu'en peu de temps il entendit non-seulement *Euclide*, mais il fut encore en état d'en donner une nouvelle édition.

Il retourna chez lui en 1631; & la Comtesse de *Devonshire*, qui étoit veuve, l'ayant prié de se charger de l'éducation de son second fils, âgé de 13 ans, il fut obligé de l'accompagner en France & en Italie. Il se lia dans son voyage avec *Gassendi*, le P. *Mersenne*, & *Galilée*, tous savans du premier ordre. Il s'appliqua pendant son séjour à Paris à l'étude de la Physique, & à la recherche de la cause de sensibilité des animaux. Il partit en 1637 pour retourner chez la Comtesse de *Devonshire*; & il entretint un commerce de Lettres avec les Savans qu'il y avoit connus.

Bien différent des Gens de Lettres, il ne travailloit que l'après-midi. Il consacroit sa matinée à sa santé, & son après-diné à l'étude. Dès qu'il étoit levé, il alloit se promener, lorsque le temps le permettoit, ou il faisoit quelqu'exercice violent dans la maison, jusqu'à ce qu'il fût en sueur. Il prétendoit que cela étoit fort sain, quand on est dans la maturité de l'âge, parce qu'alors on a, selon lui, plus d'humidité que de chaleur, & que l'exercice donne de la chaleur, & expulse l'humidité ou le trop d'humeurs. Il déjeûnoit à son retour, & alloit ensuite faire une courte visite chez la Comtesse ou ailleurs. Ces visites l'occupoient jusqu'à midi. Il rentroit alors dans sa chambre, où on lui servoit un petit diné préparé pour lui seul. Peu de temps après il se retiroit dans son cabinet. Il y trouvoit dix ou douze pipes pleines de tabac, avec une chandelle pour les allumer. Il fermoit sa porte, & il fumoit, méditoit & écrivoit pendant plusieurs heures.

Tandis qu'il jouissoit ainsi du plaisir d'une vie douce & tranquille, il se formoit dans son Pays & comme autour de lui des troubles qui annonçoient une guerre civile. Deux factions formidables, une pour le Roi, l'autre pour le Parlement, divisoient toute l'Angleterre. HOBBES craignit les suites de cette division. Il voulut l'appaiser & en faire connoître les malheurs. Dans cette vue, il composa un ouvrage intitulé: *De Cive*, c'est-à-dire, *Elemens Philosophiques du Citoyen, ou les fondemens de la societe civile decouverts*. Cet ouvrage lui fit une grande réputation, & parce qu'il méritoit d'être admiré, & parce qu'il lui suscita beaucoup d'ennemis. Premierement, le principe sur lequel il est établi, indisposa tous les bons esprits. Ce principe, très répréhensible en effet, est que tous les hommes sont naturellement méchans, & que par conséquent ils ne sont point portés à la concorde, mais à la guerre. En second lieu, la profondeur des idées métaphysiques qui en forment le fond, frappèrent tous les Savans. Et enfin il indisposa le parti du Parlement qu'il ne favorisoit point. On y trouve au contraire que l'autorité royale ne doit pas avoir de bornes, & qu'en particulier l'extérieur de la Religion, comme la cause la plus féconde des guerres civiles, doit dépendre de cette autorité. Ce systême révolta si fort les Parlementaires, qu'ils voulurent se défaire de notre Philosophe: ce qui l'obligea à prendre la fuite. Il se réfugia à Paris, où le plaisir d'y voir le P. *Mersenne* & *Gassendi* l'attiroit. Il y gagna aussi l'estime du Cardinal de *Richelieu*, qui lui fit quelques présens. Ses occupations journalières avoient pour objet quelque difficulté, soit mathématique, soit physique. Il faisoit aussi des expériences, & travailloit particulierement sur l'Optique avec le P. *Mersenne*. Ce fameux Minime lui procura l'occasion de connoître l'illustre *Descartes*. Ce grand Homme ayant envoyé au P. *Mersenne* ses Méditations Philosophiques sur la nature de Dieu & sur celle de l'Esprit humain, afin de les communiquer aux Savans, celui-ci les fit voir à HOBBES. Notre Philosophe les lut avec attention, & en les rendant au P. *Mersenne*, il lui avoua qu'il ne comprenoit pas le sentiment de *Descartes*. Comme il croyoit qu'on ne pouvoit pas imaginer une substance incorporelle, de ce premier axiome que *Descartes* a établi, *je pense, donc je suis*,

il concluoit que la substance qui pense étoit corporelle ; parce que les sujets de tous ses actes ne pouvoient être compris que sous ne raison corporelle, ou sous une raison matérielle. Et cela occasionna une grande dispute.

HOBBES en eut une autre, à peu près dans ce temps-là, avec le Docteur *Bramhal* Evêque de Derry, sur la liberté, la nécessité & le hasard, qui a formé un ouvrage imprimé sous ce titre : *Questions sur la nécessité & le hasard, entre le Docteur Bramhal Evêque de Derry, & Thomas Hobbes de Malmesburi.*

Le sentiment de HOBBES sur ces grands objets est, que Dieu n'est pas plus la cause des bonnes actions que des mauvaises, & qu'il ne peut y avoir une nécessité physique, parce qu'elle est contraire à la liberté. Ces questions ne furent imprimées que dix ans après cette controverse, c'est-à-dire en 1656. HOBBES publia avant ce temps plusieurs autres ouvrages ; & il y travailloit à Paris, lorsqu'il fut attaqué d'une fièvre si violente, qu'on la jugea mortelle. On instruisit le P. *Mersenne* de son état, qui accourut sur le champ chez lui, tant pour le consoler, que pour lui faire recevoir les Sacremens suivant les rites de l'Eglise Romaine. Il lui parla d'abord de la part qu'il prenoit à sa maladie, & ramena insensiblement la conversation sur la vérité de la Religion Romaine. Mais HOBBES peu disposé à l'entendre, lui répondit : *Mon Pere, j'ai examiné depuis long-temps tout ce que vous me dites, & il me fâcheroit d'en disputer maintenant. Vous pourrez m'entretenir de choses plus agréables .... Quand avez-vous vu M. Gassendi ?* Le P. *Mersenne* comprit par cette réponse, qu'il n'étoit pas temps de lui parler là-dessus, & détourna la conversation sur d'autres matières. Cependant un de ses amis, nommé M. *Cosin*, étant venu le voir peu de jours après, s'offrit à prier Dieu avec lui. HOBBES y consentit, pourvu qu'on fit les prières de l'Eglise Anglicane. Et après les prières il reçut le Viatique.

Les soins qu'on eut de notre Philosophe furent si efficaces, que sa santé se rétablit. Il reprit alors ses études philosophiques, & composa un ouvrage sur le Corps, intitulé : *Elementorum Philosophiæ sectio prima de Corpore.* Il publia ensuite une nouvelle Géométrie, dans laquelle il blâme la méthode des Géomètres, & prétend qu'il y a bien des choses à souhaiter dans *Euclide*. D'après des idées fausses qu'il s'étoit formées de la nature de la quantité, de la ligne & des proportions, il quarre le cercle, double le cube, divise un arc de cercle selon une raison donnée, égale la parabole à une ligne droite, &c. en un mot, en accumulant les paralogismes, il croit résoudre les problèmes les plus difficiles de la Géométrie.

S'il n'eût fallu que du génie pour être Mathématicien, HOBBES eût été un des plus habiles. Mais les Mathématiques exigent encore une grande souplesse ou docilité d'esprit ; & celui de notre Philosophe étoit trop formé lorsqu'il commença à les apprendre, pour être susceptible de cette modification. Il ne se donna pas le temps de saisir les objets. Entraîné par le feu de son génie, il passa par-dessus la difficulté. Sa Géométrie est pourtant un ouvrage captieux, sur-tout pour les petits Mathématiciens, & c'est ce qui fit qu'il lui suscita une querelle qui ne fut terminée qu'après sa mort. Les Géomètres lui répondirent qu'il n'étoit point assez habile en Géométrie pour décider de tout cela ; que ses raisonnemens étoient des paralogismes, & qu'il blâmoit des choses qu'il n'entendoit pas. Le Docteur *Wallis*, grand Mathématicien, publia même en 1655 une critique de cette Géométrie de HOBBES, sous ce titre : *Elenchus Geometriæ Hobbianæ*, où les termes sont peu ménagés. HOBBES ne répondit point à cette critique. Il étoit occupé d'un autre objet, dont il ne vouloit pas se distraire : c'étoit un Traité de l'Homme, (*De Homine*) dans lequel il examina les facultés de l'Esprit humain, l'imagination, la mémoire, le jugement, le raisonnement, &c. Il y a dans cet ouvrage une Logique, un Traité d'Optique, & une espèce de dissertation sur la Politique : ce qui forme un systême de Philosophie.

Cette dissertation est peut-être ici le meilleur morceau ; car la Politique étoit la partie favorite de HOBBES. Il avoit déja donné des preuves de sa capacité à cet égard ; mais il consomma sa réputation par un nouveau Traité sur cette matière, qu'il publia en Anglois & ensuite en Latin avec ce titre : *Leviathan, ou la matière, la forme & l'autorité d'un Etat*. Leviathan est le nom d'un monstre marin, sous la forme duquel notre Philosophe désigne le corps politique. Les principes de cet ouvrage sont tels. 1°. Sans la Paix il n'y a point de sureté dans un Etat. 2°. La Paix ne peut point subsister sans le commandement, & le commandement sans les armes. 3°. Les armes sont sans force, si les richesses ne les secondent pas, & si elles ne sont mises entre les mains d'une seule personne. 4°. Et enfin la force des armes ne peut point porter à la Paix ceux qui sont poussés à se battre par un mal plus terrible que la mort, c'est-à-dire par les dissensions sur des choses nécessaires au salut.

Ce Traité, qui fit grand bruit, indisposa le Clergé, & sur-tout les Théologiens de l'Eglise Anglicane qui étoient en France auprès de Charles II. Ils représenterent au Roi, qu'il contenoit plusieurs impiétés, & que l'Auteur étoit Parlementaire. Leurs plaintes furent écoutées ; & notre Philosophe craignant les suites de cette dénonciation, quitta la France pour se réfugier en Angleterre, où il auroit vécu assez tranquillement, sans une aventure qui lui causa beaucoup de chagrin.

Un Bachelier ès Arts, du Collége du Corps du Christ dans l'Académie de Cambrige, nommé *Daniel Scargil*, génie précoce & bouillant, avança dans un acte public, d'après les principes de notre Philosophe, que le droit de possession est fondé sur la force ; que la justice morale dépend des institutions civiles, & que l'Ecriture Sainte ne forme une loi que par l'autorité du Magistrat.

Ces propositions réveillèrent les ennemis de HOBBES, qui sévirent contre son disciple : ils le dénoncèrent comme Athée. Les Théologiens sur-tout se remuèrent. Ils demandèrent qu'on dépouillât *Scargil* de son grade ; qu'il fût chassé de l'Académie, & qu'on l'enfermât. Quoique cette punition qu'ils exigeoient fut trop rigoureuse, ils obtinrent encore plus qu'ils ne vouloient. On dépouilla de son grade le malheureux Bachelier, on le chassa de l'Académie, & avant que de le mettre en lieu de sureté, on lui fit déclarer dans un acte public, que les propositions qu'il avoit avancées étoient impies, pernicieuses à la Société, & dictées par le démon. HOBBES vint au secours de son disciple ; mais il ne fut pas écouté. Il quitta donc Cambrige pour aller à la campagne, bien résolu de ne plus venir à la ville, son âge & sa santé ne pouvant supporter des altercations. Là, pour faire diversion à sa douleur, il se livra à l'étude de la Poësie. Il donna même en 1674 la traduction de quelques Livres de l'Odissée d'*Homère*. Il renouvella ensuite sa controverse sur la liberté & la nécessité des actions humaines avec le Docteur *Benjamin Laney*, Evêque d'Eli : & deux ans après il publia dix Livres sur la Philosophie naturelle, intitulés *Decameron Physiologicum*.

HOBBES étoit alors dans un âge qui exigeoit quelque repos : mais son génie ferme & vigoureux avoit encore trop de chaleur, pour qu'il pût se passer de son aliment ordinaire, qui étoit l'étude. Le travail ne le fatiguoit point, & son zèle pour le progrès des connoissances humaines étoit sans bornes. Animé par ces motifs, il composa un ouvrage qui exigeoit moins de contention que ses autres productions : c'est l'*Histoire de la Guerre Civile d'Angleterre*. Mais lorsqu'il eut obtenu la permission de la faire imprimer, il ne voulut point la mettre au jour. Ce fut un de ses amis qui la donna au Public à son insçu.

Notre Philosophe étoit alors à Londres : il y étoit venu lorsque *Charles II.* fut rétabli en l'an 1660, & il reçut de grands témoignages d'estime de la bouche de Sa Majesté. Ce Prince passant un jour devant la maison où il logeoit, l'apperçut & le fit venir. Il lui donna sa main à baiser,

baiser, en lui demandant des nouvelles de ses affaires & de sa santé. Quelque temps après, HOBBES étant allé faire sa cour à Sa Majesté, elle l'assura de son affection, & lui promit un facile accès auprès de sa personne. Elle fit faire ensuite son portrait par un Peintre habile, & le mit dans son cabinet. Enfin elle le gratifia d'une pension annuelle de cent Jacobus.

La protection du Roi devoit sans doute mettre notre Philosophe à l'abri de toute insulte de la part de ses ennemis; mais ceux-ci, bien loin d'y avoir égard, devinrent au contraire plus furieux. La jalousie éguisa leur méchanceté. Ils étoient toujours offusqués du mérite de HOBBES, & c'étoit là son grand crime. Leurs murmures n'éclatoient pas: ils se contentoient de le décrier comme Athée. Pendant qu'ils épioient les occasions où ils pourroient frapper leur coup, il s'en présenta une qui allarma notre Philosophe. Le Parlement donna un *Bill contre l'Athéisme & le libertinage*. HOBBES craignit que ses ennemis, qui le faisoient passer pour Athée, ne le dénonçassent au Parlement; que cette Cour ne le mît entre les mains des Evêques, & que ceux-ci, qui ne l'aimoient pas, ne le condamnassent comme Hérétique, & ne le fissent brûler. Cette grande frayeur fit beaucoup d'impression sur son esprit. Il disoit à tous ceux qui vouloient l'entendre, qu'il n'étoit point opiniâtre, & qu'il étoit prêt à donner satisfaction à tout le monde. Son grand principe étoit de ne pas souffrir pour quelque cause que ce fût. Pour se mettre encore mieux à couvert des persécutions, il composa une histoire de l'hérésie & de sa peine, où il prouvoit que dans le temps qu'il avoit écrit son *Leviathan*, il n'y avoit aucune autorité qui fût en droit de décider qu'une opinion étoit hérétique. Il fit encore dans la même vue une apologie de lui-même & de ses Ecrits, où il donne ce qu'il a avancé dans son Leviathan pour des hypothèses qu'il a soumises aux Puissances Ecclésiastiques *. Il paroît même par ses actes extérieurs, que ces déclarations étoient sincères; car il remplissoit exactement tous les devoirs de sa Religion. Seulement il se dispensoit d'assister au Sermon; & quand on lui en demandoit la raison, il répondoit qu'on ne pouvoit lui rien apprendre qu'il ne sût déja. Il ne dissimuloit point sa haine pour les Ecclésiastiques; mais il paroissoit visiblement qu'elle ne venoit que de leur crédit temporel.

Notre Philosophe fut si frappé du danger qu'il croyoit courir après le Bill du Parlement, qu'il ne s'occupa le reste de sa vie qu'à se mettre à couvert de tout danger. Il ne pouvoit se résoudre à rester seul dans une maison. Et lorsque le Comte de *Devonshire*, chez lequel il s'étoit retiré, sortoit, il le suivoit. Il voulut même l'accompagner dans un voyage que le Comte fit à Hardwick, quoique son âge de près de 92 ans, & les douleurs que lui causoit une rétention d'urine, dussent le faire désister de ce dessein. Mais ses craintes étoient encore plus grandes que ses infirmités. Malgré cet état chancelant où il étoit, il fit faire un lit dans un carosse du Comte, & alla ainsi avec lui jusqu'à Hardwick.

Les fatigues qu'il eut en chemin altérèrent tant ses maux, qu'il ne fut pas possible de les adoucir. Il sentit que sa fin étoit proche, quoiqu'il ne voulût point qu'on lui parlât de la mort. Ayant cependant désiré de savoir en quel état il étoit, on lui fit connoître qu'on pouvoit lui donner quelque soulagement, mais non pas le guérir. *Je serois donc bien aise*, répondit-il, *de trouver un trou où je pusse me fourrer pour me traîner hors de ce monde.* Et ce sont là les dernières paroles bien distinctes qu'il prononça. Il mourut le 4 Décembre 1679, après une maladie de six semaines.

HOBBES vécut dans le célibat, sans en aimer moins le commerce des femmes. Sa conversation étoit aisée & même agréable lorsqu'il n'étoit pas contredit; mais elle

* Les Ouvrages de HOBBES sont imprimés en deux volumes *in-quarto*, sous ce titre: *Thomæ Hobbes Malmesburiensis Opera Philosophica, quæ Latine scripsit omnia: antè quidem per partes, nunc autem post cognitas omnium objectiones, conjunctim accuratius edita.*

devenoit chagrine & caustique dès qu'on le pressoit, & il renvoyoit alors à ses ouvrages. Quoiqu'il n'eût pas beaucoup de Livres vers la fin de ses jours, il lisoit fort peu ceux qu'il possédoit, persuadé qu'il ne devoit plus s'occuper qu'à digérer ce qu'il avoit appris. En général il avoit plus médité que lû. Il disoit même que s'il avoit donné à la lecture autant de temps que les autres Hommes de Lettres, Il seroit aussi ignorant que la plupart le sont; parce qu'en lisant beaucoup de Livres, on ne sait que se répéter, plusieurs Livres n'étant que des extraits & des copies des autres.

Il n'aima pas les courtisans, mais il s'étoit toujours ménagé un ami ou deux à la Cour; parce que, disoit il, *il est permis de se servir de mauvais instrumens pour se faire du bien. Si l'on me jettoit*, ajoutoit-il, *dans quelque puits profond, & que le diable me présentât son pied fourchu, je le saisirois pour en sortir par ce moyen.* Il chérissoit sa Patrie, & étoit fidèle à son Roi. Franc, civil, communicatif de ce qu'il savoit, bon ami, bon parent, charitable envers les pauvres, grand observateur de l'équité, il ne se soucioit nullement d'amasser du bien. C'étoit l'intégrité & la probité même. C'est une justice que ses ennemis même lui ont rendue. On lui a seulement reproché d'avoir aimé un peu dans sa jeunesse le vin & les femmes, & d'avoir eu la foiblesse de craindre les fantômes. Ses amis ont toujours traité cette dernière imputation de fable. Ce qui a pu y donner lieu, c'est la peur qu'il eut après la publication du Bill du Parlement contre l'Athéisme, & dont j'ai parlé à la fin de sa vie.

Mais l accusation la plus grave, & sans doute la plus importante qu'on a formée contre lui, est qu'il étoit Athée. Il doit le fondement de cette odieuse réputation à son Traité *de Cive*. Cependant *Gassendi* conseille la lecture de cet ouvrage à tous ceux qui veulent approfondir la Politique. Et *Pufendorff* avoue qu'il est beaucoup redevable à HOBBES, dont l'hypothèse est ingénieuse & saine, quoiqu'elle sente un peu l'irréligion. *Neque parum debere nos profitemur* Thomæ Hobbes, *cujus hypothesis in libro de Cive, & si quid profani sapiat, tamen cætera satis arguta & sana.* (*Elementa Jurisprudentiæ universalis in proœmio.*) On va juger de la vérité de ce sentiment par l'exposition de cette hypothèse ou de ce systême de HOBBES sur la Politique. C'est un morceau où brille une Métaphysique également fine & bien liée. Il a pourtant quelques taches, si on le décompose; mais c'est un tout solide & bien conçu, si on le considère dans toutes ses parties, & qu'on l adopte comme un pur systême qui renferme des préceptes très sains & très-utiles. Au reste les erreurs de HOBBES ont été relevées par *Cumberland* (a), *Clarck* (b), & *Barbeyrac* (c).

Systême de HOBBES *sur la Politique ou les fondemens de la Société.*

L'homme est naturellement méchant; il n'aime pas son semblable, & il n'en recherche la société que pour son utilité particulière. Car si les hommes s'aimoient comme hommes, tous les mortels nous seroient également chers, par cela même qu'ils sont hommes: au lieu qu'il y a un choix dans nos amitiés dicté par nos besoins. Ainsi l'homme n'est pas porté naturellement à la Société, & il n'a acquis ce penchant que par la réflexion ou l'éducation. C'est donc la crainte de ne pas se suffire à soi-même qui a formé la première Société, puisque les associés ne s'aiment point. De cette source impure sont venues les tirannies & les inégalités parmi les hommes, chacun voulant dominer & exiger des autres pour ses propres besoins, suivant sa supériorité, soit en force de corps ou d'esprit. Car la nature a fait les hommes égaux, & l'inégalité est l'ouvrage de la Société ou de la Loi qui en forme le lien: nouvelle preuve que les hommes ne s'aiment pas comme hommes.

(a) *Traité Philosophique des Loix naturelles.*
(b) *De l'existence & des attributs de Dieu, Tome I.*
(c) *Essai sur l'Histoire du Droit naturel.*

Cette tirannie des plus forts est telle, qu'elle eût bientôt désuni les Sociétés, si l'on ne se fût hâté à la contenir : de-là la Loi naturelle. Les hommes assemblés ont dit : tout ce qui n'est pas contraire à la droite raison est bon ; c'est-à-dire tout ce qui est nécessaire à la conservation de chaque individu est bien ; & tout ce qui tend à la destruction est mal : premier fondement de la Loi naturelle. Il importoit donc, pour que la Société pût se former, que cette Loi fût observée. Or comme chacun avoit le droit de la réclamer en sa faveur, il falloit choisir quelqu'un qui pût décider de la contravention : & c'est ce qu'on nomme un *Juge*. Mais ce Juge n'avoit pas plus de droit de juger un autre, que celui-ci en avoit de le juger lui-même, puisque la nature a formé tous les hommes égaux : d'où il résultoit que ce droit, parce qu'il étoit commun à tout le monde, ne devenoit utile à personne. Chacun vouloit s'arroger la décision de la contestation ; & de là la guerre, qui n'est autre chose que le temps où les raisonnemens ne sont plus écoutés, comme la paix est ce temps où l'on se paye de raisons. La cause du plus fort étoit toujours la meilleure ; & c'étoit une vicissitude continuelle de domination & d'esclavage : nouvelle cause de la destruction de la Société.

On comprit qu'il falloit mettre un frein à cette espèce de brigandage, en faisant la paix, si elle étoit possible, ou en établissant une défense, pour repousser les efforts de ceux qui voudroient la troubler. Il étoit nécessaire à cette fin qu'on convînt de se départir chacun de son droit envers un tiers. Sans cela chacun auroit voulu réclamer ce droit, & la contestation auroit fini par une guerre. Cette convention ou engagement réciproque devoit être aussi faite de bonne foi, & de manière qu'on pût y déroger lors d'une contravention manifeste de la part de celui à l'égard duquel on se seroit dépouillé. C'est ici la seconde Loi naturelle. La violation de cette Loi est ce qu'on appelle *injure* ou *injustice*, comme on nomme *justice* ce qui est conforme à la Loi. Ainsi celui-là est *juste*, qui fait les choses conformes à la justice, ou justes pour l'amour de la Loi même, & les choses contraires ou injustes par ignorance. Et celui là est *injuste*, qui fait les choses justes pour se soustraire aux peines de la Loi, & les choses injustes par pure méchanceté.

La troisiéme Loi naturelle est d'être reconnoissant des services qu'on reçoit, afin qu'on puisse se prêter dans le besoin de mutuels secours. Car c'est la quatriéme Loi naturelle, que de s'aider les uns les autres. Et dans le cas où l'on a obligé quelqu'un, la cinquiéme Loi naturelle veut qu'on se prête aux raisons qu'il peut donner, pour obtenir un délai ou de restitution ou de reconnoissance ; c'est-à-dire qu'on soit miséricordieux envers son prochain. De-là se déduit la sixiéme Loi naturelle, qui est de n'infliger des peines à celui qui a enfin contrevenu à une convention, que pour le corriger & le rendre plus attentif à l'avenir. Il y a de la *cruauté* à agir autrement.

Comme toutes ces Loix ont pour but d'entretenir la Société, en entretenant ou en conservant la paix, la septiéme Loi doit être de ne haïr & de ne mépriser personne, afin de ne point exciter la vengeance dans celui qui est méprisé : d'où naitroit nécessairement la guerre. Et conséquemment la huitiéme Loi naturelle est de ne pas se croire plus que les autres : ce qui signifie de n'être point vain ou orgueilleux. La vanité est un vice, comme la qualité contraire qu'on appelle la modestie, laquelle consiste à exiger moins que l'on ne peut, est une vertu : qualité si nécessaire pour le bien de la paix, qu'elle forme la neuviéme Loi naturelle. Mais comme celui qui auroit cette vertu, pourroit être vexé, si on en abusoit, il est important que la justice soit également distribuée à chacun ; & cet acte de justice, nommé *équité*, est la dixiéme Loi naturelle, d'où découle une autre Loi, qui est que, lorsque le partage ne peut pas avoir lieu, on compense tellement les avantages réciproques, que personne ne soit lésé par cette compensation. Et dans le cas où les Parties ne s'accorderoient pas sur le choix, la douziéme Loi

naturelle veut que le sort en décide, & qu'on s'en tienne à sa décision, à moins qu'un des contendans ne soit déja en possession, ou qu'il n'occupe le premier; car la treiziéme Loi naturelle le maintient dans sa possession.

Malgré toutes ces précautions, il est des cas où les Parties ne conviennent point entr'elles de leur droit réciproque. Or il faut alors qu'elles se rapportent à des arbitres sur le sujet de leurs disputes; que les arbitres ne soient point intéressés dans l'objet de la contestation, parce que personne ne peut être Juge dans sa propre cause; & que ces Parties ou Juges n'espèrent point de récompense d'une des Parties contendantes : ce qui fait le sujet de trois Loix particulières.

Dans l'examen de la cause, les Juges doivent faire attention si les contendans conviennent des faits, & s'en rapporter à des témoins lorsqu'ils ne s'accordent pas : dix-septiéme Loi naturelle. Le Juge est encore obligé de ne rien faire qui puisse déterminer sa volonté & troubler son Jugement. Ainsi il est obligé de vivre avec tempérance, & d'éviter toutes sortes de débauches.

Toutes ces Loix forment la Loi naturelle proprement dite, qui est la même que la Loi morale. En effet le but unique de cette Loi est de maintenir la paix; & comme tous les moyens qui peuvent la rendre bonne & constante sont utiles à cette fin, il suit que la modestie, l'équité, la probité, l'humanité, & en général toutes les vertus sont renfermées dans cette Loi. Or une Loi qui suppose les vertus, favorise les bonnes mœurs. Donc la Loi naturelle est la même que la Loi morale. Il resteroit à faire voir que cette Loi est la même que la Loi divine, pour démontrer la nécessité de la suivre. Mais ne sait-on pas que la Religion renferme la morale la plus pure? Et puisque la Loi naturelle est fondée sur la morale, elle est conforme à la Loi divine. (HOBBES prouve cette conformité par une multitude de passages tirés de l'Ecriture Sainte.)

Concluons donc que la Loi naturelle rigoureusement observée, doit contribuer au bonheur des humains. Mais cette Loi est naturellement muette; elle n'a point de pouvoir, sur-tout contre la violence. Tout le monde sait cet axiome de politique : Les Loix se taisent au milieu des armes; (*inter arma silere leges.*) Il s'agit donc de les faire parler en tout temps. Cela ne peut avoir lieu qu'en oppofant une force supérieure à celle de ceux qui refusent de l'entendre. Il faut par conséquent que ceux qui veulent la paix soient en plus grand nombre que les autres qui demandent la guerre. De-là l'origine de l'*Union* ou de la *Société civile*, qui ne peut subsister sans la concorde. Car les hommes n'ont pas les mêmes avantages que les brutes, qui n'ont d'autre cause de division que leur propre appétit; au lieu que les hommes ont des passions terribles, telles que la haine & la jalousie, qui les divisent perpétuellement. Ainsi cette concorde ne peut avoir lieu que l'accord de leur Société n'ait un lien; c'est-à-dire que leur pacte ou convention ne soit entre les mains d'une *Personne civile*, (représentée par un ou plusieurs particuliers) qui puisse faire usage de la force commune pour la tranquillité & la propre sûreté des Membres qui la composent; de sorte qu'il est de l'intérêt de chacun de ces Membres de remettre leur droit entre les mains de cette Personne en qui réside en quelque manière tout le pouvoir des autres.

La Société étant formée, il est évident que nul homme ne peut s'arroger aucun droit, à moins que ce droit ne fût pas compris dans la cession de ceux dont on s'est dépouillé envers la Personne civile. Il est aussi manifeste que dans une délibération, la question doit être décidée à la pluralité des voix, & que la moindre partie doit céder à la plus nombreuse. C'est pourquoi si quelqu'un refusoit d'adhérer à la délibération prise de cette manière, il doit être exclus de la Société.

Les choses réglées ainsi, il faut encore que chaque particulier soit protégé contre la violence des autres, afin qu'il puisse vivre en sureté; car ce n'est qu'à cette condition qu'il s'est désisté de ses droits. Il est donc nécessaire que la Personne civile ait le pouvoir de châtier ceux qui

inquiéteroient quelque Citoyen. Et comme les motifs de cette dissension ne peuvent venir que de ce que l'un voudroit ce que l'autre diroit lui appartenir, ou sur leur différente idée de *juste* & *d'injuste*, *d'utile* & *d'inutile*, de *bon* & de *mauvais*, *d'honnête* & de *deshonnête*, &c. il est convenable que la Personne civile assigne ce qui appartient à chacun; définisse ce que c'est que juste, injuste, honnête, deshonnête, bon, mauvais, &c. & défende les choses mauvaises, comme le vol, l'homicide, l'adultère, & généralement toutes les injures; c'est-à-dire qu'elle prescrive ce qu'il faut faire & ce qu'il faut éviter; en un mot qu'il fasse des *Loix civiles*.

Outre cela, comme il est impossible qu'une seule Personne ou qu'une même assemblée de Citoyens puisse subvenir aux affaires intérieures & extérieures de la Société, pour conserver la paix au dedans & au dehors, il faut diviser les Personnes préposées au gouvernement des Citoyens en deux classes, l'une pour l'exécution des Loix civiles, l'autre pour repousser ceux qui voudroient faire la guerre à la Société.

Ces Personnes une fois établies, on doit souscrire à tout ce qu'elles auront fait, & parce qu'on ne pourroit les punir de leurs fautes, puisqu'ils ont la force en main, & afin qu'ils agissent sans crainte dans les différentes occasions. Il est aussi nécessaire que ces Personnes ayent le pouvoir absolu pour qu'elles puissent agir efficacement; que chaque Membre de la Société soit tenu de leur obéir, & qu'elles ayent le droit de punir de mort ceux qui refuseroient de le faire. D'où il suit, que qui que ce soit ne peut se rien arroger lui-même, & qu'il n'y a que la Personne civile qui doive lui adjuger ce qu'il demande, suivant ce que prescrivent les Loix.

Il s'agit de savoir maintenant par qui la Personne civile peut être représentée, soit par une seule tête, ou par l'assemblée de la Société, ou par une Cour que des Personnes choisies formeront, afin que les Personnes préposées au maintien de la paix intérieure ou extérieure de la Société, puissent s'y réunir comme à un centre commun, & qu'elles en reçoivent le pouvoir de leurs exercices. Si c'est le Peuple assemblé qui nomme à la Magistrature & aux Charges Militaires, le gouvernement de la Société s'appelle *Démocratique*. Lorsque ce sont des Personnes choisies qui ont ce pouvoir, le gouvernement est *Aristocratique*; & quand c'est une seule Personne qui en dispose, on le nomme *Monarchique*. Dans le premier le Peuple décide : dans le second ce sont les Grands : & dans le troisiéme c'est le *Monarque* ou le *Roi*.

Le premier gouvernement est établi sur un commun engagement de chaque Particulier. Le gouvernement Aristocratique tire son origine de celui-ci. C'est une cession de ce contrat ou engagement à des Personnes choisies parmi les Membres de la Société. Et le gouvernement Monarchique a aussi la même source, puisque c'est un transport des droits du Peuple à un seul Chef.

Lorsque cette cession est faite, la Société est formée, & chaque Membre est sujet de la Personne civile, en laquelle réside le pouvoir suprême, soit que cette Personne soit représentée par le Peuple, ou par les Grands, ou par le Monarque. Il n'y a que trois cas où il peut recouvrer la liberté; 1°. par l'abdication volontaire de la Personne civile; 2°. par la désunion de la Société par des ennemis qui s'en sont rendus maîtres; 3°. & dans la Monarchie, par la mort du Monarque, lorsqu'il ne paroît point de Successeur.

Telles sont l'origine & la constitution de tous les Gouvernemens, d'où découlent la distinction & la prééminence des Etats. C'est la Nation qui a fait les Grands; & cette fierté qui les accompagne ordinairement, est l'ouvrage du Peuple. Mais qu'est-ce qui a assigné des rangs & des propriétés à chaque Particulier? Pourquoi celui-ci est-il dans l'opulence, celui-là dans la médiocrité, & ce dernier dans l'indigence? Par quel pouvoir ce Particulier est-il maître, cet autre valet, & ce troisiéme esclave? Par la méchanceté des hommes. Pour le comprendre, sup-

posons qu'il n'y ait point encore de Sociétés formées, les hommes auront pu acquérir une supériorité sur les autres de deux manières. 1°. Par la convention qu'auront fait quelques hommes réunis de s'aider les uns les autres; de se soutenir réciproquement lorsque quelqu'un viendroit attaquer l'un d'eux, & de choisir une ou plusieurs Personnes pour les diriger dans leur Société, en leur promettant de se soumettre à tout ce qu'elles jugeront à propos de leur prescrire: première prééminence établie. 2°. Par le sort des armes, qui aura rendu esclaves du vainqueur ceux qui étoient libres auparavant, & qui n'auront obtenu la vie que par la perte de la liberté.

Mais lorsque la Société est formée, il est évident que la distinction des états vient de la constitution propre de la Société. C'est la Personne civile, qui ayant le pouvoir de disposer de chacun des membres qui la composent, pour l'avantage de la Nation, assigne les rangs, & rend celui-ci maître, & celui-là valet ou subalterne. Un peu d'ignorance ou de méchanceté achève de produire toutes les inégalités des conditions entre les Citoyens.

Il est encore une autre source de ces inégalités: c'est celle qui vient de la naissance. Il est certain que le père & la mère sont supérieurs aux enfans; & voilà d'abord une subordination bien naturelle & bien juste: de-là une multitude de distinctions. Si le Monarque, pour commencer par la place la plus élevée, abdique sou nomme un Successeur, celui qui d'entre es enfans monte sur le Thrône, est supérieur à ses frères & à ses sœurs, lesquels en deviennent les Sujets. Il en est de même de la prééminence des enfans de chaque particulier. Dans une famille, l'un sera à la tête de l'Etat, tandis que ses frères seront serfs. Parmi ces serfs d'un même frère, il y aura des distinctions, selon qu'ils auront été favorisés de leur père: de sorte que si la famille est nombreuse, il pourra y avoir dans elle des personnes qui occuperont les premières places & d'autres les dernières de l'Etat: ce qui étant considéré en général, forme l'inégalité de toutes les conditions.

Voilà donc la Société bien établie. Il est question de savoir comment ceux qui la conduisent, doivent se comporter pour en empêcher la division. Il faut pour cela en connoître les causes. Ces causes sont 1°. Que chaque Particulier peut juger de ce qui est bon ou mauvais, juste ou injuste, jugement qui doit être absolument réservé à la Personne civile. 2°. Qu'on ne doit point obéir aux Loix qui en émanent, lorsqu'elles paroissent injustes. 3°. Qu'on peut assassiner un Tyran. 4°. Que la Personne civile est sujette ou soumise aux Loix. 5°. Que le pouvoir souverain doit être partagé. 6°. Que la probité n'est paa l'ouvrage de la réflexion, mais que c'est un don surnaturel. 7°. Et que le bien de chaque Particulier est absolument à lui & non point à la Société. Tous ces sentimens doivent être proscrits, parce qu'ils sont séditieux. Ceux qui ont la manutention du Gouvernement, doivent aussi être attentifs à distinguer le Peuple de la multitude; à empêcher que les Particuliers ne deviennent trop puissans; à réprimer une ambition démesurée, & à bannir l'éloquence que la sagesse n'éclaire point. C'est là ce qu'ils doivent prescrire aux autres; & voici ce qu'ils sont obligés de se prescrire à eux-mêmes, & d'avoir sans cesse devant les yeux.

I. Le salut du Peuple est la première Loi, la Loi suprême.

II. Envisager toujours l'utilité de la multitude, & non celle d'un Particulier.

III. N'entendez pas seulement par *salut* la conservation de la vie, mais encore tout ce qui peut contribuer au bonheur.

IV. Souvenez-vous qu'il est important d'avoir de bons espions qui informent exactement de ce qui se passe au dedans & au dehors de la Société.

V. Songez, pendant la paix, à former des Soldats; à mettre les armes en état; à amasser de l'argent, & à ménager des secours, afin d'être prêts à vous bien défendre dans le temps de guerre.

VI. Appliquez-vous à bien discipliner les Citoyens, & à conserver le bon ordre parmi eux.

VII. Sachez qu'il est juste de distribuer également les impositions publiques, en sorte que chacun y contribue proportionnellement à ses facultés.

VIII. N'imposez point à chaque Particulier une taxe proportionnée à ce qu'il possède, mais à ce qu'il consume.

IX. Punissez sévèrement les séditieux, & détournez les factions en empêchant les assemblées & les complots.

X. Souvenez-vous que le moyen d'enrichir le Citoyen, est de favoriser les arts utiles.

XI. Ne faites pas plus de Loix qu'il n'en faut pour rendre le Citoyen heureux.

XII. N'infligez point de peines plus rigoureuses que celles que prescrivent les Loix.

XIII. Enfin veillez exactement à ce que les personnes préposées à l'exécution des Loix, ne commettent point d'injustice; & punissez ceux qui auroient oublié leur devoir en favorisant un coupable.

Idée de HOBBES *sur la nature de l'homme.*

La raison & les passions constituent la nature de l'homme. Ce sont elles qui ont produit les deux Sciences qui les occupent, les *Mathématiques* & les *Dogmatiques*. Les Mathématiques sont exemptes de controverse & de disputes, parce qu'elles consistent uniquement dans la comparaison des figures & du mouvement, qui sont des choses où la vérité & l'intérêt ne se trouvent point en opposition. Dans les Dogmatiques, au contraire, tout est sujet à contestation, parce qu'il s'agit de comparer les hommes, & que leurs droits & leur intérêt se trouvent compromis; & toutes les fois qu'à cet égard la raison contredit les passions, celles-ci combattent à leur tour la raison.

Pour prévenir ce désordre, il faut que la politique & la justice soient établies sur des fondemens dont la raison ne se défie point, & que les passions ne cherchent point à écarter. C'est donc une chose très-essentielle que de bien connoître en quoi consiste la raison & ce qui forme les passions, afin d'y avoir égard. On sait ce que c'est que la raison, qui est une & commune à tous les hommes. Quant aux passions, voici comment on peut les distinguer. Faire des efforts, c'est le *Désir*. Se relâcher, c'est *Sensualité*. Regarder ceux qui sont derrière soi, c'est la *Vanité*. Regarder ceux qui sont devant soi, c'est *Humilité*. Lâcher le pied pour regarder derrière soi, c'est *Orgueil*. S'arrêter, c'est la *Haine*. Retourner sur ses pas, c'est la *Repentance*. Se tenir en haleine, c'est l'*Espérance*. Etre las, c'est le *Désespoir*. Tâcher de passer celui qui est devant nous, c'est l'*Emulation*. Vouloir le supplanter ou le renverser, c'est l'*Envie*. Se déterminer à surmonter un obstacle qu'on a prévu, c'est la *Colère*. Vaincre la colère avec aisance, c'est la *Magnanimité*. Abandonner une entreprise pour de petits obstacles, c'est la *Pusillanimité*. Tomber tout d'un coup, c'est la disposition à *Pleurer*. Et voir tomber un autre, c'est l'envie de *Rire*. Voir quelqu'un devancé, malgré nos voeux, c'est la *Pitié*. Voir quelqu'un devancé comme nous le souhaitons, c'est l'*Indignation*. Suivre quelqu'un de près, c'est l'*Amour*. Faire avancer celui qui nous aime, c'est la *Charité*. Se heurter soi-même avec trop de précipitation, c'est la *Honte*. Etre perpétuellement devancé, c'est la *Misère*. Devancer continuellement ceux qui nous précèdent, c'est le *Bonheur*. Renoncer à sa course, c'est *Mourir*.





NICOLE.


NICOLE

NICOLE. *

LA partie la plus importante de la Métaphysique a pour objet les opérations de l'esprit, c'est-à-dire l'art de penser ou la Logique, parce que c'est par cet art seul qu'on peut découvrir tous les autres. Ainsi les Anciens en avoient fait une étude particulière. La Logique d'*Aristote* est sans contredit son meilleur ouvrage ; & cet Auteur a été généralement suivi jusqu'au commencement du siècle dernier. Cependant, quoique dans cet ouvrage il établisse des principes excellens; qu'il démêle quelquefois la liaison des idées, & qu'il les suive dans leurs écarts, il s'en faut bien que sa méthode soit estimable. Deux points qui en sont la base y forment un grand embarras : ce sont ses Universaux & ses Catégories. Il appelle *Universaux* toutes les choses semblables : il donne le nom de *Catégories* aux choses différentes qui sont dans un même sujet, & rangées en certains ordres ; & il prétend réduire par là tous les objets de nos pensées, en comprenant toutes les substances sous une classe, & tous les accidens sous une autre. Or tout cela forme une science de mots dont on ne peut se faire aucune idée claire & distincte.

Il importoit donc beaucoup dans la renaissance des Lettres, qu'on composât une nouvelle Logique, dépouillée de toutes ces distinctions imaginaires, & établie sur la raison & la vérité. C'est ce que voulurent faire quelques Philosophes : mais ils ne s'attachèrent qu'à donner des règles des bons & des mauvais raisonnemens, & ils négligèrent de rechercher celles qui peuvent empêcher de se laisser aller à de faux jugemens, dont on tire de mauvaises conséquences. Il falloit composer une Logique qui renfermât ces deux règles ; & telle est celle qu'on doit à *Pierre* NICOLE, né à Chartres le 19 Octobre 1625. Son père, *Jean Nicole*, étoit Avocat au Parlement, & Chambrier de la Chambre Ecclésiastique de Chartres ; & sa mère s'appelloit *Louise Constant*. *Jean Nicole* avoit beaucoup d'esprit. Il entendoit parfaitement la Langue Grecque & la Langue Latine, & étoit très-éloquent dans ses discours. Il a même publié plusieurs traductions de quelques Poëtes Grecs & Latins, recommandables par la fidélité & par l'élégance, mais très-blâmables par des expressions licencieuses. Il étoit aussi Poëte, & il a laissé des Poësies tachées de ce même défaut.

Notre Métaphysicien hérita de l'esprit de son père, mais il en fit un meilleur usage. Une mémoire très-heureuse, une docilité raisonnable, & une vive pénétration formoient son caractère. Son père fut son précepteur, & il étudia sous lui les meilleurs Auteurs de l'Antiquité, avec une satisfaction mêlée d'amertume ; car s'il sentoit le prix de l'élocution de ces Auteurs, & la beauté de leur style, il ne pouvoit goûter ce qui étoit contraire aux principes de la Religion Chrétienne, qu'il avoit étudiés. Ces sentimens de Religion éclatèrent dès sa plus tendre jeunesse, & bien loin de retarder ses progrès dans l'étude, ils les hâtèrent. A l'âge de 14 ans, il avoit achevé le cours ordinaire des Humanités, & lû tous les bons Livres Grecs & Latins, qui étoient en grand nombre dans la Bibliothèque de son père. Il avoit eu aussi recours à celle de ses amis ; & par cette lecture aussi réfléchie qu'étendue, il avoit acquis un fonds de connoissances, dont il a tiré un revenu toute sa vie : en quoi sa mémoire le servoit si merveilleusement, qu'il lui suffisoit de lire un Livre une seule fois pour en retenir tout l'essentiel.

Son père, après lui avoir appris tout

* *Dictionnaire de Bayle*, Art. *Nicole*. *Continuation des Essais de Morale, contenant la vie de Nicole*. Ses Lettres, & ses autres ouvrages.

ce qu'il ſavoit ſur les Belles-Lettres, l'envoya à Paris pour y faire ſa Philoſophie, & paſſer enſuite à la Théologie. Son deſſein étoit premierement de ſeconder les inclinations de ſon fils, & en ſecond lieu de lui faire prendre des dégrés en Sorbonne, de l'élever au Doctorat, & de le mettre en état de poſſéder quelque Bénéfice. NICOLE vint donc à Paris en 1642; & après ſon cours de Philoſophie, il paſſa Maître-ès-Arts le 23 Juillet 1644.

Dans ce temps-là notre Philoſophe donna une preuve éclatante de ſa capacité. Les Théologiens étoient partagés ſur le ſort du fameux Livre de M. *de Barcos*, Abbé de Saint Cyran, intitulé: *La grandeur de l'Egliſe Romaine, établie ſur l'autorité de Saint Pierre & de Saint Paul.* Comme l'Auteur joignoit beaucoup de ſcience à une grande piété, & que ſon Livre contenoit pluſieurs raiſonnemens ſpécieux, & des autorités ſans nombre très-éblouiſſantes, il avoit des partiſans & même des admirateurs. NICOLE accoutumé à juger de tout ſans prévention, lut cet Ouvrage, & le trouva plein de paralogiſmes & de conſéquences mal tirées de leurs principes. Quoiqu'il n'eût que 20 ans, il oſa communiquer ſes raiſons par écrit; & elles deſſilèrent ſi bien les yeux des partiſans de cet ouvrage, qu'elles donnèrent lieu à une réſutation. Cette controverſe eut des ſuites: mais NICOLE prit le parti que lui dicta ſa modeſtie, celui du ſilence.

Ce fut à peu près dans le même temps qu'il fit connoiſſance avec MM. de Port-Royal. Il faiſoit alors ſon cours de Théologie en Sorbonne ſous MM. *Lemoine de Sainte-Beuve* & *Lemaître*. Il étudioit auſſi l'Hébreu, & il entreprit de lire tout l'ancien Teſtament écrit en cette Langue, de même que la verſion grecque des Septantes: mais cette occupation ayant affoibli ſa vue, il fut obligé de la diſcontinuer. Ce ne fut pas ſans peine qu'il abandonna une étude à laquelle il avoit pris d'autant plus de goût, qu'il y avoit fait de grands progrès. Pour ſe conſoler, il ſe livra tout entier à celle de la Théologie. Il ſe mêla même d'une diſpute qui s'éleva entre ſes Profeſſeurs touchant la Grace, & il prit le parti de l'un d'eux. Ce n'eſt point ici le lieu d'entrer dans cette diſcuſſion théologique trop fameuſe.

Après avoir fini ſes trois années ordinaires de Théologie, NICOLE prit le dégré de Bachelier. Il ſoutint à cet effet la Thèſe qu'on appelle *la Tentative*, & il la dédia à l'Evêque de Chartres, dont il vouloit conſerver la bienveillance: mais cet acte de complaiſance n'eut point d'autre ſuite. Notre Philoſophe étoit peu courtiſan. Il étoit abſorbé dans l'étude de la plus profonde Théologie, & donnoit le reſte de ſon temps aux petites Ecoles que Meſſieurs de Port-Royal avoient établies. Il y enſeignoit les Belles-Lettres. Entre pluſieurs Ecoliers de diſtinction qu'il avoit, on nomme M. *Lenain de Tillemont*. Il lui apprit la Philoſophie, & lui expliqua ſur la Logique tout ce qui a été donné depuis au Public ſous le titre de *l'Art de penſer*. Il compoſa auſſi pour ces Ecoles un *choix des meilleures Epigrammes des Anciens & des Modernes*. (*Delectus Epigrammatum*) avec des Notes au bas de chaque Epigramme également ſavantes & judicieuſes. Il y traite de la beauté de la Poëſie, & du ſtyle convenable à l'Epigramme.

L'occupation que ces Ecoles donnèrent à NICOLE juſqu'à leur deſtruction, ne l'empêchoit pas de ſe préparer ſérieuſement à la Licence. Son amour pour la Théologie, & l'état eccléſiaſtique qu'il avoit embraſſé, l'engageoient naturellement à prendre ce parti; mais il en fut détourné par des diſputes qui troubloient la Faculté de Théologie de Paris depuis quelques années, & qui augmentèrent conſidérablement alors (1649) au ſujet des cinq fameuſes Propoſitions. NICOLE pénétré de douleur de ces diviſions, crut que la prudence demandoit qu'il continuât à vivre dans l'indépendance dont il jouiſſoit, & à ne point s'engager dans un Corps troublé par des diſſenſions. Il prit donc le parti de ſe contenter du ſimple titre de Bachelier, & de renoncer à la Licence & au Doctorat. Après cette réſolution, il ſe retira à Port-Royal des Champs; &

là livré à une profonde solitude, il ne s'occupa plus que de l'étude de l'Ecriture Sainte, de celle des Pères de l'Eglise, & de l'Histoire Ecclésiastique.

Quoiqu'absolument exilé du monde, le mérite de notre Philosophe étoit connu des Savans. Particulierement le fameux M. *Arnaud* en faisoit un cas infini. Il connoissoit la rare facilité que NICOLE avoit d'écrire purement & facilement en Latin. Engagé comme il étoit dans des controverses théologiques, il crut qu'il lui seroit avantageux de l'avoir pour adjoint. Il alla le trouver à Port-Royal, & lui communiqua son dessein. NICOLE étoit un homme modeste; mais il ne faisoit point mystère de ce qu'il savoit. Aussi communiqua-t-il sans réserve ses sentimens & ses pensées à M. *Arnaud.* Il fit plus dans la suite. Non-seulement il formoit avec lui le plan des ouvrages que ce Docteur vouloit publier : il écrivoit encore sur ses cahiers ses propres réflexions, ébauchant ce que M. *Arnaud* finissoit, ou finissant ce qu'il n'avoit fait qu'ébaucher. C'est ainsi qu'il le secourut de ses avis & de sa plume dans les affaires qui lui furent suscitées. Pour être même plus à portée de lui être utile, il vint à Paris à la fin de l'année 1655. Dès-lors il ne s'occupa plus qu'à écrire. Non-seulement il donna ses avis pour la composition de presque tous les Ecrits qui parurent en ce temps-là pour la défense de M. *Arnaud:* il en publia même plusieurs tant en François qu'en Latin.

Ce fut encore par une suite de ce zèle pour ce Docteur, qu'il participa à la composition des *Lettres Provinciales* de M. *Pascal;* qu'il revit & corrigea la 6e, la 7e, la 8e, la 13e & la 14e, & qu'il donna le plan de la 9e & de la 12e. Je dis que ce fut en faveur de M. *Arnaud;* car on doit savoir que la dispute que ce Docteur eut en Sorbonne, y donna lieu. Il les traduisit en Latin dans les mêmes vues, & les publia sous le nom de *Wendrokius.* Cette controverse dans laquelle il étoit entré, l'engagea dans des travaux qui furent presque toujours polémiques; & sa traduction lui causa quelque chagrin, qu'il partagea avec M. *Pascal.*

C'étoit toujours de concert avec M. *Arnaud*, que NICOLE travailloit. Il demeuroit avec lui *incognito* dans la rue Ste Avoye, chez M. *Angran*, & il se faisoit appeller M. *de Rosny.* En 1664 ces deux amis se retirèrent chez M. *Varet*, à Châtillon, près de Paris, où ils vécurent dans la retraite. Trois personnes seulement savoient le lieu de leur demeure, & venoient les voir quelquefois. C'est là que NICOLE travailla avec M. *Arnaud* au Livre *de la Perpétuité de la Foi sur l'Eucharistie;* qu'il composa en particulier la *Petite Perpétuité*, les Lettres intitulées, *les Visionnaires & les Imaginaires;* qu'il fit *l'Apologie des Religieuses de Port-Royal*, & qu'il écrivit un Mémoire en faveur de quatre Evêques. Tous ces ouvrages devinrent des sujets de controverse. Ses Lettres des Visionnaires furent attaquées par M. *Desmarets de Saint Sorlin*, de l'Académie Françoise, qui étoit le Héros de ces Visionnaires. C'étoit même à son sujet que NICOLE les avoit composées. Il le tournoit en ridicule comme Théologien, & il lui faisoit un crime d'avoir travaillé pour le Théâtre. Ce reproche indisposa M. *Racine*, qui couroit la carrière du Théâtre. Jeune encore, & tout glorieux de ses heureux talens, il ne put souffrir les traits que l'Auteur des *Lettres Visionnaires* (dont il ignoroit le nom) lançoit contre les Spectacles & ses Admirateurs. Pour les repousser & venger en quelque sorte ses confrères, il publia une Lettre contre cet Auteur. Il parut deux réponses à cette Lettre, que NICOLE n'a point avouées. M. *Racine* voulut répliquer par une seconde Lettre à ces réponses: mais ayant montré cette réplique à M. *Boileau Despreaux*, avant que de les communiquer au Public, ce Poëte qui connoissoit l'Auteur des Lettres, lui dit: » Votre Lettre » est bien écrite; mais en vérité vous » prenez un mauvais parti, & vous attaquez les plus honnêtes gens qui soient » au monde «. Eh bien, reprit M. *Racine*, celle-ci ne verra jamais le jour.

Les talens supérieurs de NICOLE, & les Ouvrages que je viens de nommer,

lui suscitèrent des ennemis redoutables, qui se liguèrent pour l'inquiéter. Madame la Duchesse *de Longueville*, qui l'estimoit, voulut le mettre à l'abri de leurs persécutions. Elle l'engagea à accepter un appartement à son Hôtel, rue Saint Thomas du Louvre; & lorsqu'elle eut acheté l'Hôtel d'Epernon, elle lui donna pour compagnie MM. *Arnaud* & *Lalane*. Il s'occupa avec ces Messieurs, & sous les auspices de Madame *de Longueville*, à composer & publier divers Ecrits sur les disputes qui troubloient l'Eglise. Dans ce temps-là, le Pape *Alexandre VII* mourut, & ces disputes se rallentirent: elles furent enfin terminées par la paix que donna à l'Eglise *Clément IX*, successeur d'*Alexandre*.

Notre Philosophe dégagé ainsi & des soins & des embarras dans lesquels ces troubles l'avoient jetté, ne songea plus qu'à satisfaire son goût pour la retraite. Il se retira au commencement de 1669 à Troyes en Champagne, & forma le projet d'établir des petites Ecoles pour l'éducation des jeunes Filles. Il vouloit faire cet établissement à ses dépens, & il avoit pris pour cela quelques arrangemens nécessaires, lorsqu'il trouva des oppositions qui l'empêchèrent d'aller plus loin. Ce ne fut que dix ans après, qu'il put consommer cette entreprise.

Ce dessein ayant avorté, NICOLE quitta Troyes après quelques mois de séjour, & partit pour l'Abbaye de Haute-Fontaine, où il logea chez M. l'Abbé *Leroi*. Il y fut témoin du furieux orage qui s'éleva le 18 du mois d'Août assez subitement, & qui renversa onze grands clochers dans le voisinage de cette Abbaye & de Vitry-le-François; ébranla plusieurs maisons; dépouilla la plupart des toits, & obligea les Habitans à se renfermer, pour n'être pas exposés en sortant à une mort certaine. Cet événement lui parut si extraordinaire, qu'il crut devoir en conserver le récit à la postérité. Il en fit, à cette fin, imprimer une relation sous le titre de *Relation de l'Ouragan de Champagne*. Il travailla aussi dans cette Abbaye à la continuation de son grand ouvrage de la perpétuité de la Foi. Il revint à Paris lorsqu'il l'eut achevé, pour y mettre la dernière main, avec M. *Arnaud*, au jugement duquel il crut devoir le soumettre. Il alla dans ce dessein demeurer chez lui rue des Postes.

Ce Livre parut enfin, & il fut reçu avec les plus grands applaudissemens. Vingt-sept Prélats, tant Evêques qu'Archevêques, s'empressèrent à lui donner leur approbation: &, ce qui est encore une preuve plus convaincante de son mérite, il convertit plusieurs Ministres Protestans. M. *de Turenne* le trouva si lumineux & si solide, qu'il abjura aussi le Protestantisme, pour embrasser la Religion Chrétienne. Cela devoit faire un honneur infini à NICOLE, & le combler de gloire: mais son amour du bien public & sa modestie étoient au-dessus de cette exquise satisfaction. Il savoit que ce n'est point assez qu'un ouvrage soit excellent; il faut encore que les qualités de l'Auteur annoncent sa capacité dans le genre qui en est l'objet. C'est ce qui le porta à engager M. *Arnaud* à passer pour l'Auteur du Livre de la Perpétuité de la Foi, quoiqu'il n'eût d'autre part à ce Livre que les avis qu'il avoit donnés à NICOLE. *Vous êtes Prêtre & Docteur*, dit-il à son ami, *& moi je ne suis qu'un Clerc. Il est convenable qu'on n'envisage que vous dans un travail où il faut parler au nom de l'Eglise, & défendre sa foi dans des points si importans.*

Ce Livre essuya plusieurs critiques de la part de quelques Théologiens, tant Catholiques que Protestans. Le Ministre *Claude* sur-tout l'attaqua très-fortement, & NICOLE se joignant à M. *Arnaud*, répondit à ses critiques. On croit qu'il demeuroit alors à Saint-Denis: mais Madame la Duchesse *de Longueville* ayant eu un procès avec Madame *de Nemours*, il vint loger quelque temps chez elle avec M. *Arnaud*, pour travailler ensemble aux Factums de cette Princesse. Ce travail fini, il ne pensa plus qu'à se retirer dans quelque Monastère où il fût peu connu. Il jetta les yeux sur l'Abbaye de Saint-Denis près de Paris; & ayant obtenu de M. le Cardinal *de Rets* un logement dans la Maison Abbatiale, avec la permission d'y de-

meurer autant de temps qu'il lui plairoit, il y alla au commencement du mois de Mai 1671. Il y vécut dans une grande retraite. Il sortoit peu; il étudioit beaucoup, & ne voyoit presque personne. Son valet faisoit sa cuisine, en quoi il étoit fort peu habile; mais notre Philosophe étoit très-dur à lui-même, malgré la délicatesse de son tempérament & ses infirmités habituelles. *Il est bon*, dit-il dans une de ses Lettres, *d'accoutumer le corps aux viandes communes & qu'on trouve par-tout, pour n'être pas misérable quand on n'a pas ce qu'on se seroit rendu nécessaire.* Lorsque son valet avoit fait encore plus mal qu'à l'ordinaire, loin de le reprendre avec vivacité, il lui représentoit sa faute avec douceur, pour ne pas trop l'humilier. C'étoit son caractère d'être toujours prêt à excuser les fautes d'autrui, & à pardonner volontiers toutes celles qui ne regardoient que lui.

Il ne demeura à Saint-Denis que jusqu'au mois d'Août. Ce lieu étoit trop proche de Paris pour qu'il n'y reçût pas de fréquentes visites. On le tiroit malgré lui de sa solitude, & il étoit exposé aux inconvéniens qu'il avoit voulu éviter en quittant la Ville. Pour s'en délivrer, il se réfugia dans le désert de Port-Royal des Champs, où il trouva MM. *Arnaud*, *de Sainte-Marthe*, & *de Sacy*, que le même esprit de recueillement avoit amenés. Il mangeoit cependant peu avec eux, & il ne les voyoit guère que dans la nécessité. Il prenoit ses repas dans sa chambre, pendant lesquels son valet lui faisoit quelque lecture; & il ne se trouvoit jamais mieux que lorsqu'on le laissoit se livrer en liberté aux exercices qu'il s'étoit prescrits.

Ce fut dans cette solitude qu'il publia les *Préjugés légitimes contre les Calvinistes*, lesquels parurent en 1671. M. *Claude* attaqua cet ouvrage: mais NICOLE n'avoit ni assez de force, ni assez de santé pour s'engager dans le travail qu'exigeoit sa réponse. Quoiqu'il estimât M. *Claude* à bien des égards, il le regardoit comme un homme avec lequel il y avoit trop à faire. *C'est*, dit-il dans sa vingt-cinquième Lettre, *un déclamateur de profession*, *qui écrit sans aucune bonne foi & sans sincérité*, *qui pousse des figures à perte de vue*, *& qui ne témoigne jamais plus de confiance que quand il est plus foible.* D'ailleurs un travail plus important l'occupoit, c'étoit ses *Essais de Morale*, dont le premier volume parut en 1671.

Quelque temps après qu'il eut publié ce volume, il accompagna M. *Arnaud* à Angers, qui alloit voir son frère, Evêque de cette Ville. Ils y furent reçus avec beaucoup de distinction. La Ville leur envoya des Députés pour leur faire des présens, & pour les remercier de l'honneur qu'ils leur faisoient. Ils revinrent au bout d'un mois; & à son retour, NICOLE accepta un logement aux écuries de Madame *de Longueville*, dans le Fauxbourg S. Jacques à Paris, pour être proche de M. *Arnaud*, qui logeoit dans le même Fauxbourg.

Ce fut dans ce temps-là que ses amis le sollicitèrent à prendre les Ordres sacrés. Il goûta fort leur avis; mais avant que de se déterminer, il voulut en conférer avec M. *Pavillon*, Evêque d'Alet en Languedoc, qu'il avoit coutume de prendre pour son conseil. A cette fin il partit de Paris au commencement du printemps. Il alla d'abord à Troyes, où il consomma le projet qu'il avoit formé d'établir des Ecoles pour des jeunes filles. En passant par Avignon, il lui arriva une petite aventure, qui auroit mortifié un homme moins Philosophe que lui. Parmi les choses rares qu'on lui montra dans cette Ville, on lui proposa de lui faire voir l'Epitaphe du Prince *de Conti*, dont le corps repose dans l'Eglise de Villeneuve-lès-Avignon. C'étoit NICOLE même qui avoit fait cette Epitaphe en *1666*; mais on ignoroit à Avignon cette circonstance. Cette pièce n'étoit pas belle, & les meilleurs esprits de cette Ville n'en faisoient pas grand cas. Aussi l'un de ceux qui accompagnoient notre Philosophe, le détourna d'aller à Villeneuve, s'il n'avoit pas d'autre motif. Cette Epitaphe ne vaut rien, dit-il, & ne mérite pas d'être vue. *Tout le monde en demeure d'accord*, répondit tranquillement NICOLE, *& moi*

aussi, bien résolu d'en faire mon profit.

Après avoir passé successivement à Nismes, à Montpellier, & à Carcassonne, NICOLE arriva à Alet chez M. *Pavillon*. Il lui exposa le motif de son voyage. M. *Pavillon* décida bientôt le parti qu'il avoit à prendre. Pour entrer dans les Ordres sacrés, vous avez besoin, lui dit-il, du consentement de l'Evêque de Chartres, dont vous êtes Diocésain; & cet Evêque s'obstine à vous les refuser. De-là il étoit aisé de conclure que NICOLE devoit rester tranquillement dans l'Ordre de la Cléricature, & c'est la résolution qu'il prit.

D'Alet, notre Philosophe se rendit à Grenoble, d'où il partit pour Anneci près Genève, & revint à Paris. Il s'y occupa à revoir des Ecrits de divers Particuliers, à repousser les attaques & les persécutions de ses ennemis, & à détruire les mauvais bruits qu'ils faisoient courir sur les motifs de son voyage. Son père étant mort alors, il alla à Chartres pour mettre ordre à ses affaires, & de-là à Troyes, pour affermir son établissement des petites Écoles. Dans ce temps-là (en 1679) sa protectrice, Madame la Duchesse *de Longueville* mourut, & il crut qu'il n'y avoit pas de sureté à rester en France. Outre cela, il venoit de perdre successivement trois logemens; l'un à Paris, c'étoit celui que lui donnoit Madame *de Longueville*; l'autre à S. Denis, par la mort du Cardinal *de Retz*; & le troisième à Beauvais, par celle de M. *de Buzenval*. *J'étois logé dans ces trois lieux*, dit-il dans sa vingt-cinquième Lettre, *très-petitement à la vérité; mais tout est grand à ceux qui ne le sont pas.* Dans une position si fâcheuse, il prit le parti que je viens de dire: ce fut de quitter la France, pour éviter les mauvais traitemens dont il étoit menacé de la part d'ennemis puissans, que Madame *de Longueville* ne contenoit plus.

Il se retira donc à Bruxelles, où M. *Arnaud* vint le trouver pour se dérober aux mêmes persécutions. Ce Docteur voulut l'engager à passer en Hollande, pour y être, disoit-il, plus en sureté: mais quelque fortes que fussent les raisons qu'il donna, afin de le déterminer, notre Philosophe ne s'y rendit point. Il allégua pour excuses les fréquens accès de son asthme, dont il étoit attaqué depuis l'âge de 30 ans, sa mauvaise santé, le mauvais air de la Hollande, la disette de la bonne eau, qui étoit presque sa seule boisson, & la résolution qu'il avoit prise de ne plus se mêler de rien, & d'aller passer le reste de ses jours, s'il lui étoit possible, dans le repos d'un Monastère.

En attendant, il étoit isolé dans une terre étrangère, & presque réduit à n'avoir de conversation qu'avec des chênes & des hêtres. C'en auroit été assez pour un Philosophe Grec; mais NICOLE n'étoit pas accoutumé à un séjour si désert. Pour dissiper une mélancolie qu'avoit amené le dégoût, il pensa à retourner à Paris. Il falloit, afin d'y être en sureté, avoir la protection de M. *de Harlay*, Archevêque de Paris. Or ce Prélat étoit très-courroucé contre lui, à cause de la part qu'il avoit eue à la Lettre que MM. les Evêques d'Arras & de Saint-Pons avoient écrite au Pape Innocent XI, lors de son avénement à la Papauté, contre les relâchemens des Casuistes. Il fut donc conseillé de se justifier à cet égard, par une Lettre adressée à cet Archevêque. C'est ce que fit NICOLE. Il écrivit à *M. de Harlay*, qu'il n'avoit d'autre part à cette Lettre que celle d'avoir prêté sa plume pour exprimer leur intention, & qu'il n'avoit pas cru devoir le refuser à leurs sollicitations, & à la recommandation d'une Princesse qui lui faisoit l'honneur de le loger chez elle.

Il paroît que notre Philosophe étoit à Liége, lorsqu'il écrivit cette Lettre. Il en partit, après l'avoir envoyée, pour aller à Sedan; & il essuya pendant ce voyage beaucoup de fatigues, ausquelles il fut très-sensible. C'est ce qu'il exprime bien dans sa vingt-cinquième Lettre du Tome II. *Qui m'auroit dit, il y a six mois, qu'il falloit me résoudre à n'avoir ni feu ni lieu; à être à charge à tout le monde; à changer continuellement de demeure; à être décrié & condamné d'un consentement mutuel par les gens du monde & les amis; à n'être plaint ni défendu de personne; à coucher sur la paille avec la*

fièvre dans des trous creusés sous les rochers de la Meuse : en vérité cela m'auroit fait peur.

De Sedan, NICOLE alla à l'Abbaye de Châtillon, dans le dessein d'y passer l'hiver ; mais il n'y resta qu'un mois. Ses ennemis publièrent qu'il avoit choisi cette retraite pour y cabaler plus aisément, & afin de composer dans l'obscurité de nouveaux Ecrits qui ne serviroient qu'à troubler & l'Eglise & l'Etat. Notre Philosophe crut devoir faire cesser ces faux bruits. Il quitta cet endroit, changea de nom, & se rendit à l'Abbaye d'Orval dans le Duché de Luxembourg. Mais il n'est point de lieu qui puisse nous dérober aux noirceurs de la calomnie.

Pendant ces voyages, M. *de Harlay* avoit reçu la Lettre de NICOLE. Il la répandoit, & ne manquoit pas de la faire valoir comme un acte de repentir de la part de celui qui l'avoit écrite. Ses ennemis publièrent par-tout qu'il avoit fait enfin abjuration de ses sentimens, & qu'il avoit retracté tous ses ouvrages. Ses amis même le crurent. En vain voulut-il se disculper : ils blâmèrent hautement la disposition où il étoit, & lui écrivirent des Lettres fort vives & très-amères. Notre Philosophe en fut si affligé, qu'il resta long-temps sans dormir. Pour comble de calamité, l'Abbé de l'Abbaye où il étoit, craignant que cette affaire ne lui en attirât de mauvaises, tant à son égard, qu'à sa Communauté, le pria poliment de chercher un autre gîte ; & afin de s'en débarrasser plus promptement, lui fournit un carrosse, pour le conduire à Saint Hubert, d'où il alla à Liége. Il y reçut la visite de M. *Claude de Sainte-Marthe*, quelques mois après son arrivée, lequel alloit à Bruxelles voir M. *Arnaud*. NICOLE l'accompagna, & ils demeurèrent tous les deux quelque temps dans cette Ville.

Cependant il avoit encore de vrais amis à Paris, qui sollicitoient son retour en France. Ils obtinrent pour lui de M. l'Archevêque la permission de revenir secretement à Chartres. Il en profita, & il s'occupa à composer la vie de deux personnes que le Public croyoit saintes, & qu'il falloit détromper. Il revit aussi dans le même temps plusieurs petits Traités de Morale, qu'il avoit fait en différentes occasions, lesquels ont été imprimés dans ses Essais de Morale. Enfin il y composa deux petits ouvrages, l'un intitulé *Le Procès injuste* ; & l'autre, *Traité des arbitrages* ; & cela à l'occasion d'un Procès que ses sœurs avoient à Chartres, & qui fut terminé par un arbitrage. (Ils sont imprimés dans le VIe volume des *Essais de Morale*.) Pendant qu'il étoit en cette Ville, il lui arriva une aventure que je vais rapporter en peu de mots.

On avoit découvert à Chartres des fontaines minérales d'une nature particulière : il fut curieux de les voir ; & ayant appris ce que les Savans en pensoient, il composa sur ces fontaines un petit ouvrage, pour en faire part à ses amis, s'il pouvoit retourner à Paris. Avant que d'y mettre la dernière main, il crut devoir s'assurer lui-même de la vérité d'un fait particulier, lorsque l'occasion s'en présenteroit. Un jour passant devant le Couvent des Filles-Dieu, qui est hors de la Ville, il s'informa s'il étoit vrai qu'il y eût dans le jardin de ce Couvent un puits qui eût les mêmes qualités que les fontaines nouvellement découvertes. Celui à qui il parloit lui répondit qu'il en avoit oui dire quelque chose ; mais que pour en être mieux instruit, il falloit s'adresser à la Tourière. NICOLE la fit avertir. Elle vint ; & au lieu de satisfaire sa curiosité, elle lui dit que Madame l'Abbesse vouloit lui parler. Notre Philosophe s'en défendit ; & la Tourière le pressa si vivement, qu'il crut que ce seroit choquer l'Abbesse que de refuser. Il alla donc au Parloir, où cette Religieuse le reçut la grille fermée. Quoiqu'il portât un habit Ecclésiastique, la Tourière l'ayant annoncé comme un Fontainier, l'Abbesse ne lui parla d'abord que fontaines & eaux minérales. Mais NICOLE ayant ramené la conversation sur les Livres du temps, cette Religieuse lui parla assez mal & de ses amis & de lui-même.

Cette histoire courut bien vîte dans Chartres. Notre Philosophe la conta lui-même à ses amis. Ses ennemis la rappor-

tèrent différemment à l'Evêque. Ils lui firent entendre qu'il avoit feint d'être Jardinier, afin de pénétrer dans l'intérieur du Couvent de ces Religieuſes. De ſorte que cette aventure qui n'étoit que plaiſante, devint une affaire fâcheuſe qui obligea NICOLE à ſe juſtifier ſérieuſement. Cela le fit connoître à toute la Ville de Chartres. L'Evêque en fut fâché. Comme il ne l'aimoit pas ſi proche de lui, il dit publiquement qu'il commençoit à ſe laſſer, & défendit à ſes Officiers de le voir. Notre Philoſophe comprit ce que cela vouloit dire : *Une laſſitude ſans cauſe*, diſoit-il à tout le monde, *eſt un ſymptôme dangereux, & marque une prochaine maladie.*

Il prit donc le parti de ſortir de Chartres, & il reſta quelque temps dans plusieurs endroits autour de Paris, où il eut enfin permiſſion de revenir. Il alla, en arrivant, loger au Fauxbourg Saint Antoine, d'où il ſe tranſporta à la rue Copeau, Fauxbourg Saint Marceau. Il y compoſa un Livre intitulé, *Les prétendus Réformés convaincus de ſchiſme*, pour répondre à deux écrits que le Miniſtre *Claude* avoit publiés contre ſes ouvrages. C'étoit M. *de Harlay* même qui avoit engagé NICOLE à compoſer ce Livre, dans une viſite qu'il fit à ce Prélat. Ses ennemis toujours jaloux de ſa gloire, voulurent empêcher que ce Livre ne vît le jour ; mais M. *de Harlay* le ſoutint : l'ouvrage parut, & il reçut les éloges qu'il méritoit.

Cependant M. *Arnaud* ne ceſſoit de le conſulter ſur les écrits qu'il compoſoit contre la recherche de la vérité du P. *Malebranche*.(*a*) Mais l'occupation que cela lui donnoit, ne l'empêchoit pas de travailler à des ouvrages importans : c'étoit la reviſion de ceux de M. *Hamon*, célèbre Médecin, & la continuation de ſes Eſſais de Morale. Celui-ci eſt un de ceux qui ont fait le plus d'honneur à NICOLE. Il eſt plein de réflexions très-judicieuſes, exprimées avec une préciſion, une juſteſſe & une clarté admirables. Le ſeul défaut qu'on y pourroit trouver, ſi on peut appeller ainſi des opinions particulières, c'eſt un trop grand détachement des choſes de ce monde. Que doit on conclure, par exemple, de cette penſée : que le monde n'eſt compoſé que de gens ſtupides qui ne penſent à rien ; *que ceux qui penſent un peu davantage, ne penſent pas mieux* ; que l'imagination trouble la raiſon, & que la folie eſt commencée dans la plupart des hommes ; (*b*) ſi ce n'eſt que l'homme eſt à tout prendre un être mépriſable, & que le plus parfait ne vaut rien. Et dans un autre endroit il dit : *les plus grands eſprits n'ont que des lumières bornées, & ils ont toujours des endroits ſombres & ténébreux.* (*c*) Que NICOLE connoiſſoit bien l'eſprit humain ! Cela eſt vrai ſans contredit, ſi on compare les plus grands eſprits à des Anges. Mais pour juger des *grands eſprits*, il faut faire attention à la nature de l'homme, & comparer leurs lumières avec celles des autres mortels, en les proportionnant toujours à la nature de l'eſprit humain. Il y a peut-être plus de vanité à rabaiſſer ainſi la nature humaine, qu'à lui ſuppoſer des qualités trop élevées.

Notre Philoſophe, tout grand homme qu'il étoit, n'étoit pas auſſi toujours exempt des préjugés ordinaires. Par exemple, ce qu'il dit des Grands, ſent un peu l'adulation. Preſcrire d'honorer les Grands à cauſe des avantages qu'on en retire, n'eſt point du tout d'un Philoſophe, qui ne rend hommage qu'à la vertu. D'ailleurs croire, comme on le penſe dans les Eſſais de Morale, qu'il eſt beaucoup mieux d'attacher la grandeur à la naiſſance qu'au mérite, ce n'eſt pas trop aimer l'humanité. Il peut y avoir de l'abus dans l'élection ; mais l'inſtitution eſt toujours ſage, au lieu que le ſentiment contraire autoriſe le reſpect dû au vice comme à la vertu, &c. Au reſte ces réflexions & le petit nombre d'autres que je pourrois faire, ne portent point atteinte au mérite d'un Livre précieux qui eſt infiniment au deſſus de mes remarques & de mes éloges.

NICOLE s'engagea enſuite avec M. Arnaud

(*a*) Voyez ci-après l'hiſtoire du P. *Malebranche*.
(*b*) *Eſſais de Morale*. Tom. 1, pag 33.
(*c*) *Ibid.* Tom. 2, pag. 232.

Arnaud dans une dispute sur la nature de la Grace, & qui fit voir que l'amour de la vérité les avoit plutôt unis que celui de leurs opinions particulières. Il prit part dans le même temps à l'affaire du Quiétisme, dont les premiers Auteurs furent Mme. *Guion* & le Père *Lacombe* Barnabite, soutenus par M. *de Fenelon* Archevèque de Cambray. Notre Philosophe fut un des premiers qui se déclarèrent contre cette fausse spiritualité. Il manifesta ses sentimens dans un ouvrage intitulé : *Moyen court & facile de faire l'Oraison*. C'est ici le dernier fruit de sa plume.

Vers le mois de Septembre de l'année 1695, ses incommodités redoublèrent si fort, & ses accès devinrent si fréquens & si douloureux, que ne pouvant plus écrire de sa propre main, il étoit obligé de dicter à son Domestique ce qu'il vouloit confier au papier. Enfin le 11 Novembre, étant dans son cabinet, occupé selon sa coutume à lire & à méditer sur sa lecture, il se sentit attaqué subitement d'une espèce d'apoplexie, qui, en ne lui ôtant ni la liberté de l'esprit, ni l'usage de la parole, lui laissa le pouvoir d'appeller du secours. Il ne se trouva alors chez lui que sa Servante, laquelle appella Mesdemoiselles *Richer* & *de Parville*, amies de NICOLE, & Pensionnaires au Couvent de la Crêche, où il demeuroit alors. Elles envoyèrent sur le champ chercher M. *Morin*, de l'Académie des Sciences, qui le fit saigner. Peu de temps après accoururent chez lui MM. *Dodart* & *Hequet*, qui ordonnèrent l'émétique, de concert avec M. *Morin*. On mit notre Philosophe au lit pour attendre l'effet de ce remède, qui n'eut point de succès. Il demanda & reçut les Sacremens de l'Eglise. Le 16 du même mois, après qu'on l'eut changé de lit, il lui prit quelques inquiétudes. Il voulut se lever, & se plaignit de ce qu'on le retenoit au lit, puisque selon lui il pouvoit marcher. Mais ces inquiétudes étoient des avant-coureurs d'une seconde attaque d'apoplexie, laquelle le fit tomber dans une si grande foiblesse, qu'il expira au bout d'une heure, âgé de près de 72 ans.

NICOLE étoit d'un caractère doux & extrêmement timide. On prétend même que cette timidité étoit si grande, qu'elle alloit jusqu'à la foiblesse. Il osoit, dit-on, sortir à peine de chez lui, tant il appréhendoit les accidens imprévus. Il étoit, outre cela, si crédule, qu'il ajoutoit foi à tous les faits qu'on lui rapportoit, quelqu'absurdes qu'ils pussent être, parce qu'il ne pouvoit s'imaginer qu'on pût le tromper *. Ces imputations ne sont pas à la vérité bien prouvées; mais quand notre Philosophe auroit été tel qu'on nous le représente ici, cela ne serviroit qu'à prouver son extrême candeur. Il étoit si modeste, qu'il a rapporté dans ses Lettres des choses dont son amour propre eût été blessé, s'il eût été capable de quelque foiblesse. On a vu ci-devant son ingénuité sur l'Epitaphe du Prince de Conti, qu'il avoit composée : mais voici un trait encore plus remarquable de sa modestie. Il nous apprend qu'un de ses amis chargé de faire le Panégyrique d'un Saint, lui montra celui qu'il avoit fait. NICOLE le lut, le trouva mauvais, & s'engagea à lui en faire un : ce qu'il exécuta. Son ami adopta ce Panégyrique, & le déclama fort bien; mais il ne fut goûté de personne. Un des Auditeurs qui connoissoit notre Philosophe, vint même lui dire, que puisqu'il étoit ami du Prédicateur, il devoit l'avertir de ne plus se mêler d'un *métier* dont il s'acquittoit si mal. Le Prédicateur ne se rebuta pas cependant de ce mauvais succès. Il exigea de NICOLE une seconde fois la même corvée; & celui-ci l'accepta d'autant plus volontiers, qu'il croyoit que le Prédicateur avoit défiguré le premier Sermon par quantité de lambeaux mal cousus qu'il y avoit ajoutés. Il assista comme la première fois à ce Panégyrique. Son ami le rendit mot pour mot, & le *déclama mieux qu'il ne méritoit*. Malgré cela, ce Sermon eut le même succès que le premier, & excita les mêmes plaisanteries. Notre Philoso-

* *Méthode pour étudier l'Histoire*, pag. 300 de l'Edit. in-12. Par M. *Langlet Dufresnoy*.

phe conclut de-là qu'il n'étoit pas propre pour les Ouvrages qui demandent de l'invention, & où il faut se soutenir de soi-même; & qu'il ne pouvoit réussir qu'à des choses où il falloit prouver & raisonner. Au reste il n'a jamais mis son nom à aucun de ses Ouvrages, & il en a cédé volontiers l'honneur à M. *Arnaud*, à qui on attribue par cette raison une partie de son art de penser, dont je vais faire connoître le systême.

Systême de NICOLE *sur l'art de penser.*

Si l'on définissoit la pensée, la faculté de produire des idées, il est certain qu'il n'y auroit point d'art de penser, parce qu'on ne peut point réduire en art une simple propriété. Mais si on considère les suites de la faculté de penser, c'est-à-dire toutes les actions de l'esprit, les idées simples, les jugemens, & les raisonnemens, & qu'on mette tout cela au nombre des pensées, on concevra qu'on pourra prescrire une méthode pour bien diriger toutes ces actions, ou, ce qui revient au même, former un art de penser. C'est sous ce point de vue qu'est conçu le systême que je vais exposer.

Il y a quatre opérations de l'esprit, qui sont, concevoir, juger, raisonner & ordonner. *Concevoir* est la simple vue que nous avons des choses qui se présentent à notre esprit. *Juger* est l'action de l'esprit par laquelle nous comparons diverses idées pour connoître l'une par l'autre. *Raisonner* est l'action de l'esprit par laquelle nous formons un jugement de plusieurs autres. Et *Ordonner* est l'action de l'esprit par laquelle ayant sur un même sujet diverses idées, divers jugemens, & divers raisonnemens, nous les disposons de la manière la plus propre pour faire connoître ce sujet. Toutes ces opérations se font naturellement, & l'art consiste seulement à réfléchir sur ce que la raison nous fait faire: ce qui se réduit à trois principes.

1°. A être assurés que nous usons bien de notre raison.

2°. A découvrir & à expliquer plus facilement l'erreur ou le défaut qui se peut rencontrer dans les opérations de notre esprit.

3°. A nous faire mieux connoître la nature de notre esprit par les réflexions que nous faisons sur ses actions.

On peut de soi-même faire usage de ces principes, pour discerner le vrai d'avec le faux, en exerçant l'esprit sur des choses difficiles, comme les Mathématiques, parce qu'elles lui donnent une certaine étendue, & qu'elles l'accoutument à s'appliquer davantage, & à se tenir plus ferme dans ce qu'il connoît. Mais pour les pratiquer avec plus de certitude & de facilité, on les soumet aux règles qui forment véritablement l'art de penser.

Je l'ai dit: la première action de l'esprit est concevoir. Or ceci est l'ouvrage des idées, parce que nous ne pouvons avoir aucune connoissance de ce qui est hors de nous, que par leur entremise, & les réflexions que nous faisons sur ces idées, font tout le fond de cet art. Il s'agit donc de savoir en combien de manières on peut considérer les idées. Premierement, on doit les considérer suivant leur nature; en second lieu, selon la différence des objets qu'elles représentent; troisiémement, selon leur simplicité ou composition; quatriémement, selon leur étendue ou restriction, c'est-à-dire leur universalité, particularité, singularité; & enfin selon leur clarté & obscurité, ou distinction & confusion.

On appelle *Idée* tout ce qui est dans notre esprit, lorsque nous concevons une chose de quelque manière que nous la concevions. Ainsi nous ne pouvons rien exprimer par nos paroles, lorsque nous entendons ce que nous disons, que nous n'ayons idée de la chose dont nous parlons, quoique cette idée soit quelquefois plus claire & plus distincte, quelquefois plus obscure & plus confuse *.

Tout ce que nous concevons est représenté ou comme substance, ou comme manière de substance, ou comme substan-

* Voyez pour l'origine des idées, le systême de *Loke*.

ce modifiée. La *Subſtance* eſt ce qu'on conçoit comme ſubſiſtant par ſoi-même. La *manière de ſubſtance*, ou *attribut de ſubſtance*, eſt ce qui étant conçu dans la ſubſtance, & comme ne pouvant ſubſiſter ſans elle, la détermine à être d'une certaine manière, & à la faire nommer telle. Et on entend par *ſubſtance modifiée*, la ſubſtance déterminée d'une certaine façon. Un corps, par exemple, eſt une ſubſtance: il eſt rond; cette rondeur eſt une manière d'être de ce corps; & ce corps conſidéré comme rond, eſt la ſubſtance modifiée.

Nous conſidérons ici un objet en lui-même & dans ſon propre être, ſans porter la vue de l'eſprit à ce qu'il peut repréſenter. Mais ſi on ne regarde un objet que comme en repréſentant un autre, cette idée qu'on appelle *Signe*, renferme deux idées, l'une de la choſe qui repréſente, l'autre de la choſe repréſentée, & ſa nature conſiſte à exciter la ſeconde par la première. Tant que cette double idée eſt excitée, le ſigne ſubſiſte, quand même la choſe ſeroit détruite en ſa propre nature. On peut cependant concevoir le mode, ſans faire une attention expreſſe & diſtincte à la choſe modifiée, comme on peut concevoir la prudence, ſans faire attention à un homme qui eſt prudent. Cette ſéparation du mode de ſon ſujet s'appelle *abſtraction*. Or cette abſtraction eſt néceſſaire pour comprendre les choſes un peu compoſées, parce qu'on les conſidère par parties, & comme par les différentes faces qu'elles peuvent recevoir; & en conſidérant ainſi les parties ſéparément, on parvient plus aiſément à la connoiſſance du tout. C'eſt ainſi que les idées de compoſées deviennent ſimples, & que quoique ces idées ſoient toujours ſingulières, elles produiſent néanmoins pluſieurs eſpèces d'idées.

On diſtingue encore deux ſortes d'idées: celles qui ne nous repréſentent qu'une ſeule choſe, qu'on nomme *Particulières*, comme l'idée que chacun a de ſoi-même; & d'autres qui peuvent en repréſenter pluſieurs, comme lorſqu'on conçoit un triangle en général, ce qui renferme l'idée de tous les autres triangles. Ces ſecondes idées s'appellent *Univerſelles*. Dans celles-ci il y a deux choſes à conſidérer, la compréhenſion & l'étendue. On entend par *Compréhenſion* les attributs qu'une idée univerſelle renferme en ſoi, & qu'on ne peut lui ôter ſans la détruire. Et on donne le nom d'*Etendue* aux ſujets à qui cette idée convient.

Voilà en quoi conſiſtent les idées, qui ſont ou claires ou confuſes, ſelon que nous en ſommes affectés. Une idée qui nous frappe intimement ou vivement ſans aucune ſuite qui puiſſe laiſſer le moindre doute, eſt une *idée claire*. Telle eſt l'idée que nous avons de la ſubſtance & de ce qui lui convient, comme la figure, le mouvement, le repos, &c. Une idée au contraire qui ne rend que les qualités ſenſibles, comme des couleurs, des ſons, des odeurs, du froid. du chaud, &c. eſt une *idée confuſe*, parce qu'on ne ſauroit concevoir clairement comment le froid, le chaud, les odeurs, &c. font impreſſion ſur nous, & de quelle manière ils excitent le ſentiment qui leur convient.

Une idée peut encore devenir confuſe par l'attention que nous faiſons quelquefois aux mots, en nous ſervant du même mot pour exprimer différentes choſes. Le moyen d'éviter cette confuſion, c'eſt de définir la choſe que le mot repréſente. Sur quoi il faut diſtinguer deux ſortes de définitions, la définition du nom & la définition de la choſe. Dans la *Définition du nom*, on ne regarde que le mot (ou ſon) comme n'ayant encore point de ſens, & qui devient enſuite le ſigne d'une idée qu'on déſigne par d'autres mots. Dans la *Définition de la choſe*, on laiſſe au terme qu'on définit ſon idée ordinaire, dans laquelle ſont contenues d'autres idées. D'où il ſuit que les définitions des noms ſont arbitraires, & que celles des choſes ne le ſont pas. Car chaque mot (ou ſon) étant indifférent de ſoi-même & par ſa nature à ſignifier toutes ſortes d'idées, il eſt permis pour quelque uſage particulier, & pourvu qu'on en avertiſſe, de déterminer un mot à ſignifier préciſément une choſe, ſans mélange d'aucun autre. Il n'en eſt pas de même de la définition des choſes. Il ne dépend pas de la volonté des

la conclusion est nécessairement vraie. D'où l'on tire les règles suivantes pour faire un bon raisonnement.

I. Le moyen ne peut être pris deux fois particulierement, mais il doit être pris au moins une fois universellement, parce qu'il ne peut être pris pour deux différentes parties du même tout, & qu'on ne pourroit rien conclure nécessairement.

II. Les termes de la conclusion ne peuvent être pris plus universellement dans la conclusion que dans les prémices, parce qu'on ne peut rien conclure du particulier au général.

III. On ne peut rien conclure de deux propositions négatives, ces deux propositions séparant le sujet & l'attribut du moyen.

IV. On ne peut trouver une proposition négative par deux propositions affirmatives : car de ce que deux termes de la conclusion sont unis avec un troisième, on ne peut pas prouver qu'ils soient désunis entr'eux.

V. La conclusion suit toujours la plus foible partie ; c'est-à-dire, que s'il y a une des deux propositions qui soit négative, elle doit être négative ; & s'il y en a une particulière, elle doit être particulière. Sans cela le moyen seroit désuni des deux parties de la conclusion.

VI. Ce qui conclut le général, conclut le particulier.

VII. De deux propositions particulières il ne s'ensuit rien, par la raison qu'on ne conclut rien lorsque le moyen est pris deux fois particulierement.

La quatrième partie de l'art de penser, a pour objet la manière de disposer de divers raisonnemens pour faire connoître un sujet : ce que nous avons appellé *Ordonner*, & ce qu'on appelle généralement *Méthode*. Or cette action de l'esprit peut être dirigée par ces règles.

I. Ne laissez aucun des termes un peu obscurs sans les définir.

II. N'employez dans les définitions que des termes parfaitement connus, ou déja expliqués.

III. Ne demandez en axiomes que des choses parfaitement évidentes.

IV. Prouvez toutes les propositions un peu obscures, en n'employant à leur preuve que des définitions qui auront précédé ou les axiomes qui auront été accordés, ou les propositions qui auront déja été démontrées, ou la construction de la chose même dont il s'agira lorsqu'il y aura quelqu'opération à faire.

V. N'abusez jamais de l'équivoque des termes, en manquant d'y substituer mentalement les définitions qui les restreignent & qui les expliquent.

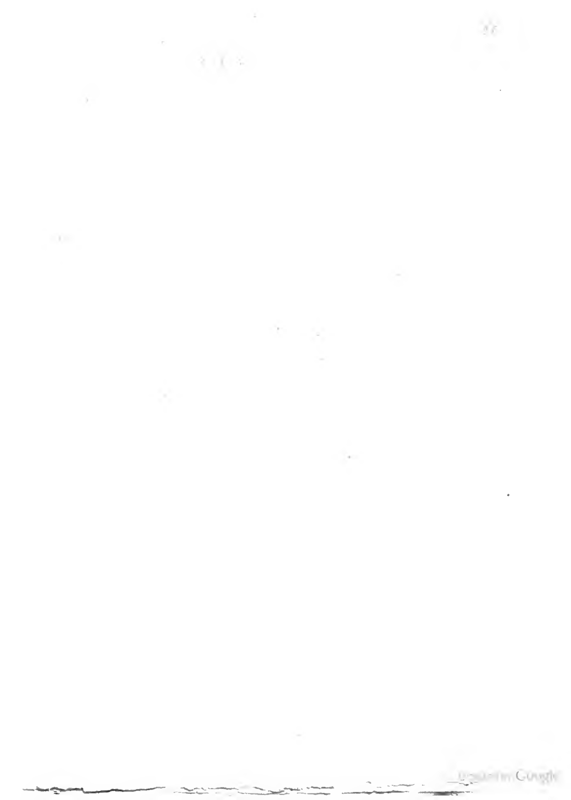
VI. Traitez les choses autant qu'il est possible dans leur ordre naturel, en commençant par les plus générales & les plus simples, & expliquant tout ce qui appartient à la nature du genre, avant que de passer aux espèces particulières.

VII. Divisez, autant qu'il se peut, chaque genre en toutes ses espèces, chaque tout en toutes ses parties, & chaque difficulté en tous ses cas.

Et telles sont les règles qu'on doit suivre pour acquérir le bon sens & la justesse de l'esprit dans le discernement du vrai & du faux, & pour donner à la raison l'exactitude, qui est une chose généralement utile dans toutes les parties & dans tous les emplois de la vie.








JEAN LOKE.

LOKE. *

L'Art de penser, dont je viens de faire l'analyse, renferme la partie la plus importante de la Métaphysique, & doit servir par conséquent d'introduction à la connoissance entière de cette Science, dont je vais exposer les grands principes. Le Successeur de M. *Nicole* s'est proposé de développer la nature de l'esprit humain; de prendre, pour ainsi dire, un état de ses facultés; d'examiner l'étendue de ses forces, & de déterminer ce qui est proportionné à sa capacité. Cela a été exécuté avec une méthode, une profondeur, & une subtilité qui laissent bien loin les Métaphysiciens, ses Prédécesseurs en ce genre de travail, puisque tous les Philosophes, qui avant lui avoient écrit sur la nature de l'entendement humain, avoient donné dans des extrémités vicieuses. Les uns persuadés que cet entendement ne sauroit tout comprendre, & qu'il y a évidemment des connoissances qui sont au-dessus de sa portée, ont prétendu qu'il ne pouvoit connoître la vérité par le secours de la raison, avec une parfaite & entière certitude. Les autres au contraire se sont infatués que toutes les choses de ce monde étoient l'objet naturel de l'esprit humain; que l'homme pouvoit en acquérir une connoissance certaine, & qu'il n'y avoit absolument rien qui excédât sa portée. Quelques Sages avoient bien compris qu'il étoit un milieu entre ces deux extrêmes; mais personne n'avoit déterminé ce milieu. M. *Pascal* considérant la chose du côté de la Morale, s'étoit contenté de dire qu'il étoit également dangereux de faire trop connoître à l'homme sa puissance, & de lui trop exposer sa bassesse (*a*). Et M. *Nicole* avoit remarqué, que l'esprit humain est foible, borné, étroit, perpétuellement sujet à s'égarer, & en même temps si présomptueux, qu'il n'y a rien dont il ne se puisse croire capable (*b*). Ces sentimens étoient très-propres à jetter l'homme dans une lâche oisiveté & dans une entière inaction, ou à renouveller un dangereux pyrrhonisme. Il falloit donc, pour prévenir ces malheurs, examiner avec soin la capacité de l'Entendement; découvrir jusqu'où peuvent aller ses connoissances; fixer ce qu'il peut concevoir & ce qui passe son intelligence; en un mot, faire connoître véritablement sa nature en considérant tous les objets, par rapport à la proportion qu'ils ont avec ses facultés. Voilà la tâche que s'imposa & que remplit le Philosophe, dont on va lire l'Histoire.

Jean LOKE naquit à Wrington, à sept ou huit milles de Bristol, le 29 Août de l'année 1632. Son père, nommé *Jean Loke*, qui étoit Capitaine dans l'Armée du Parlement pendant les Guerres Civiles, eut un soin tout particulier de son éducation. Il lui fit faire ses premières études à Londres; & lorsqu'il eut 19 ans, il l'envoya à l'Académie d'Oxford, où il obtint pour lui une place d'aggrégé au Collége de Christ-Church (c'est-à-dire de l'Eglise du Christ.) Le jeune LOKE s'y distingua d'abord; mais comme il ne pouvoit goûter les choses qu'on lui apprenoit, il se dégoûta de l'Académie, & en négligea les exercices qui ne lui paroissoient d'aucune utilité. Un jour en cherchant quelque Livre qui contînt une Doctrine plus satisfaisante que celle qu'on professoit à l'Académie, il parcourut la Philosophie de *Descartes*. Cette lecture lui fit un plaisir infini; & il en retira tant de fruit, qu'il n'attribua point comme auparavant, le peu de progrès qu'il avoit

* *Eloge de Loke* dans le VIe. Tome de la *Bibliotheque choisie* de M. *Leclerc*. *Eloge de Loke* dans les *nouvelles de la République des Lettres*, mois de Fevrier 1705. *Dictionnaire Historique & Critique* de M. *Chauffepié*, article Loke. *Jacobi Bruckeri Historia critica Philosophiæ*, Tome IV, *Pars altera*. Et ses Ouvrages.

(*a*) *Pensées de Pascal*.

(*b*) *Essais de Morale*, Tom. I, pag. 31.

fait dans la science de la Philosophie, à son défaut de pénétration, mais aux Auteurs qu'il avoit lus & consultés. Il se livra donc de nouveau à l'étude, & principalement à celle de la Médecine. Il y devint si habile, qu'il acquit l'estime des plus savans Médecins. Il fit même un petit Ouvrage que le fameux M. *Sydenham* approuva beaucoup. Il ne voulut cependant pas prendre des grades dans la Faculté: il se contenta du titre de Maître-ès-Arts.

LOKE avoit alors 32 ans. C'étoit un âge assez avancé pour qu'il dût songer à prendre un parti: mais l'amour de la Philosophie l'absorboit entierement, & il sentoit le prix d'une vie libre. Il se laissa pourtant gagner par l'Envoyé du Roi d'Angleterre en Allemagne, qui étoit bien aise d'avoir pour compagnon de voyage un homme aussi éclairé que notre Philosophe. LOKE partit avec lui pour l'Allemagne & la Prusse; & il s'attacha pendant cette course à étudier les hommes & à les connoître. De retour à Oxford, ap ès un an d'absence, il reprit le cours de ses études. Cette vie retirée qu'il menoit dans cette Ville, n'étoit surement pas propre à lui procurer un état ou une fortune beaucoup plus aisée que celle dont il jouissoit: il le savoit, & ne s'en embarrassoit pas beaucoup. Il y a même apparence qu'il eût toujours vécu dans la retraite, si on ne l'eût contraint d'en sortir. Milord *Ashley* ayant eu occasion de connoître ce qu'il valoit dans une seule conversation, l'engagea à venir chez lui; & afin de l'obliger à s'y fixer, c'est-à-dire à profiter des avantages qu'il vouloit lui procurer, il le chargea du soin de sa santé. Ce fut une raison pour LOKE de se tenir auprès de lui. Ce Comte étoit naturellement fort haut; mais ce n'étoit point avec LOKE qu'il prenoit ce ton de supériorité qui lui étoit ordinaire. Il l'écoutoit toujours favorablement & avec beaucoup de déférence. Il le gratifia même d'une pension considérable. Notre Philosophe n'avoit cependant encore rien publié qui pût annoncer ce qu'il devoit être un jour. Mais ce Milord se connoissoit en mérite; & quelque modeste que fût LOKE, sa profonde sagacité perçoit à travers sa modestie. Ces deux qualités d'autant plus estimables qu'elles sont rarement réunies, accompagnées d une extrême candeur, lui concilièrent l'amitié des personnes de la première distinction, parmi lesquels on nomme le Duc de *Buckingham* & Milord *Halifax*, qui avoient de l'esprit & de la lecture, & qui se plaisoient beaucoup à sa conversation. Quoiqu'il eût l'air sérieux, & qu'il leur parlât toujours avec des égards, il mêloit cependant dans ses discours mille traits agréables & assez libres. Un jour ces Seigneurs, au lieu de converser comme à leur ordinaire, demandèrent des cartes & jouèrent. LOKE les regarda jouer pendant quelque temps: après quoi ayant tiré des tablettes de sa poche, il se mit à écrire avec beaucoup d'attention. Un de ces Seigneurs y prit garde, & lui demanda ce qu'il écrivoit. *Milord*, dit il, *je tâche de profiter autant que je puis en votre compagnie; car ayant attendu avec impatience l'honneur d'être présent à une assemblée des plus sages & des plus spirituels hommes de notre temps, & ayant eu enfin ce bonheur, j'ai cru que je ne pouvois mieux faire que d'écrire votre conversation; & en effet j'ai mis ici en substance ce qui s'est dit depuis une heure ou deux.* On comprit par cette réponse le ridicule qu'il y avoit à s'occuper de la sorte. On quitta le jeu, & on passa le reste du jour à s'entretenir de choses également agréables & utiles.

Ce fut par cette manière de se comporter que notre Philosophe devint si ami de Milord *Ashley*, que celui-ci ne pouvoit se passer de lui; de sorte qu'étant tombé malade à sa maison de campagne, LOKE ne fut pas seulement chargé de lui administrer les remèdes qui lui étoient nécessaires: il eut aussi soin de mettre ordre à ses affaires tant civiles qu'ecclésiastiques.

Dans ce temps-là le Comte de *Northumberland* & son épouse lui proposèrent de faire avec eux le voyage de France & d'Italie. Cette proposition étoit trop attrayante, par l'envie que notre Philosophe avoit de voir ces deux Etats, pour qu'il ne l'acceptât point. Les Mémoires sur

fur fa vie ne nous ont point inftruit de fes occupations dans des Pays peuplés d'illuftres Savans, & où il dût faire une ample moiffon de connoiffances. Nous favons feulement qu'il y perdit le Comte; & que de retour à Londres, il logea comme auparavant chez Milord Ashley, qui étoit Chancelier de l'Echiquier, & qui le pria de fe charger de perfectionner l'éducation de fon fils unique âgé de 15 à 16 ans. Loke s'acquitta de cette fonction avec tant de fageffe & de prudence, que les parens de fon élève lui laifsèrent le foin de le marier. Ce fut ici la dernière complaifance qu'eut notre Philofophe. Dégagé de tout foin, il fe retira dans un endroit folitaire, & y forma le projet de fon *Effai fur l'Entendement humain*. Il avoit trente-huit ans. Il fut reçu alors de la Société Royale de Londres. Sa retraite ne fut pas longue: on l'en tira malgré lui. Milord *Ashley*, qui étoit devenu Comte de Schaftefbury, & Grand Chancelier d'Angleterre en 1672, eut la préférence. Loke confentit à accepter un appartement dans fon Hôtel; & en reconnoiffance de cette faveur, ce Seigneur lui donna la Charge de Sécrétaire de la Préfentation des Bénéfices. L'année fuivante il encourut la difgrace du Roi, & Loke fut enveloppé dans cette difgrace. Cela fufpendit les fonctions & les émolumens de fa Charge. Pour le dédommager, on le fit Sécrétaire d'une commiffion qui regardoit le commerce, & dont le revenu étoit de 500 livres fterlings; mais cette place ayant été fupprimée au mois de Décembre 1674, il demeura fans emploi. Par furcroît de malheur, il fe fentit attaqué d'étifie. On lui confeilla de changer d'air; & quoiqu'il prît alors des grades dans la Faculté de Médecine, où il venoit d'être reçu Bachelier, il quitta Londres pour fe rendre à Paris. Il y lia amitié avec les perfonnes les plus diftinguées. Dans cet intervalle, le Comte ayant regagné les bonnes graces de fon Souverain, Loke retourna en Angleterre (en 1679) & il fe retira à la campagne pour y refpirer un air plus pur que celui de la Ville. A peine fut-il arrivé, que fon Bienfaiteur le Chancelier perdit encore les bonnes graces du Roi. Cette nouvelle difgrace l'allarma encore plus que la première. Il en craignit les fuites. Pour fe mettre en fureté, il alla à Amfterdam, fous prétexte de fa fanté. C'eft là qu'il perfectionna fon Ouvrage de l'Entendement humain. Cette fuite indifpofa le Roi. Sa Majefté manifefta fon reffentiment par un ordre qu'elle donna au Collége de Chrift-Church à Oxford, de rayer le nom de Loke, malgré les prières de l'Evêque de cette Ville, *Jean Fel*. Ce fut là un fujet à notre Philofophe de s'affermir en quelque forte à Amfterdam. Dans cette vue, il forma une Société compofée de MM. *Limborch*, *Leclerc*, & quelques autres Savans. Cette nouvelle parvint à fes amis, qui en furent affligés. L'un d'eux (M. *Guill. Penn*) employa fon crédit auprès du Roi, pour obtenir le pardon de Loke; & il eût été exaucé, fi celui-ci n'eût répondu à la lettre que cet ami lui écrivit à ce fujet, qu'il n'avoit pas befoin de pardon, puifqu'il n'avoit commis aucun crime. Le Roi fut fans doute informé de cette réponfe; car il le fit demander comme un mauvais Sujet aux Etats Généraux, par fon Envoyé à la Haye, avec quatre-vingt-quatre perfonnes, qui mécontentes du Gouvernement, s'étoient attachées au Duc *de Monmouth*, lequel avoit formé une entreprife contre fa Patrie auffi téméraire que mal concertée. Notre Philofophe paffa ainfi pour un des adjoints au Duc *de Monmouth*. C'étoit une injuftice bien grande qu'on lui faifoit. Non-feulement il n'avoit aucune liaifon avec ce Duc: il en faifoit encore peu de cas. Afin de détruire ce foupçon, il quitta Amfterdam où étoit M. *de Monmouth*, & fe réfugia à Utrecht. A la recommandation de M. *Limborch* & de M. *Guenelon*, chez lequel il logeoit, il fut très-bien reçu dans cette Ville de M. *Veen*, qui n'oublia rien pour lui rendre fervice, & qui obtint même des Magiftrats qu'ils le feroient avertir, fi le Roi continuoit à le demander. Cela tranquillifa Loke. Cependant quelqu'un lui ayant perfuadé qu'il feroit plus en fureté à Cléves, il s'y rendit, & s'y tint caché. Enfin en 1689 il obtint la permiffion de retourner chez lui, & repartit

pour l'Angleterre. Il fit le voïage sur la flotte qui y conduisit la Princesse d'Orange. Son premier soin fut de se faire rétablir dans sa place du Collége de l'Eglise du Christ à Oxford, non dans le dessein d'y retourner, mais pour montrer qu'on l'avoit déplacé injustement. La place étoit remplie; & comme on ne put se résoudre à remercier celui qui l'occupoit, on lui offrit une place de surnuméraire qu'il refusa. Il songea après cela à sa fortune. Il ne tint qu'à lui d'obtenir un Emploi considérable; mais il se contenta d'être l'un des Commissaires des Appels, Charge qui rend 200 livres sterlings par an. Vers le même temps on lui offrit un caractère public; & il eut à son choix d'aller en qualité d'Envoyé chez l'Empereur, chez l'Electeur de Brandebourg, ou à quelqu'autre Cour, où il croiroit pouvoir résider dans un air convenable à sa santé. LOKE étoit trop Philosophe pour être sensible à un faste qui charme tant les gens du monde. Il connoissoit les douceurs de la retraite, & il les préféroit à tout l'éclat des honneurs. Il refusa donc heureusement cette offre. Je dis heureusement: car en se renfermant chez lui, il mit la dernière main à son Essai sur l'Entendement humain: ouvrage qui lui a acquis plus de gloire que toutes les dignités, & qui a été plus utile aux hommes que les services qu'il auroit pu leur rendre dans les postes les plus éminens. Cet ouvrage parut en 1697. Le succès qu'il eut l'engagea à le perfectionner autant que cette perfection pouvoit dépendre de lui; de sorte qu'il en publia une belle édition en 1706. Il mit au jour cette même année un Traité sur le Gouvernement Civil, sous le titre *De Imperio Civili*, dans lequel il combat le despotisme absolu.

A Londres comme dans toutes les Villes policées, on n'y laisse pas languir le mérite. Si le Philosophe s'obstine à vivre dans la médiocrité, le Gouvernement de son côté ne le quitte point qu'il ne l'ait comblé de biens & d'honneurs. On s'étoit rendu aux raisons de LOKE, lorsqu'il avoit refusé un caractère dans les Cours étrangères; mais une place parmi les Seigneurs Commissaires établis pour l'intérêt du Commerce & des Plantations, s'étant trouvée vacante, on le força en quelque sorte à l'accepter. Notre Philosophe obéit. Il exerça cet Emploi pendant plusieurs années; & on dit qu'il étoit l'ame de ce noble Corps. Cependant il étoit obligé de rester à Londres, où l'air incommodoit toujours plus sa mauvaise poitrine. Cette puissante raison le contraignit à se démettre de sa Charge. Il résolut donc de s'en dépouiller entre les mains du Roi; & il se comporta dans cette occasion avec un désintéressement que les hommes ordinaires regarderoient comme sans exemple, mais que les Philosophes trouvent très-conformes à la raison & à la justice. Cette Charge lui rapportoit mille livres sterlings de revenu. Avant que de donner sa démission, il lui étoit facile d'entrer dans une espèce de composition avec tout prétendant, qui, averti en particulier de cette nouvelle, & appuyé de son crédit, auroit été en état d'emporter la place vacante sur tout autre concurrent. Notre Philosophe le savoit, & il n'en fut que plus circonspect sur la résolution qu'il avoit prise de n'en parler qu'au Roi. La chose faite, on ne manqua pas de lui faire sentir l'avantage qu'il auroit pu se procurer, & même en forme de reproche. *Je le savois bien*, répondit-il; *mais ç'a été pour cela même que je n'ai pas voulu communiquer mon dessein à personne. J'avois reçu la place du Roi, j'ai voulu la lui remettre, pour qu'il en pût disposer selon son bon plaisir.*

Il songea après cela à chercher quelqu'endroit dans la campagne, où il pût respirer un bon air. Il en parla au Comte de *Pembrock*, son ami, lequel lui conseilla de choisir la Terre du Comte de *Masham*, à vingt-cinq milles de Londres, dans la Province d'Essex. Il s'offrit de l'accompagner, & l'assura que ce Comte, qu'il connoissoit très particulierement, seroit extrêmement flatté qu'il lui donnât la préférence. LOKE se rendit à ces raisons. Il partit de Londres avec M. *de Pembrock*, & il fut reçu de M. le Comte *de Masham* & de Madame la Comtesse son épouse le plus gracieusement du monde. Ils prirent l'un & l'autre tant de soin de lui, que sa

santé se rétablit en peu de temps. Il profita de cette situation heureuse & de son loisir, pour composer un Traité de l'éducation des Enfans. En même temps il publia une Lettre sur la Tolérance. Il travailla ensuite sur le Commerce; & il comprit que pour le rendre plus florissant, il falloit réduire les monnoies à leur juste prix. C'est ce qu'il établit avec tant de solidité en 1695, qu'on lui adjugea une pension de mille livres d'Angleterre sur la Compagnie du Commerce & des Colonies.

En cette même année il mit au jour un Discours, où il prouve que le Christianisme est très-conforme à la raison (*Christianismum rationi maximè conformem.*) Il n'y a rien, dit Loke, dans les décrets de la Religion Chrétienne, tels qu'on les trouve dans les Ecrits sacrés, qui soit contraire aux notions vraies & réfléchies que la raison nous procure. Cet Ouvrage lui suscita beaucoup d'ennemis. Tous les Théologiens crièrent hautement contre cette Proposition. Le fameux M. *Samuel Bernard*, & M. *Edvard Stillingfleet* Evêque de Worcester, l'examinèrent particulierement & la condamnèrent. Loke répondit à ces critiques; & comme les disputes théologiques sont toujours désagréables, parce que la Religion y est intéressée, il prit le parti d'abandonner cette controverse. Il renonça même à tout projet d'ouvrage. Il crut que cette affaire étoit un avertissement de vivre un peu pour lui. Il se livra à cette pensée avec d'autant plus de plaisir, qu'il jouissoit quelquefois de l'entretien de ses amis, constamment de la compagnie de Madame de *Masham*, qu'il estimoit beaucoup, & qu'il sentoit le prix d'une vie aussi douce que tranquille. D'ailleurs sa santé s'affoiblissoit de jour en jour. Il eût été téméraire de trop s'appliquer dans cet état. Notre Philosophe comprit tout cela. Réfléchissant sur le danger où il étoit, il crut que la seule chose qui lui restoit à faire, étoit de s'occuper de l'étude de l'Ecriture Sainte. C'est aussi ce qu'il fit jusqu'à la fin de sa vie. Il jugea qu'elle approchoit par une observation qu'il fit sur l'affoiblissement dans lequel il tomba au commencement de l'Eté. Cette saison, bien loin de produire cet effet chez lui, lui avoit toujours redonné quelques degrés de vigueur. De cette contrariété il conclut que sa constitution étoit totalement dérangée. Il en parloit assez souvent, mais toujours avec beaucoup de sérénité. Quoiqu'il pensât qu'il n'y avoit point de remède à son mal, il n'oublia rien pour se procurer les secours que son habileté dans la Médecine pouvoit lui fournir, afin de prolonger sa vie. Sa prédiction ne tarda pas néanmoins à s'accomplir. Ses jambes commencèrent à s'enfler; & cette enflure augmentant tous les jours, ses forces diminuèrent d'une manière très-sensible. Il vit clairement alors qu'il lui restoit peu de temps à vivre, & il se disposa à quitter ce monde. Enfin les forces lui manquèrent tout-à-coup, & on le crut à l'extrémité. On lui demanda s'il pensoit qu'il touchât à sa dernière heure: il répondit que cela arriveroit dans trois ou quatre jours. Il eut tout de suite une sueur froide, & qui se dissipa heureusement. La nuit étant venue, tout le monde sortit de sa chambre, & Madame de *Masham* se trouvant seule, Loke lui dit: *qu'il avoit vécu assez long-tems, & qu'il remercioit Dieu d'avoir passé heureusement ses jours, mais que cette vie ne lui paroissoit que pure vanité.* Il pria en même temps cette Dame, qu'on se souvînt de lui dans la prière du soir. Elle répondit que s'il le vouloit, toute la famille viendroit prier Dieu dans sa chambre: à quoi il consentit, pourvu, dit-il, que cela ne causse pas trop d'embarras. On s'y rendit donc, & on pria en particulier pour lui.

Entre onze heures & minuit il parut un peu mieux. Madame *de Masham* se disposoit à le veiller; mais il ne le voulut pas permettre, & il lui dit qu'il croyoit qu'il dormiroit, & que s'il ne dormoit point, il la feroit appeller. Il passa la nuit sans fermer l'œil. Le lendemain il se fit porter dans son cabinet; & là sur un fauteuil & dans une espèce d'assoupissement, quoique maître de ses pensées, comme il paroissoit par ce qu'il disoit de temps en temps, il rendit l'esprit vers les trois heures après midi le 8 Novembre de l'année 1704, âgé de 72 ans.

Loke étoit prudent sans être fin. Ses manières douces & polies lui avoient acquis l'estime & l'amitié de toutes les personnes qui le connoissoient. Quoiqu'il aimât les conversations sur des sujets utiles, il croyoit que le temps étoit également employé dans celles où l'on parle beaucoup pour dire des riens; & il disoit que pour employer utilement une partie de cette vie, il falloit passer l'autre à de simples divertissemens. Aussi se livroit-il volontiers à une conversation libre & enjouée. Il savoit plusieurs contes agréables, qu'il rendoit encore plus piquans par la manière dont il les racontoit. La raillerie étoit aussi fort de son goût, mais c'étoit la raillerie innocente & délicate. Toujours aisé dans sa conduite, il dédaignoit ces airs de gravité par lesquels les Savans veulent se distinguer du reste des hommes. Il se divertissoit même à tourner cette gravité en ridicule, & il citoit avec plaisir à cette occasion cette définition de *M. de la Rochefoucault:* la gravité est un mistère du corps inventé pour cacher les défauts de l'esprit. Il aimoit sur-tout l'ordre, & il l'observoit en toutes choses avec une exactitude admirable. Comme il n'estimoit les occupations des hommes qu'à proportion de leur utilité, il faisoit peu de cas de ces Critiques purs Grammairiens, qui consument leur temps à composer des mots & des phrases. Il goûtoit encore moins les disputeurs de profession. Et il méprisoit ouvertement ces Ecrivains qui ne travaillent qu'à détruire sans rien établir eux-mêmes. *Un bâtiment*, dit-il, *leur déplaît, ils y trouvent de grands défauts: qu'ils le renversent à la bonne heure, pourvu qu'ils tâchent d'en elever un autre à la place, s'il est possible.* Il conseilloit de jetter sur le papier ce qu'on avoit assez médité, afin de soulager l'esprit dans l'effort qu'il fait pour retenir clairement une longue suite de conséquences, & d'en pouvoir mieux juger en le voyant tout ensemble. Il vouloit aussi qu'on communiquât ses pensées à quelque ami, sur-tout lorsqu'on se proposoit d'en faire part au public; parce que, disoit-il, notre esprit est trop borné & trop sujet à erreur, pour ne nous pas défier de nos lumières. Il étoit fort libéral de ses avis, & ne les refusoit à personne; mais l'expérience lui avoit appris qu'on doit être très-circonspect sur cet article. En effet tout le monde n'a pas l'esprit assez bien fait pour recevoir des avis; & en général les bons conseils ne servent point à rendre les gens plus sages. Au reste personne n'a jamais mieux connu l'art de s'accommoder à la portée de toutes sortes d'esprits. Avec un Jardinier il parloit jardinage, avec un Jouaillier pierreries, avec un Horloger Montres, &c. *Par là*, disoit-il, *je plais à tous ces gens-là, qui pour l'ordinaire ne peuvent parler pertinemment d'autre chose. Comme ils voyent que je fais cas de leurs occupations, ils sont charmés de me faire voir leur habileté, & moi je profite de leur entretien.* Il avoit acquis ainsi une assez grande connoissance des Arts, dont il faisoit un cas infini. Quant à son humeur, il étoit naturellement assez sujet à la colère; mais ses accès ne lui duroient pas long-temps, & il se blâmoit souvent lui-même de cette foiblesse. Par le détail de sa vie on a vu qu'il a vécu en honnête homme, & qu'il est mort pénétré de la bonté de Dieu. Comme ce dernier article est très-important pour sa mémoire, je vais copier ici une Lettre qu'il écrivit à *M. Collins* peu de jours avant sa mort, dans laquelle il expose ses derniers sentimens.

Lettre de Loke *à M. Collins.*

» Je sai que vous m'avez aimé pendant ma vie, & que vous conserverez le souvenir de ma mémoire après ma mort. Tout l'usage que vous en devez faire, c'est de reconnoître que cette vie est une scène de vanité qui passe bientôt, & qui ne procure de véritable satisfaction qu'autant qu'on se rend témoignage d'avoir bien fait, & qu'on nourrit l'espérance d'une autre vie: c'est ce que je puis vous assurer par expérience, & ce dont vous reconnoîtrez la vérité quand vous en viendrez au compte. Adieu: je vous laisse mes voeux les plus doux. » *Jean Loke* (a).

(a) *Collection of Several Pieces of M. John Loke*, pag. 281.

Système de Loke *sur la nature & les facultés de l'Entendement humain.*

Un principe étoit reçu dans l'antiquité : c'est que toutes nos idées viennent des sens. Ce principe fut renouvellé à la renaissance des Lettres, adopté & combattu (*b*). Ceux qui l'attaquèrent, prétendirent qu'il y avoit des vérités, comme *ce qui est, est; il est impossible qu'une chose soit & ne soit pas en même temps*, &c. dont tous les hommes conviennent généralement; & cela ne peut être, dit-on, à moins que ces vérités ne soient innées. A cela on répond que les enfans & les idiots n'en ont pas la moindre idée, & n'y pensent en aucune manière. Et sur ce qu'on réplique que les hommes ne donnent leur consentement à ces vérités que quand ils ont atteint l'âge de raison, on demande qu'est-ce que la raison, si ce n'est la faculté de déduire de principes déja connus des vérités inconnues? Cela étant, on ne peut regarder comme un principe, une vérité innée, ce qu'on ne sauroit découvrir que par le moïen de la raison; car il faudroit admettre pour vérités innées toutes les vérités que la raison peut nous faire connoître; & dès-lors il n'y auroit plus de différence entre les vérités les plus sensibles & les vérités les plus abstraites, entre les axiomes des Mathématiciens & les théorêmes qu'ils en déduisent. Le sens raisonnable qu'on peut donner à cette proposition, que les hommes donnent leur consentement à ces vérités lorsqu'ils viennent à faire usage de la raison, est que l'esprit venant à se former des idées générales & abstraites, & à comprendre les noms généraux qui les représentent, dans le temps que la faculté de raisonner commence à se déployer, & tous ces matériaux se multipliant à mesure que cette faculté se perfectionne, il arrive ordinairement que les enfans n'acquierent ces idées générales, & n'apprennent les noms qui servent à les exprimer, que lorsqu'ayant exercé leur raison pendant un assez long-temps sur des idées familières & plus particulières, ils sont devenus capables d'un entretien raisonnable, par le commerce qu'ils ont eu avec d'autres hommes. Un enfant, par exemple, ne vient à connoître que 3 & 4 sont égaux à 7, que lorsqu'il est capable de compter jusqu'à 7; qu'il a acquis l'idée de ce qu'on nomme égalité, & qu'il sait comment on la nomme. Quand il en est venu là, dès qu'on lui dit que 3 & 4 sont égaux à 7, il n'a pas plutôt compris le sens de ces paroles, qu'il donne son consentement à cette proposition, ou pour mieux dire, qu'il en apperçoit la vérité.

De-là il suit que [quoiqu'il y ait plusieurs propositions générales, qui sont toujours reçues avec un entier consentement, lorsqu'on les propose à des personnes qui sont parvenues à un âge raisonnable, & qui étant accoutumées à des idées abstraites & universelles, savent les termes dont on se sert pour les exprimer; cependant comme ces vérités sont inconnues aux enfans dans le temps qu'ils connoissent d'autres choses, on ne peut point dire qu'elles soient reçues d'un consentement universel de tout être doué d'intelligence; & par conséquent on ne sauroit supposer en aucune manière qu'elles soient *innées*. Car il est impossible qu'une vérité *innée* (s'il y en a de telles) puisse être inconnue du moins à une personne qui connoît déja quelqu'autre chose; parce que s'il y a des vérités innées, il faut qu'il y ait des pensées innées : car on ne sauroit concevoir qu'une vérité soit dans l'esprit, si l'esprit n'a jamais pensé à cette vérité. D'où il s'ensuit évidemment que s'il y a des vérités *innées*, il faut de nécessité que ce soient les premiers objets de la pensée, la première chose qui paroisse dans l'esprit].

La conséquence qu'on tire de ce raisonnement, est que nous n'avons d'idées que des choses sensibles, ou que celles qui paroissent ne point venir des sens sont en quelque sorte des idées de définition, c'est-à-dire des idées formées par des mots qu'on a définis, ou auxquels on a attaché un sens. Le mot *Dieu* ne nous donne point assurément l'idée du Créateur; mais il

(*b*) Voyez *la Logique ou l'art de penser*, pag. 10 & suiv. de la sixiéme Edition.

exprime un Etre suprême, tout-puissant, infiniment sage, & doué d'une intelligence infinie, toutes qualités que nous ne connoissons que par la définition des mots dont nous nous servons pour les exprimer (*a*).

Cela posé, le Comte de *Schatesbury* demande si l'idée d'une femme & ce qu on en desire est une idée innée, & si elle s'enseigne dans quelque Catéchisme. Si nous n'avions, dit-il, ni Ecoles de Venus, ni des Livres qui nous instruisissent là-dessus, nous serions donc dans une parfaite ignorance à cet égard, jusqu'à ce que nos parens nous eussent donné des leçons sur cette matière. Et si la tradition venoit à se perdre, le genre humain pourroit fort bien périr (*b*).

Cette objection porte sur l'appetit propre aux hommes, sur certains penchans qui leur sont naturels, qu'on confond avec nos connoissances. Car [la nature a mis dans tous les hommes l'envie d'être heureux, & une forte aversion pour la misère. Ce sont là des principes de pratique véritablement *innés*, & qui selon la destination de tout principe de pratique ont une influence continuelle sur toutes nos actions. On peut d'ailleurs les remarquer dans toutes sortes de personnes de quelqu'âge qu'elles soient, en qui ils paroissent constamment & sans discontinuation: mais ce sont là des inclinations de notre ame vers le bien, & non pas des impressions de quelque vérité, qui soient gravées dans notre Entendement. Je conviens (c'est *Loke* qui parle) qu'il y a dans l'ame des hommes certains penchans qui y sont imprimés naturellement, & qu'en conséquence des premières impressions que les hommes reçoivent par le moyen des sens, il se trouve certaines choses qui leur plaisent, & d'autres qui leur sont désagréables, certaines choses pour lesquelles ils ont du penchant, & d'autres dont ils s'éloignent & qu'ils ont en aversion: mais cela ne sert de rien pour prouver qu'il y a dans l'ame des caractères innés, qui doivent être les principes de connoissance, qui règlent actuellement notre conduite. Bien loin qu'on puisse établir par là l'existence de ces sortes de caractères, on peut inférer au contraire qu'il n'y en a point du tout: car s'il y avoit dans notre ame certains caractères qui y fussent gravés naturellement comme autant de principes de connoissance, nous ne pourrions que les appercevoir agissant en nous, comme nous sentons l'influence que les autres impressions naturelles ont naturellement sur notre volonté & sur nos desirs: je veux dire l'envie d'être heureux, & la crainte d'être misérables. Deux principes qui agissent constamment en nous, & les motifs inséparables de toutes nos actions, auxquelles nous sentons qu'ils nous poussent & nous déterminent incessamment].

Voilà donc deux principes innés: mais ces principes ne renferment-ils pas une idée du moins confuse du bonheur & de la misère?

Quoi qu'il en soit, s'il n'y a point d'idées innées, l'ame est comme une table rase, vuide de tous caractères, sans aucune idée quelconque. Cela étant (ou supposé) comment reçoit-elle des idées? D'où puise-t-elle tous ces matériaux, qui sont comme le fond de tous ses raisonnemens & de toutes ses connoissances? De l'expérience. Les observations que nous faisons sur les objets extérieurs & sensibles, ou sur les opérations intérieures de notre ame que nous appercevons, & sur lesquelles nous réfléchissons nous-mêmes, fournissent à notre esprit les matériaux de toutes ses pensées. Ce sont là les deux sources d'où découlent toutes les idées que nous avons ou que nous pouvons avoir naturellement.

Premierement, nos sens frappés par les objets extérieurs, font entrer dans notre ame plusieurs perceptions distinctes des choses, selon les diverses manières dont ces objets agissent sur nos sens. C'est ainsi que nous acquérons les idées que nous avons du *blanc*, du *jaune*, du *chaud*, du

(*a*) Voyez ci-après la démonstration de *Clarck* sur l'existence de Dieu.

(*b*) *Several Letters Writen by a Nobleman*, Lett. VIII.

froid, du *dur*, du *mou*, du *doux*, de *l'amer*, & en général de tout ce que nous appellons *qualités sensibles*.

La seconde source, c'est la perception des opérations de notre ame sur les idées qu'elle a reçues par les sens : opérations, qui devenant l'objet des réflexions de l'ame, produisent dans l'entendement une autre espèce d'idées, que les objets extérieurs n'auroient pu lui fournir : telles sont les idées de ce qu'on appelle *appercevoir*, *penser*, *douter*, *croire*, *raisonner*, *connoître*, *vouloir*, & toutes les actions de notre ame, de l'existence desquelles étant pleinement convaincus, parce que nous les trouvons en nous-mêmes, nous recevons par leur moyen des idées aussi distinctes que celles que les corps produisent en nous, lorsqu'ils viennent à frapper nos sens.

Ainsi les objets extérieurs fournissent à l'esprit les idées des qualités sensibles, & l'esprit fournit à l'entendement les idées de ses propres opérations. D'où il suit que l'homme n'a d'autres idées que celles qui y ont été produites par ces deux voies.

Les idées que les objets extérieurs nous fournissent, entrent dans notre ame de quatre manières différentes. Nous acquérons les unes par un seul sens. Les autres entrent dans l'esprit par plus d'un sens. Les troisiémes y viennent par la seule réflexion. Et nous recevons les quatriémes par toutes les voies de la sensation aussi bien que de la réflexion. Il y a des idées qui n'entrent dans l'esprit que par un seul sens. La lumière & les couleurs entrent uniquement par les yeux ; le bruit & le son entrent par les oreilles ; les différens goûts par le palais, & les odeurs par le nez. Les organes ou nerfs, après avoir reçu les impressions de dehors, les portent au cerveau, qui est pour ainsi dire la *chambre d'audience*, où elles se présentent à l'ame ; & si quelques-uns de ces organes viennent à être détraqués, en sorte qu'ils ne puissent point exercer leur fonction, ces sensations n'y sont point admises : elles ne peuvent plus se présenter à l'entendement, & en être apperçues par aucune autre voie.

Les idées qui s'introduisent dans l'esprit par toutes les voies de la sensation & par réflexion, sont le *plaisir*, la *douleur* ou *l'inquiétude*, *l'existence*, *l'unité* & *la puissance*.

On entend par *Plaisir* & *Douleur* tout ce qui nous plait ou nous incommode, soit qu'il procéde des pensées de notre esprit, ou de quelque chose qui agisse sur notre corps. Ainsi quoiqu'on appelle l'un *satisfaction*, *contentement*, *bonheur*, &c. & l'autre *inquiétude*, *peine*, *douleur*, *tourment*, *affliction*, *misère*, &c. ce ne sont là dans le fond que différens degrés de la même chose, lesquels se rapportent à des idées de plaisir & de douleur, de contentement ou d'inquiétude. L'une (la douleur) & l'autre (le plaisir) sont souvent produites par les mêmes objets & par les mêmes idées qui nous causent du plaisir. C'est ainsi que la chaleur, qui dans un certain degré nous est agréable, venant à s'augmenter, nous cause de la douleur.

L'Existence & *l'Unité* sont deux autres idées qui sont communiquées à l'entendement par chaque objet extérieur, & par chaque idée que nous appercevons en nous-mêmes. Lorsque nous avons des idées dans l'esprit, nous les considérons comme y étant actuellement ; de même que nous considérons les choses comme étant actuellement hors de nous, c'est-à-dire comme actuellement *existantes* en elles-mêmes. D'autre part, ce que nous considérons comme une seule chose, soit que ce soit un être réel ou une simple idée, suggère à notre entendement l'idée de *l'unité*.

Et la *Puissance* est une de ces idées simples que nous recevons par sensation & par réflexion. Lorsque nous observons en nous-mêmes que nous pensons & que nous pouvons penser, & que nous pouvons quand nous voulons mettre en mouvement certaines parties de notre corps qui sont en repos, nous avons alors l'idée de la *puissance*. Cette idée s'acquiert par les sensations que font en nous les effets que les corps sont capables de produire les uns sur les autres, & par la réflexion que nous faisons sur ces sensations.

Reste encore une dernière idée plus abstraite que les autres dont je viens de parler, c'est celle de la *succession*. Elle naît de

la réflexion que nous faisons sur nos idées, quand nous les considérons de suite l'une se succédant à l'autre, sans aucune intermission.

Ce sont là presque les seules idées que nous ayons, & dont notre esprit tire toutes ses autres connoissances. Nous les retenons de deux manières : la première, en conservant l'idée qui a été introduite par l'esprit, actuellement présente pendant quelque temps ; ce qu'on appelle *attention* ou *contemplation* : l'autre manière, en rappellant & ranimant, pour ainsi dire, dans l'esprit ces idées, qui après y avoir été imprimées, avoient disparu, & avoient été entierement éloignées de sa vue. On donne à cette seconde faculté de l'entendement le nom de *répétition* ou de *réminiscence*. L'attention & la répétition servent beaucoup à fixer les idées dans la mémoire ; & comme celles qui font des impressions plus durables & plus profondes sont plus aisées à retenir, telles que celles qui sont accompagnées de plaisir ou de douleur, elles sont aussi plus aisées à rappeller. D'où il suit, que quoique les idées qui ont été déja imprimées dans l'esprit ne lui soient pas constamment présentes, elles lui sont pourtant connues à l'aide de la réminiscence, comme y ayant été auparavant empreintes.

L'esprit a une autre faculté qui consiste à discerner ou à distinguer ses différentes idées, & par laquelle il juge de l'évidence & de la certitude de plusieurs propositions, de celles-là même qui sont les plus générales ; de sorte qu'il apperçoit que deux idées sont semblables ou différentes entr'elles. Cela s'opère par plusieurs actes qui forment d'autres idées tirées des idées simples qu'il a reçues, & qui sont les matériaux & les fondemens de toutes ses pensées. Ces actes consistent principalement, 1°. A combiner plusieurs idées simples en une seule ; & par ce moyen décomposer toutes les idées complexes qui sont formées de plusieurs idées simples mises ensemble, comme une *Armée*, *l'Univers*, &c. 2°. A joindre deux idées ensemble, tant simples que complexes, & à les placer l'une près de l'autre, en sorte qu'on les voie tout à la fois sans les combiner en une seule idée : c'est par là que l'esprit se forme toutes les idées de relation. 3°. Et à séparer des idées d'avec toutes les autres qui existent actuellement avec elles : c'est ce qu'on nomme *abstraction* ; & c'est par cette voie que l'esprit forme toutes ses idées générales.

Par cette faculté que l'esprit a de répéter & de joindre ensemble des idées, il peut varier & multiplier à l'infini les objets de ses pensées au-delà de ce qu'il reçoit par sensation ou par réflexion : mais ces idées se réduisent toujours à ces idées simples que l'esprit a reçues de ces deux sources, & qui sont les matériaux auxquels se résolvent enfin toutes les compositions qu'il peut faire, comme on va le voir.

Les principales idées simples sont celles du plaisir & de la douleur : je l'ai déja dit. Or toutes les choses sont bonnes ou mauvaises relativement à ces deux sentimens, d'où découlent toutes les idées du bien & du mal. En effet, nous nommons BIEN, *tout ce qui est propre à produire & à augmenter le plaisir en nous, ou à diminuer & à abréger la douleur ;* ou bien *à nous procurer ou conserver la possession de tout autre bien en l'absence de quelque mal que ce soit.* Au contraire nous nommons MAL, *ce qui est propre à produire ou augmenter en nous quelque douleur, ou à diminuer quelque plaisir que ce soit ;* ou bien *à nous causer du mal, ou à nous priver de quelque bien que ce soit.*

Ces deux sentimens sont les pivots sur lesquels roulent toutes nos passions. En réfléchissant sur le plaisir qu'une chose absente ou présente peut produire en nous, nous avons l'idée que nous appellons *Amour*. Au contraire la réflexion du désagrément ou de la douleur qu'une chose présente ou absente peut produire en nous, nous donne l'idée de ce que nous nommons *Haine*. L'inquiétude que nous ressentons pour une chose qui donneroit du plaisir si elle étoit présente, c'est ce qu'on nomme *Desir*, lequel est plus ou moins grand, lorsque cette inquiétude est plus ou moins ardente.

La *Joie* est un plaisir que l'ame ressent, lorsqu'elle considère la possession d'un bien présent ou futur comme assurée ; & nous sommes en possession d'un bien, lorsqu'il est de

de telle forte en notre pouvoir que nous pouvons en jouir quand nous voulons. La *Tristesse* est une inquiétude de l'ame, lorsqu'elle pense à un bien perdu, dont elle auroit pu jouir plus long-temps, ou quand elle est tourmentée d'un mal actuellement présent. *L'Espérance* est ce contentement de l'ame que nous trouvons en nous-mêmes, lorsque nous pensons à la jouissance qu'elle doit probablement avoir d'une chose qui est propre à lui donner du plaisir. La *Crainte* est une inquiétude que nous ressentons, quand nous pensons à un mal futur qui peut nous arriver. Le *Désespoir* est la pensée qu'on a qu'un bien ne peut être obtenu: pensée qui agit différemment dans notre esprit; car quelquefois elle y produit l'inquiétude & l'affliction, & quelquefois le repos & l'indolence. La *Colère* est cette inquiétude ou ce désordre que nous ressentons après avoir reçu quelque injure, & qui est accompagnée d'un desir de nous venger. Enfin *l'Envie* est une inquiétude de l'ame causée par la considération d'un bien que nous desirons, lequel est possédé par une autre personne, que nous estimons ne l'avoir pas si bien mérité que nous.

Ces deux dernières passions ne sont pas simplement produites en elles mêmes par la douleur ou par le plaisir, mais elles renferment certaines considérations de nous-mêmes & des autres jointes ensemble. Et comme tous les hommes n'ont pas de l'estime de leur propre mérite, ou le desir de la vengeance, qui sont les mobiles de ces deux passions, elles ne se trouvent pas chez tous les hommes. A l'égard des autres qui se terminent purement à la douleur & au plaisir, tout le monde les ressent. Car nous *aimons*, nous *desirons*, nous nous *réjouissons*, nous espérons seulement par rapport au plaisir. Au contraire, c'est uniquement en vue de la douleur que nous *haïssons*, que nous *craignons*, & que nous nous *affligeons*.

Concluons donc que nous n'avons d'autre objet de nos pensées & de nos raisonnemens que nos propres idées, qui sont la seule chose que nous contemplions ou que nous puissions contempler, & que par conséquent c'est sur ces idées que roule toute notre connoissance. On donne le nom de CONNOISSANCE *à la perception de la liaison & convenance, ou de l'opposition & disconvenance qui se trouvent entre deux de nos idées.* Cette convenance ou disconvenance se réduit à quatre espèces, qui sont: 1. *Identité* ou *Diversité*. 2. *Relation* 3. *Coexistence* ou *Connexion nécessaire* 4. *Existence réelle.*

L'Identité & la Diversité sont un acte de l'esprit par lequel il apperçoit les idées qu'il a; voit ce que chacune est en elle-même; distingue leur différence, & comment chacune n'est pas l'autre. La Relation est la perception du rapport qui est entre deux idées de quelque espèce qu'elles soient, substances, modes ou autres. La troisiéme espèce de convenance ou de disconvenance qu'on peut trouver dans nos idées, & sur laquelle s'exerce l'esprit, c'est la Coexistence ou la Non coexistence dans le même sujet: ce qui regarde particulierement les substances. Enfin la dernière espèce de convenance, c'est celle d'une Existence actuelle & réelle, qui convient à quelque chose dont nous avons l'idée dans l'esprit.

Les idées qu'on fait intervenir pour montrer la convenance de deux autres, on les nomme des *Preuves*. Et lorsque par le moyen de ces preuves on vient à appercevoir la convenance ou la disconvenance des idées que l'on considère, on a une *Démonstration*, par laquelle l'esprit voit clairement que la chose est ainsi & non autrement. On donne le nom de *Sagacité* à la disposition que l'esprit a de trouver ces idées moyennes, qui montrent la convenance ou la disconvenance de quelqu'autre idée, & à les appliquer comme il faut.

On appelle cette connoissance, *connoissance démonstrative*, pour la distinguer de la connoissance de simple vue, qu'on nomme *intuitive*. Cette dernière est plus parfaite que l'autre, parce que l'esprit apperçoit la vérité dès qu'elle est tournée vers lui, comme l'œil voit la lumière à l'instant que la vue est dirigée vers un corps lumineux: au lieu que dans une démonstration, ce n'est point par une seule vue passagère qu'on peut la découvrir, mais en

s'engageant dans une certaine progreffion d'idées faites peu à peu & par degrés: ce qui ne fe fait pas fans peine & fans attention.

Au refte, à chaque pas que l'efprit fait dans une démonftration, il faut qu'il apperçoive par une connoiffance de fimple vue la convenance ou la difconvenance de chaque idée, qui lie enfemble les idées entre lefquelles elle intervient pour montrer la convenance ou la difconvenance des deux idées extrêmes. Sans cela, on auroit encore befoin de preuves pour faire voir la convenance ou la difconvenance que chaque idée moyenne a avec celles entre lefquelles elle eft placée, puifqu'il n'y a point de connoiffance, lorfqu'il n'y a point de perception d'une telle convenance ou difconvenance.

Les deux premiers degrés de connoiffance font donc l'intuition & la démonftration. Tout ce qui ne peut pas fe rapporter à l'un d'eux, avec quelqu'affurance qu'on le reçoive, eft *Foi* ou *Opinion*, & non point connoiffance du moins à l'égard de toutes les vérités générales. Car l'efprit a encore une perception qui regarde l'exiftence particulière des êtres finis hors de nous: connoiffance qui va au-delà de la fimple probabilité, mais qui n'a pourtant pas toute la certitude des deux degrés de connoiffance dont on vient de parler: c'eft celle qui regarde l'exiftence des objets particuliers qui exiftent hors de nous, en vertu de cette perception & de ce fentiment intérieur que nous avons de l'introduction actuelle des idées qui nous viennent de la part de ces objets. Ceci forme une troifiéme connoiffance qu'on appelle *Senfitive*, qui a, comme les deux précédentes, je veux dire l'*Intuitive* & la *Démonftrative*, différens degrés & différentes voies d'évidence & de certitude.

De tout cela il fuit: I. Que nous ne pouvons avoir aucune connoiffance où nous n'avons aucune idée.

II. Que nous ne faurions avoir de connoiffance qu'autant que nous pouvons appercevoir la convenance ou la difconvenance de nos idées: ce qui fe fait, comme on a vu, de trois manières; ou par *Intuition*, c'eft-à-dire en comparant immédiatement deux idées; ou par *Raifon*, en examinant la connoiffance de deux idées par l'intervention de quelques autres idées; ou par *Senfation*, en appercevant l'exiftence des chofes particulières.

III. Que nous ne faurions avoir une connoiffance intuitive qui s'étende à toutes nos idées, & à tout ce que nous voudrions favoir fur leur fujet, parce que nous ne pouvons point examiner & appercevoir toutes les relations qui fe trouvent entr'elles, en les comparant immédiatement l'une avec l'autre.

IV. Que notre connoiffance raifonnée ne peut point embraffer toute l'étendue de nos idées; parce qu'entre deux différentes idées que nous voudrions examiner, nous ne faurions trouver toujours des idées moyennes, que nous puiffions lier l'une à l'autre par une connoiffance intuitive dans toutes les parties de la déduction; & par-tout où cela manque, la connoiffance & la démonftration nous manquent auffi.

V. Que la connoiffance fenfitive eft beaucoup moins étendue que les deux autres, parce qu'elle ne s'étend pas au-delà de l'exiftence des chofes qui frappent actuellement nos fens.

Ainfi l'étendue de notre connoiffance eft non-feulement au-deffous de la réalité des chofes; mais elle ne répond point encore à l'étendue de nos propres idées. Cela forme des bornes très-étroites; & il eft vifible que notre ignorance a beaucoup plus d'étendue. Les chofes les moins confidérables & les plus communes ont des côtés obfcurs où la vue la plus pénétrante ne fauroit rien difcerner. Les caufes de cette ignorance font telles. Nous manquons d'idées. Nous ne faurions découvrir la connexion qui eft entre les idées que nous avons. Nous négligeons de fuivre & d'examiner exactement nos idées.

Premierement, nous n'avons que des idées imparfaites & incomplettes des corps qui font à notre difpofition; & pour que nous acquérions à leur égard une véritable connoiffance, il faudroit que nos idées fuffent claires & complettes. En fecond

lieu, nous ne pouvons trouver la connexion qui eſt entre les idées que nous avons actuellement; parce qu'il y a dans pluſieurs de nos idées des relations & des liaiſons qui ſont ſi viſiblement renfermées dans la nature des idées même, qu'il eſt impoſſible de concevoir qu'elles en puiſſent être ſéparées par quelque puiſſance que ce ſoit; comme nous ne pouvons découvrir aucune connexion entre la manière dont les ſenſations des couleurs & des ſons ſe produiſent en nous avec aucune idée que nous ayons. Enfin là où nous avons des idées complettes, & où il y a entr'elles une connexion certaine que nous pouvons découvrir, nous ſommes ſouvent dans l'ignorance, parce que nous ne ſuivons point ces idées que nous avons ou que nous pouvons avoir, & que nous ne trouvons point les idées moyennes qui peuvent nous montrer quelle eſpèce de convenance ou de diſconvenance elles ont l'une avec l'autre.

En nous renfermant donc dans le cercle de nos connoiſſances, nous pouvons les étendre, en acquérant & fixant dans notre eſprit des idées claires, diſtinctes & complettes, autant que nous pouvons les avoir, & en leur aſſignant des noms propres & d'une ſignification conſtante. Ainſi tout l'art de devenir ſavant ou d'étendre la capacité de l'entendement, conſiſte 1°. A acquérir & à établir dans notre eſprit des idées déterminées des choſes dont nous avons des noms généraux ou ſpécifiques, ou du moins de toutes celles que nous voulons conſidérer, & ſur leſquelles nous voulons raiſonner & augmenter notre connoiſſance. 2°. A trouver des idées moyennes qui puiſſent nous faire voir la convenance ou l'incompatibilité des autres idées qu'on ne peut comparer immédiatement.

En méditant ſur ce ſyſtême, on ſaura ce que c'eſt que l'Entendement; quelles ſont les ſources de ſes connoiſſances; comment il les acquiert, & de quelle manière il peut en étendre les limites.

Syſtême de LOKE *ſur l'éducation des enfans.*

Le bonheur dont on peut jouir dans le monde, conſiſte à avoir l'eſprit bien réglé & le corps en bonne diſpoſition. (*Mens ſana in corpore ſano*, dit *Juvenal.*) Ces deux avantages renferment tous les autres. Celui qui poſſede tous les deux, n'a preſque rien à déſirer; & celui qui eſt privé de l'un ou de l'autre, eſt aſſurément malheureux. Car ſi l'on n'a pas l'eſprit droit, on ne trouve jamais le véritable chemin du bonheur; & quand notre corps eſt foible & mal-ſain, on ne ſauroit faire de grands progrès. Tout l'art de bien élever les enfans conſiſte donc à leur former un bon tempérament, & à bien régler leur eſprit.

I. La première choſe à laquelle on doit prendre garde quand un enfant vient au monde, c'eſt de ne pas le couvrir trop chaudement en Eté comme en Hiver. Car la chaleur tient les pores extrêmement ouverts, facilite une tranſpiration trop abondante, affoiblit par là le corps, & occaſionne pluſieurs maladies qui ne viennent que de la ſuppreſſion de la tranſpiration. En nous conformant à la nature, nous devrions aller tout nuds, & nous ſentirions moins les effets du froid & du chaud. Lorſque nous venons au monde, le viſage n'eſt pas moins tendre qu'aucune autre partie du corps: c'eſt la coutume d'être à découvert qui l'endurcit & lui rend le froid ſupportable. Il y a des gens en Angleterre qui portent les mêmes habits en Hiver qu'en Eté, ſans être plus ſenſibles au froid que les autres hommes, & ſans en ſouffrir aucun inconvénient. Mais la partie du corps qu'on doit couvrir le moins, c'eſt la tête; car il n'y a rien qui cauſe plus de maux de tête, de rhumes, de thoux, &c. que de ſe tenir la tête chaude. Ainſi les enfans doivent aller le jour en plein air la tête nue, & coucher même ſans bonnet, la nature ayant pris ſoin d'endurcir la tête comme il convient, & de la couvrir de cheveux.

Il faut auſſi accoutumer les pieds au froid. A cette fin, il faut ſouvent laver les pieds pour les fortifier, & prévenir par ce moyen les incommodités, comme les engelures, les corps aux pieds qui viennent d'ordinaire aux perſonnes élevées

d'une autre manière, lorsqu'elles se mouillent les pieds. C'est au Printemps qu'on doit commencer à laver les pieds aux enfans. On commencera d'abord par l'eau tiéde; on se servira après d'eau toujours plus froide; & on continuera ainsi en Eté comme en Hiver.

Les habits des enfans doivent être plutôt larges qu'étroits, sur-tout autour de la poitrine. Autrement cette partie de leur corps se rétrécit; leur haleine devient courte & puante; ils gagnent des maux de poulmon, & deviennent tout voutés. C'est donc une mauvaise invention que celle des corps de baleine qu'on met aux jeunes filles, pour rendre leur taille fine & déliée, puisqu'ils ne servent qu'à la leur gâter.

On ne doit nourrir les enfans qu'avec des alimens communs & simples. Peu de sucre & de sel dans leurs mets, & point d'épicerie. Du pain & quelque sorte de laitage ou de fromage à leur déjeûner; de la viande ordinaire & sans apprêt à leur dîner & à leur souper; & du pain seul entre les repas. Il faut varier l'heure de ces repas tous les jours, & n'en fixer aucune; car si l'appétit n'étoit pas satisfait lorsqu'il se fait sentir, les enfans deviendroient chagrins & de mauvaise humeur, & leur estomac souffriroit. Mais on ne doit pas permettre qu'ils boivent sans avoir mangé; & il est même important d'attendre qu'ils ayent mangé raisonnablement quand ils sont échauffés, avant que de les laisser boire. L'eau est sans contredit la meilleure boisson. Un peu de vin ne peut cependant pas leur faire de mal; mais la moindre liqueur forte leur seroit très-préjudiciable. Excepté les pêches & les melons, on peut leur donner toutes sortes de fruits.

Quant au sommeil, laissez-les dormir tant qu'ils le demandent. Mais comme la nature n'exige pas un sommeil de vingt-quatre heures, accoutumez-les à se lever matin, parce que cette habitude une fois prise, ils s'accoutument à dormir peu, ce qui est autant de gagné pour la vie. S'il se trouvoit cependant des enfans qui aimassent le sommeil, ne leur accordez que huit heures, & éveillez-les doucement sans bruit pour ne pas les émouvoir. Leur lit doit être tantôt haut tantôt bas à la tête ou aux pieds, afin qu'ils s'accoutument à dormir de toutes façons.

Enfin soyez attentifs à leur tenir le ventre libre, pour faciliter le mouvement péristaltique des boyaux. Le temps le plus convenable aux évacuations est le matin; & on peut être assuré que les secretions se font bien lorsqu'un enfant satisfait à ce besoin de la nature dans ce temps-là. Afin qu'il en contracte l'habitude, présentez-le tous les jours après son dejeûner au lieu convenable, crainte que ses jeux ne le distraient & n'empêchent qu'il n'y aille lui-même.

II. Voilà pour le corps. Quant à l'ame, on doit songer à former de bonne heure les mœurs. Une attention très-importante pour cela est de ne point contenter les vaines fantaisies des enfans; parce que le principe des vertus & du véritable mérite consiste à vaincre ses propres desirs, lorsqu'ils ne sont pas autorisés par la raison. Ainsi lorsqu'on leur a refusé une fois quelque chose, il faut se résoudre à ne la point accorder à leurs cris ou à leurs importunités, à moins qu'on ne veuille leur apprendre à devenir impatiens & chagrins.

Accoutumez-les à être soumis à votre volonté. Tenez-les toujours dans le respect sans les humilier; car l'humiliation détruit la vivacité & l'industrie, & flétrit l'ame. C'est pourquoi il ne faut les frapper qu'à la dernière extrémité, & même point du tout, si cela se peut, le châtiment rendant le tempérament servile. Le moyen le plus propre pour les corriger comme il faut, c'est après leur avoir donné une forte idée de la honte & de l'infamie, de les mépriser & de les regarder froidement lorsqu'ils font mal; comme la meilleure récompense qu'on puisse leur donner quand ils font bien, est de les caresser & de les louer, en leur faisant sentir le prix des éloges & des caresses. Au reste, il faut leur permettre de s'amuser à des jeux innocens.

Lorsque le temps de leur instruction est venu, ne chargez point leur mémoire de trop de préceptes. Donnez-leur des règles simples, & faites-les-leur réduire en

pratique. Soyez polis devant eux, si vous voulez qu'ils le deviennent. Prenez garde que les Domestiques ne les gâtent. Et veillez à ce qu'ils ne fréquentent pas de mauvaises compagnies. Pour parer à cet inconvénient, il seroit avantageux qu'un enfant fût élevé dans la maison de son père, s'il pouvoit le faire comme il faut.

Quand on instruit les enfans, on doit ne leur rien prescrire sous l'idée du devoir, & avoir égard à leur humeur en les instruisant. C'est encore une chose importante à observer, que de ne pas les laisser sans rien faire. Ayez aussi attention de leur bien inculquer dans l'esprit, qu'en commettant des fautes, ils se couvriront de confusion; se rendront méprisables, & encourront votre disgrace. Lors même que vous les châtiez, représentez-leur la honte du châtiment, & non la douleur qu'il produit. Souvenez vous sur-tout de ne pas les châtier dans l'instant qu'ils ont commis des fautes, mais quelque temps après les leur avoir fait connoître, afin qu'ils n'attribuent pas la peine que vous leur infligez à une passion de votre part. Empêchez qu'ils ne pleurent, & inspirez-leur du courage, en leur faisant comprendre qu'en toute occasion un homme doit se posseder tranquillement, & demeurer constamment dans son devoir, de quelque mal qu'il soit pressé, & à quelque danger qu'il soit exposé.

Il est inutile de dire qu'on doit inspirer aux enfans l'amour de toutes les vertus, comme la charité, l'humanité, la modestie, &c. Mais on ne sauroit trop répéter qu'il faut les corriger principalement de l'opiniâtreté, qui est le plus grand de tous les vices.

Dès qu'un enfant sait parler, apprenez-lui à lire & à écrire. Dans ses études fixez son esprit à ce qu'il apprend, & détournez-le adroitement de toute autre pensée, afin qu'il conçoive avec plus de facilité, & qu'il fasse plus d'attention à ce que vous lui dites. C'est ici le grand art de l'instruction, lequel consiste à rendre l'esprit de son Ecolier attentif. Si l'on y parvient, on peut être assuré qu'il fera de grands progrès. Faites-lui entendre que vous n'avez d'autre vue que son bien, en lui prescrivant le plan de ses études. Attachez-vous pardessus toutes choses à ce plan. Dans l'Histoire il faut suivre l'ordre des temps; dans la Philosophie celui de la nature, &c. Quel que soit le sujet des travaux de votre Ecolier, accoutumez-le à se former des idées claires & distinctes de tous les objets où l'esprit peut découvrir quelque différence réelle, & à éviter en même temps avec autant de soin les distinctions purement verbales, par-tout où il n'a point d'idées qui soient clairement & réellement distinctes.

Enfin faites réfléchir les enfans; meublez leur mémoire des plus beaux passages des meilleurs Auteurs; & obligez-les à revenir souvent sur leurs propres pensées.

C'est là le meilleur moyen de former le jugement, d'où dépendent presque toutes les vertus morales.






SPINOSA

SPINOSA. *

J'AI dit au commencement de cet Ouvrage (a), que la Métaphysique n'est pas une Science simple, de même que la Géométrie ou l'Astronomie ; qu'on ne voit point dans son Histoire les travaux des Métaphysiciens enchaînés en quelque sorte les uns aux autres ; & qu'on n'y apperçoit nullement les progrès qu'on y a faits à mesure qu'on l'a plus étudiée. Comme elle a pour objet tout l'Univers moral ou intellectuel, chaque Métaphysicien a été en droit de s'attacher à la partie de cet Univers qui l'a affecté davantage, ou à laquelle il étoit plus propre, sans être tenu de s'assujettir à un ordre particulier. Voilà pourquoi il n'y a point de liaison intime entre les découvertes ou les systêmes métaphysiques. Je viens d'exposer l'anatomie entière de l'Esprit humain ; & il va être question de la nature de Dieu & de celle des Etres, quoique tout ce qu'on a publié jusqu'ici sur l'Homme n'ait point épuisé la matière, comme on le verra dans la suite. Mais telle est la marche des Métaphysiciens que leur génie leur a fait faire, & que je dois par conséquent suivre. Que le Lecteur soit donc prévenu que la scène actuelle de cette Histoire a changé, & que la vie du Philosophe qui doit nous occuper, & ses découvertes, forment un des plus hardis, je dirois presque des plus téméraires tableaux qui ayent paru.

Ce Philosophe est *Benoît* SPINOSA, né à Amsterdam au mois de Novembre de l'année 1632, de parens Juifs Portugais. On le nomma *Baruche*, lorsqu'on le circoncit ; & il changea lui même ce nom dans la suite en celui de *Benoît*. SPINOSA montra dès son enfance beaucoup d'ardeur pour l'étude. Il apprit d'abord l'Hébreu, suivant l'usage des Juifs. Les Rabbins qui l'instruisoient, s'attachèrent davantage à lui enseigner cette Langue par mémoire, qu'à la lui montrer par principes. Cette instruction de pure routine donnoit sans cesse lieu à des objections de la part du jeune Ecolier, qu'on résolvoit d'une manière plus propre à augmenter ses doutes qu'à les éclaircir. Il avoit 15 ans, lorsqu'il comprit que l'autorité de ses Maîtres n'étoit pas des raisons, & qu'il falloit se servir de ses propres lumières, s'il vouloit apprendre comme il faut la Langue Hébraïque. Dans cette vue, il se livra à l'étude de l'Ecriture Sainte, & de la collection du droit des Juifs, que ces Peuples appellent *Talmud*. Il y fit tant de progrès, qu'il acquit l'estime d'un Juif très-considéré par son savoir, nommé *Morteira*. Il ne disoit pas cependant tout ce qu'il pensoit sur le Judaïsme : mais ayant eu une conversation avec deux amis sur la nature de Dieu, sur celle des Anges, sur l'Ame, &c. il leur fit part de ses doutes. Ce fut là une imprudence ; car il devint dès lors suspect de pyrrhonisme, & on soupçonna même sa Religion. Pour s'en mieux éclaircir, on l'émenda devant les Juges, pour faire sa profession de foi, & pour répondre à l'accusation d'avoir méprisé la Religion de sa Patrie. Il nia cette accusation. On lui répondit, en produisant les faux amis à qui il avoit communiqué ses sentimens, lesquels soutinrent qu'il avoit dit des blasphêmes sur la Religion & la foi des Juifs : ce qui excita une indignation si universelle, qu'on cria tout haut anathême sur SPINOSA. Cette affaire fit grand bruit ; & *Morteira* qui aimoit notre Philosophe, voulut en prévenir les suites. Il tâcha d'obtenir de lui un désaveu de ses sentimens :

* *Vie de Spinosa par J. Colerus*, seconde Edition. *Eloge de Spinosa par Lucas*, dans les *Nouvelles Littéraires de Dufauzet*, pag. 40. *Dictionnaire de Bayle*, art. *Spinosa*. *Jac. Brukeri*, *Historia critica Philosophiæ*, Tom. IV, *pars altera*. Et ses Ouvrages.

(a) Voyez *le Discours préliminaire*.

à quoi il ne put réussir. Quoique jeune, SPINOSA osa mépriser hautement toutes les menaces. Il encourut sans s'émouvoir les foudres de la Synagogue; & comme il étoit exposé à un plus grand châtiment, il quitta les Juifs & se réfugia chez les Chrétiens.

Son premier soin, lorsqu'il se crut en sureté, fut de se concilier la bienveillance des Savans de cette Religion, afin de s'assurer un asile. Il réussit. Les Savans lui conseillèrent d'étudier le Grec & le Latin. SPINOSA saisit cet avis avec empressement; & après avoir appris les premiers élémens de la Langue Latine d'un Allemand, il étudia la Langue Grecque sous *François vanden Ende*, qui les professoit à Amsterdam. Ce Professeur avoit une fille si savante en cette Langue, qu'elle en donnoit des leçons, & SPINOSA en prenoit volontiers d'elle.

Suffisamment Latiniste & Greciste, notre Philosophe étudia la Théologie. Il voulut ensuite s'appliquer à la Physique. Dans ce dessein, il chercha quelque Auteur qui pût lui servir de guide; & les Ouvrages de *Descartes* lui tombèrent ainsi entre les mains. La lecture qu'il en fit l'affecta tellement, qu'il adopta les principes de ce grand Homme. Il fut sur-tout charmé de celui-ci, de ne rien admettre que d'évident.

Mais quoique SPINOSA fût à Amsterdam chez les Chrétiens, il étoit aussi parmi les Juifs, avec lesquels il affectoit de ne pas se trouver. Il évitoit aussi de passer devant leur Synagogue. Les Juifs remarquèrent cette affectation: ils la prirent en mauvaise part; & comme ils faisoient cas de son mérite, ils voulurent l'engager à rentrer dans leur Religion. Ils lui offrirent une pension de mille florins, à condition qu'il reprendroit la fuite de son travail sur les écrits des Juifs, qu'il avoit commencé. SPINOSA refusa ces offres, parce qu'il ne crut pas devoir embrasser une Religion par intérêt. Ce refus leur déplut, & ils le témoignèrent. Ce fut un avertissement pour notre Philosophe de se tenir en garde contre leurs sollicitations. Les Juifs ne se rebutèrent point. Ils employèrent d'abord l'adresse, & finirent par des voies de fait. Un Juif l'attendit à la sortie de la Synagogue, suivant *Colerus*, & de la Comédie, si l'on en croit *Bayle*, & lui donna un coup de couteau. La blessure fut légère, quoiqu'on eût sans doute intention de l'assassiner. SPINOSA comprit qu'il étoit temps d'abandonner les Juifs & leur Religion, & d'embrasser le Christianisme, dans lequel il étoit comme initié. Cette démarche alluma tellement la colère de ceux-ci, qu'ils lancèrent publiquement contre lui les foudres de leur excommunication. Il courut même un bruit qu'on vouloit le faire arrêter. Notre Philosophe, pour se mettre en sureté, se réfugia chez son Professeur M. *vanden Ende*; & il dissipa ses inquiétudes en se livrant à l'étude des Mathématiques. Il s'attacha particulierement à l'Optique: il travailla à polir des verres pour les Instrumens qui ont rapport à cette Science. Il réussit si bien à ce travail, qu'on venoit lui acheter des verres de toutes parts; de sorte qu'il se procura ainsi un modique revenu.

Cependant les Juifs ne le perdoient pas de vue. Ils étoient toujours acharnés à sa perte. Ils ne cessoient de le calomnier, & ils lui donnoient les noms les plus odieux. Enfin ils firent tant, qu'ils persuadèrent que c'étoit un impie & un blasphémateur. En conséquence ils le déférèrent comme tel aux Magistrats d'Amsterdam, & demandèrent qu'il fût chassé de la Ville: ce qu'ils obtinrent d'autant plus aisément, que notre Philosophe absorbé dans l'étude, ne songeoit qu'à perfectionner l'Optique, & nullement à se défendre.

SPINOSA se réfugia d'abord dans la maison de campagne d'un de ses amis; mais comme il ne s'y crut pas en sureté, il se retira à Rhenorburge, Ville d'Hollande, située proche Leyde. Il y vécut dans une profonde solitude. Seulement il recevoit de temps en temps la visite de quelques amis, lesquels étoient presque tous Cartésiens, & qui faisant une estime particulière du mérite de notre Philosophe, venoient lui proposer leurs doutes sur la doctrine de leur Maître.

SPINOSA avoit un principe métaphysique

que opposé à celui de *Descartes*: savoir, qu'il n'y a dans l'Univers qu'une seule substance susceptible de deux modifications, dont l'une consiste dans la pensée, & l'autre dans l'étendue; & il avouoit qu'il ne connoissoit pas d'autre manière de philosopher. Cette idée se répandit & allarma les Cartésiens. Cela donna lieu à une prière que lui firent ses amis: ce fut d'exposer son sentiment touchant la doctrine de *Descartes*: ce qu'il fit en 1664 dans un Ouvrage intitulé: *Renati Descartes Principiorum Philosophiæ, part. I & II, more geometrico demonstratæ, per Benedictum de Spinosa, Amstelodamensem. Accesserunt ejusdem cogitata metaphysica in quibus difficiliores, quæ tam in parte metaphysica generali, quam speciali occurrunt, quæstiones breviter explicantur.*

A la tête de cet Ouvrage est une Préface de *Louis Meyer*, par laquelle il paroît que le dessein principal de SPINOSA est d'éclaircir & de confirmer toujours plus la plupart des opinions de *Descartes*, afin de plaire aux Cartésiens qui vouloient apprendre de lui la Philosophie Cartésienne. On trouve aussi dans cette Préface des éclaircissemens sur la doctrine de SPINOSA, qui a pour objet l'entendement, la volonté & la liberté, que notre Philosophe ne distinguoit point.

Cet Ouvrage réveilla la jalousie que le mérite de *Descartes* avoit jadis excitée. On craignit qu'il ne répandît trop la gloire de ce grand Homme; & pour en empêcher le progrès, on publia que les hypothèses Cartésiennes avoient conduit SPINOSA à l'Athéïsme, quoique la Métaphysique de notre Philosophe fût diamétralement opposée à celle de *Descartes*. SPINOSA comprit le mal que cela pouvoit lui faire. En homme sage, il songea à le prévenir. Il se retira à Worbuge, petite Ville distante d'un mille de la Haye, où il étoit. C'étoit du moins ce que faisoit entendre notre Philosophe, pour colorer sa retraite: mais les personnes instruites voyoient que ce n'étoit ici qu'un prétexte pour se dérober aux persécutions que devoient naturellement lui susciter deux Ouvrages qui venoient de paroître, si on découvroit qu'il en fût l'Auteur. Le titre du premier est, *De Jure Ecclesiasticorum*, dans lequel il abaisse l'autorité Ecclésiastique, & releve celle des Rois & des Magistrats. Le second est intitulé, *Tractatus Theologico-Politicus*. Il parut en 1670 & il a été traduit en François en 1678 sous ces trois titres: I, *Réflexions curieuses d'un esprit désintéressé sur les matières les plus importantes au salut, tant public que particulier*. II, *Traité des cérémonies superstitieuses des Juifs, tant anciens que modernes*. Et le dernier titre est, *la Clef du Sanctuaire*. Le but que SPINOSA s'y est proposé, est de détruire toutes les Religions, & particulierement le Judaïsme & le Christianisme, & d'introduire la liberté de toutes les Religions. Il y soutient qu'elles ont été inventées pour porter les hommes à vivre honnêtement, à obéir aux loix, & à s'adonner à la vertu, non pour l'espérance d'aucune récompense après la mort, mais pour l'excellence de la vertu elle-même, & pour les avantages que ceux qui la pratiquent en reçoivent en cette vie. Enfin il insinue que Dieu n'est pas un Etre doué d'intelligence, infiniment parfait & heureux, comme nous nous l'imaginons; mais que ce n'est autre chose que cette vertu de la nature, qui est répandue dans toutes les créatures.

Des principes si extraordinaires soulevèrent tous les gens de bien. Il parut plusieurs Ecrits, où on les combattit victorieusement. Mais la réfutation qui eut le plus de succès, ce fut celle que publia un Bourgeois de Rotterdam, nommé *Jean Bredenbourg*, sous ce titre: *Joannis Bredenburgii Tractatus Theologico-Politici, una cum demonstratione geometrico ordine disposita*, Naturam non esse Deum; *cujus effati contrario, prædictus Tractatus unice innititur*, in-4°. On trouve dans ce Livre une analyse très-fidelle des principes de notre Philosophe, & une méthode si subtile de raisonnement, qu'on y dévoile tout le fond de ses principes, & qu'on les renverse absolument.

SPINOSA avoit sans doute raison de garder l'*incognito*: il eût mieux fait encore de ne pas composer son Traité Théologico-Politique. Il s'en défendit toute sa

vie, & ce n'a été qu'en comparant la doctrine répandue dans ce Traité, avec celle qu'on trouve dans ses Œuvres posthumes, qu'on juge qu'il en est l'Auteur.

Quoi qu'il en soit, il se tint caché pendant quelque temps. Il alla ensuite de Worbuge à Utrecht, où il reçut des visites des plus forts esprits de la Ville, & même de plusieurs filles de qualité, qui se piquoient d'avoir l'esprit au-dessus de leur sexe. Et lorsqu'il crut que l'orage étoit dissipé, il revint à la Haye. Il se logea chez un Peintre, qui connoissant sa frugalité, n'exigea pour son entretien qu'une très-modique pension. Là, entierement livré à la Philosophie, & à la composition de son grand systême, qui n'a paru qu'après sa mort, il menoit une vie très solitaire. Peu d'amis avoient accès chez lui. Il se contentoit d'entretenir un commerce de lettres avec les plus grands Philosophes. Ses seuls délassemens consistoient à construire des instrumens d'Optique. Ce grand recueillement, sa profonde application & son austère frugalité lui causèrent une maladie. On voulut l'engager à prendre plus de repos & à se mieux nourrir, pour rétablir sa santé; mais il ne se soucioit ni de vin, ni de bonne chère, ni d'argent.

Dans les différens petits comptes qu'on a trouvés parmi ses papiers après sa mort, on voit qu'il a vécu un jour entier d'une soupe au lait accommodée avec du beurre, ce qui lui revenoit à trois sols, & d'un pot de bierre d'un sol & demi. Un autre jour il n'a mangé que du gruau apprêté avec des raisins & du beurre; & ce plat lui avoit coûté quatre sols & demi. On lit aussi dans ces comptes, qu'il ne buvoit qu'une pinte de vin par mois. Et quand on l'invitoit à dîner, il disoit qu'il aimoit mieux manger du pain sec chez lui, que de faire bonne chère aux dépens de quelqu'un. Il ne souhaitoit d'amasser d'argent qu'autant qu'il en faudroit pour le faire enterrer avec bienséance. Il se vêtissoit proprement & modestement. *Ce n'est point*, disoit-il, *l'air de mal-propreté & negligé qui nous rend savans. Au contraire, cette négligence affectée est la marque d'une ame basse, où la sagesse ne reside point, & où les sciences ne peuvent trouver qu'impureté & corruption.* Il étoit obligé de se gêner d'ailleurs pour se mettre de cette maniere: mais cette gène ne le faisoit point départir de la résolution qu'il avoit prise de n'avoir recours à personne pour fournir à son entretien. Ses amis lui offroient en vain leur bourse: il répondoit qu'il savoit se contenter de peu, & qu'il ne dépenseroit jamais plus qu'il ne pouvoit gagner. L'un d'eux, nommé *Simon de Vries*, se hasarda cependant à lui faire présent de deux mille florins; & SPINOSA ne voulut point les recevoir. Il refusoit aussi les dons qu'on lui faisoit par testament. Il céda même à ses sœurs ses droits sur l'héritage de son père, moyennant une pension fort modique. *Colerus* dit même qu'il ne prit de tout l'héritage qu'un lit; & cela est très-conforme à son grand désintéressement, comme on en peut juger par la manière dont il se comporta envers les héritiers de M. *de Witt*, Grand Pensionnaire de Hollande. Ce Seigneur lui faisoit une pension de 200 florins. Après sa mort, SPINOSA montra le titre de cette pension aux héritiers, qui firent quelque difficulté de la continuer. Notre Philosophe, sans s'émouvoir, leur remit son titre entre les mains, avec autant de tranquillité que s'il eût eu des fonds considérables.

Cette manière de vivre, ces sentimens & sa grande sagacité lui acquirent une réputation brillante. On venoit exprès à la Haye pour le voir. *Charles Louis*, Electeur Palatin, voulut l'attirer à sa Cour: il lui offrit une Chaire de Philosophie à Heidelberg, qu'il refusa, comme un emploi incompatible avec le désir qu'il avoit de rechercher la vérité sans interruption. M. le Prince *de Condé*, qui étoit aussi savant que brave, étant à Utrecht en 1673, le fit prier de le venir voir. SPINOSA se rendit à cette invitation. Le Prince, après s'être entretenu long-temps avec lui, voulut l'engager à le suivre à Paris, & à y rester auprès de lui, en l'assurant de sa protection, d'une pension de mille écus, d'un beau logement & de sa table. SPINOSA s'excusa de ne pouvoir accepter ses offres. Il lui fit connoitre qu'il avoit beau-

coup d'ennemis, & que l'oreille des Grands n'est pas toujours fermée à la calomnie. Il s'en retourna donc chez lui, où il fut très-mal reçu. Pendant son absence, on avoit fait courir le bruit qu'il étoit d'intelligence avec les ennemis de l'Etat. Son hôte à qui on l'avoit persuadé, voulut le mettre à la porte : mais SPINOSA le rassura, & cette affaire n'eut point de suite. Rendu ainsi à son domicile, ce grand Métaphysicien content de peu, méprisant les honneurs & les richesses, & jouissant d'une foible santé, vécut presque continuellement dans la retraite. Il entroit dans la 45e. année de son âge, lorsqu'une maladie lente le mit au tombeau le 21 Février (d'autres disent le 21 Mai) 1667, assisté d'un seul Médecin, qu'on croit être *Louis Meyer*. Son hôte étoit au Sermon avec sa femme, & ils le trouvèrent mort à leur retour, quelque tranquille qu'ils l'eussent laissé avant que de partir.

Comme SPINOSA avoit l'odieuse réputation d'athée, on répandit après sa mort qu'il n'avoit voulu voir personne pendant sa maladie ; qu'il avoit le suc d'une Mandragore qui le rendoit insensible à la douleur ; & qu'il s'écrioit quelquefois, *Miserere Deus peccatoris miseri*. Mais cela sent la fable. Rendons plus de justice à sa mémoire, en finissant par ces vérités. Il ne disoit jamais rien en conversation qui ne fût édifiant. Il ne juroit jamais. Il parloit toujours avec révérence de l'Etre suprême. Il assistoit quelquefois aux Sermons, & il exhortoit les autres à être assidus aux Temples. Son entretien étoit poli & agréable. Il vécut tranquillement & modestement sans aucune prétention, étant parfaitement désintéressé & fort réglé dans ses moeurs. Affable, honnête, officieux & obligeant pour tout le monde, il ne fut incommode à personne, & tâcha d'être toujours utile à ceux qu'il connoissoit, quelque mécontentement qu'il en reçût. Quand on lui apprenoit que quelqu'un à qui il avoit donné sa confiance le trahissoit & parloit mal de lui, il répondoit que la calomnie ne doit pas nous empêcher d'aimer la vertu & de la pratiquer. Enfin toujours content de son sort & sans inquiétude, il souffrit patiemment sans se plaindre, & les maux moraux, & les maux physiques.

Il étoit petit, jaunâtre, & avoit quelque chose de noir dans la physionomie.

Systême de SPINOSA *sur la nature de Dieu & sur celle des Etres.*

Je ne connois point de systême si obscur, si embrouillé, si plein de contradictions, & en même temps si fameux que celui-ci. MM. *Bayle* (a), *Boulainvilliers*, *de Fenelon*, *Dom Lami* (b), *Maclaurin* (c), *de Jariges* (d), y ont reconnu mille défauts. Malgré cela, il a des partisans, à cause de sa nouveauté & de sa singularité. Tout le monde convient que c'est la chose la plus absurde : mais on avoue aussi que rien n'est plus ingénieux ni plus spirituel. C'en est assez pour plaire & pour occuper agréablement ; & cette vision ou chimère, quoique désapprouvée par la raison, peut amuser un moment. Persuadé que son exposition ne peut produire que cet effet, je vais procurer ce plaisir au Lecteur.

Il n'y a qu'une substance dans la nature, c'est l'étendue, & l'Univers n'est qu'une seule substance unique. On appelle *Substance* ce qui est en soi, ce qui se conçoit par soi-même. Cette substance existe par elle-même : elle est éternelle, indépendante de toute cause supérieure. Elle doit exister nécessairement par l'idée vraie que nous en avons : car de même que *Descartes* a conclu de l'idée d'un Etre infiniment parfait existant nécessairement, qu'un tel Etre devoit exister ; ainsi de l'idée vraie que nous avons de la substance,

(a) *Dictionnaire Historique & Critique*, art. *Spinosa*.
(b) *Refutation des erreurs de Benoit Spinosa*, par M. de *Fenelon*, Archevêque de Cambray ; par le P. *Lami*, Bénédictin ; & par le Comte de *Boulainvilliers*. L'écrit de ce dernier est plutôt une adoption du systême de *Spinosa*, qu'une réfutation.
(c) *Exposition des découvertes Philosophiques du Chevalier Newton*.
(d) *Mémoires de l'Académie Royale de Berlin*, Tom. I, II, &c.

on conclut qu'elle doit nécessairement exister, ou que son existence & son essence sont une vérité éternelle. La substance a donc toutes les propriétés inséparables de l'Etre existant par lui-même. Elle est simple & exempte de toute composition. Elle ne peut être divisée en parties; car si elle pouvoit avoir des parties, ou chaque partie de la substance seroit infinie & existeroit par elle-même, de sorte que d'une substance il en naîtroit plusieurs; ce qui est absurde, & ces parties n'auroient encore rien de commun avec leur tout; ce qui n'est pas moins absurde: ou les parties ne conserveroient point la nature de la substance: ainsi la substance divisée, en perdant sa nature, cesseroit d'être ou de subsister par elle-même. De là il suit qu'il ne peut pas y avoir deux substances, & qu'une substance ne peut point en produire une autre.

Mais si la substance existe en soi, qu'elle ne tienne son existence que de sa propre nature, qu'elle se conçoive par elle-même, & qu'elle soit éternelle, simple indivisible, unique, infinie, la substance & Dieu sont synonimes. Elle est donc douée d'une infinité de perfections. Comment l'une étendue aura une infinité de perfections? Ceci mérite attention.

La substance comme substance n'a ni puissance, ni perfections, ni intelligence. Ces attributs découlent de ses modifications, d'une infinité desquelles elle est susceptible: ces modifications ou affections existent dans la substance, & ne se conçoivent que par elle. Ce sont elles qui forment son intelligence & sa puissance. Ainsi en se modifiant, la substance a formé les astres, les plantes, les animaux, leurs mouvemens, leurs idées, leurs désirs, &c. Modifiée en étendue, elle produit les corps & tout ce qui occupe un espace. Et modifiée en pensée, cette modification est l'ame de toutes les intelligences. L'Univers n'est donc autre chose que la substance ou Dieu avec tous ses attributs, c'est-à-dire toutes ses modifications.

Voici les conséquences qu'on tire de-là.

1. Il n'y a rien dans la nature de contingent; tout découle de l'Etre suprême (ou substance) & est déterminé par ce même Etre.

2. La volonté de Dieu n'est point une cause libre, mais nécessaire; de manière que tout ce qui émane de lui n'est pas l'ouvrage d'une volonté spontanée, mais l'effet de sa propre nature; & quand il agit, il le fait par la nécessité de sa nature. Ou ce qui revient au même, Dieu a tout prédéterminé, non par la liberté de sa volonté, mais par sa nature absolue & sa puissance infinie.

3. Tout est en lui, & tout dépend tellement de lui, que rien ne peut exister ni être conçu que par lui.

4. La puissance de Dieu est son essence même; & tout ce que nous concevons dans la puissance de Dieu est nécessaire.

5. Rien ou aucune chose n'existe, de la nature de laquelle il ne suive un effet.

En un mot, pour avoir une idée juste & accomplie de l'Etre absolu existant dans ses affections ou modifications, il faut faire abstraction de l'Etre, toutes les fois qu'on veut imaginer le changement modal de chaque individu; de sorte que ce qui existe, ce qui est animé est dans l'abstraction de l'Etre, & tous les corps sont dans l'abstraction de l'étendue.

A l'égard de la pensée, c'est un attribut ou une modification de la substance: ce qui signifie que Dieu est la chose même qui pense; car la substance sans égard à ces affections n'est pas Dieu; elle ne l'est que lorsqu'elle est modifiée, puisque l'intelligence est une modification. Dieu est donc l'ame de l'homme. Or Dieu a l'idée de son essence & de toutes les choses qui en découlent nécessairement; & cette idée est une ou simple, quoiqu'elle se divise en plusieurs manières. Car l'ordre & la connexion des idées sont les mêmes que l'ordre & la connexion des choses: ce qui forme le fond de nos connoissances, comme on va le voir.

Le corps de l'homme est un composé de plusieurs individus de différente nature. De ces individus les uns sont fluides, les autres mols, les troisiémes durs. Quand la partie fluide du corps humain est dérangée par un corps étranger, ce corps étranger

en change l'œconomie, & il y imprime les vestiges de ce qu'il est. Pour que le corps humain se conserve, il faut qu'il soit renouvellé par plusieurs corps étrangers; mais le corps humain a toujours la puissance de mouvoir & de disposer les corps étrangers en plusieurs manières.

De ces principes il suit que l'esprit humain a d'autant plus de facultés, que le corps de l'homme peut recevoir différentes modifications; ou ce qui pourroit bien revenir au même, qu'il a plus de sensations. Ce sont ces modifications qui forment toutes ces idées. Par exemple, si le corps est affecté de telle sorte, ou modifié par l'impression immediate de quelque corps étranger, ou que ce corps étranger s'incorpore en lui; alors l'esprit a l'idée de ce corps comme s'il lui étoit présent, jusqu'à ce que cette impression ou cette incorporation n'ayent plus lieu, ou que le corps reçoive une autre modification.

Lorsque plusieurs corps affectent à la fois le corps de l'homme, ou s'y incorporent en même temps, ils forment une nouvelle idée & en rappellent d'autres. L'esprit acquiert alors & se ressouvient de ce qu'il avoit déja acquis; car la mémoire n'est qu'un certain enchaînement d'idées qui ont pour objet la nature des choses qui sont hors le corps humain, & qui sont rangées dans l'esprit suivant l'ordre & les affections de l'homme.

Cela étant, l'esprit humain ne peut pas connoître son propre corps, & il ne sait qu'il existe que par les idées que donnent les modifications différentes dont ce même corps est susceptible. D'où il résulte qu'un homme a d'autant plus d'esprit, que son corps a plus de rapport avec les corps étrangers; parce qu'il est susceptible d'un plus grand nombre de modifications, & qu'il a conséquemment plus d'idées.

Cependant l'esprit n'apperçoit pas seulement ces modifications ou affections: il voit encore les idées de ces mêmes affections; & il se connoît lui-même par ces mêmes idées. Toutes ces idées sont vraies lorsqu'elles se rapportent à Dieu, & alors elles sont parfaites. Au contraire, elles sont fausses lorsqu'elles sont confuses & imparfaites. Les conséquences qu'on tire de-là sont:

1°. Que toutes nos forces sont en Dieu; que nous tenons à sa nature, & que nous sommes d'autant plus parfaits, que nous avons une connoissance plus distincte de l'Etre suprême.

2°. Que toutes choses émanant de Dieu & de son essence, nous devons nous soumettre à tout ce qui arrive, parce que tous les événemens sont nécessaires & déterminés.

3°. Que nous ne sommes pas libres; que nous sommes déterminés par les sensations ou modifications qui forment les idées, & que ces idées déterminent la volonté.

Ces principes sont développés dans les Œuvres posthumes de SPINOSA, sous le titre d'*Ethice*, ou Philosophie morale, laquelle est divisée en cinq parties Dans la première, il est question de Dieu; dans la seconde, de l'origine & de la nature de l'esprit; dans la troisiéme, de l'origine & de la nature des affections; dans la quatriéme, de la force des affections; & dans la cinquiéme, de la liberté humaine. Le titre de ces Œuvres posthumes est: *E. D. S. Opera posthuma, quorum series post præfationem exhibetur*, 1677. On ne lit ici que les premières lettres du nom de SPINOSA; parce que ce Philosophe avoit exigé avant de mourir qu'on ne le nommât point à la tête de son *Ethice*, parce qu'il ne vouloit point, disoit-il, qu'on donnât son nom à son systême.






MALEBRANCHE

MALEBRANCHE. *

S'IL étoit permis d'assigner des rangs aux Métaphysiciens, après avoir mis *Loke* au premier, je placerois le Philosophe dont on va lire l'histoire. Celui-là l'emporte sans doute sur tous les autres par la force & la subtilité du raisonnement; celui-ci par la sublimité & la netteté des pensées. L'un a determiné les facultés de l'esprit humain; le second a fixé les sources de ses erreurs. Ainsi ces deux grands hommes ont presque perfectionné la Métaphysique proprement dite. On vient de voir en quoi consistent les découvertes de *Loke:* on jugera bientôt de celles de MALEBRANCHE.

Nicolas MALEBRANCHE naquit à Paris le 6 Août 1638, de *Nicolas Malebranche*, Secrétaire du Roi, & de *Catherine de Lauzon*. Il étoit le dernier de dix enfans. Une complexion foible & des infirmités continuelles furent un grand obstacle aux progrès de son éducation. Il ne put suivre le cours ordinaire des Colléges, & un Précepteur lui apprit dans la maison de son père le Latin & le Grec. L'âge & les soins qu'on avoit eus de sa santé, ayant fortifié son tempérament, on le mit au Collége de la Marche, afin d'y faire son cours de Philosophie. Il alla ensuite étudier la Théologie en Sorbonne. Dans ses études rien n'annonça ce que devoit être MALEBRANCHE. Seulement on remarqua qu'il avoit du goût & pour la retraite, & pour une sorte d'indépendance. Il crut pouvoir satisfaire ces deux penchans dans la Congrégation de l'Oratoire. Il demanda à y entrer, & y fut reçu à l'âge de 22 ans.

La première connoissance qu'il fit dans cette maison, fut celle du Père *Lecointe*. Cet Oratorien l'engagea à faire des recherches sur les antiquités Ecclésiastiques; & le P. MALEBRANCHE se livra à l'étude des anciens Ecrivains Ecclésiastiques. Mais quoiqu'il travaillât nuit & jour, & avec une ardeur inconcevable, il n'avançoit guères, parce que sa mémoire étoit si ingrate, qu'il oublioit aisément tout ce qu'il avoit lu. Il comprit par là que cette étude ne lui convenoit pas, & qu'il devoit en choisir une qui exigeât moins de mémoire. Le Père *Richard Simon*, si célèbre par son Histoire critique de l'ancien & du nouveau Testament, crut que l'étude de la critique sacrée lui conviendroit mieux: il la lui conseilla. Le P. MALEBRANCHE suivit ce conseil; mais comme il n'y faisoit pas grand progrès, il résolut d'abandonner l'étude, & d'attendre de la Providence & du temps des lumières plus abondantes. Le hasard développa son goût.

Un jour en passant devant la Boutique d'un Libraire, il lut une affiche qui annonçoit une nouvelle édition des Ouvrages de *Descartes*. Il entra chez le Libraire; demanda ces Ouvrages; y jetta les yeux, & fut si saisi de la doctrine de l'Auteur, qu'il en fit l'acquisition. De retour chez lui, il ne les lut pas, il les dévora. Il étoit même obligé d'en interrompre de temps en temps la lecture, pour suspendre les accès d'une palpitation de cœur qu'elle lui causoit. Il prit ainsi tant de goût à la Philosophie de *Descartes*, qu'il abandonna toute étude qui ne conduisoit point à cette Philosophie. Il voulut en démêler le nœud. Pour y parvenir, après s'être profondément recueilli en lui même, il forma le projet de chercher une voie sure de connoître la vérité. Il examina d'abord quel obstacle pouvoit apporter à la connoissance de la vérité, l'union qu'il y a entre l'ame & le corps,

* *Histoire de l'Académie Royale des Sciences de* 1715. *Jacobi Bruckeri Historia critica Philosophiæ*, Tom. IV, *Pars altera. Mémoires pour servir à l'Histoire des* Hommes Illustres, par *Niceron*, Tom. II. *Dictionnaire Historique & Critique* de M. *Chauffepié*. Et ses Ouvrages.

& celle de l'ame avec Dieu. Il travailla ensuite à découvrir la nature de l'ame & à évaluer ses forces. Et il forma le projet de son grand Ouvrage, *de la Recherche de la Vérité*, dans lequel il prétend que les lumières de l'entendement viennent immédiatement de Dieu. L'ame, dit-il, ne peut avoir aucune influence sur le corps; & lorsque la matière, comme cause occasionnelle, fait impression sur nos sens, Dieu produit une idée dans notre ame; & réciproquement quand nous produisons un acte de volonté, Dieu agit immédiatement sur le corps en conséquence de cette volonté. Ainsi l'homme n'agit & ne pense qu'en Dieu: ce qui signifieroit que Dieu seul agit & pense pour nous. Développons mieux cette idée qui forme le grand principe du P. MALEBRANCHE.

Les corps ne sont visibles que par le moyen de l'étendue. Cette étendue est infinie, spirituelle, nécessaire, immuable: ce sont des attributs de Dieu. Or tout ce qui est en Dieu est Dieu. C'est donc en Dieu que nous voyons les corps. Donc l'idée de Dieu ne se présente à notre ame que par son union intime avec elle. Donc il n'y a que Dieu qu'on connoisse par lui-même, comme on ne connoît tout que par lui.

Des idées aussi subtiles ne pouvoient sortir que de la tête d'un grand Métaphysicien. Il paroît même que la nature l'avoit formé tel: car la Recherche de la Vérité, qui est un des plus beaux Ouvrages qu'on ait publiés sur la Métaphysique, étoit son coup d'essai. MALEBRANCHE n'avoit que 32 ans quand il l'eut fini. En homme sage & prudent, il voulut savoir ce que les Savans en pensoient avant que de le donner au Public. Il communiqua d'abord à différentes personnes le manuscrit du premier volume. On le fit lire à M. l'Abbé *de Saint-Jacques*, qui disposoit de la Librairie sous M. le Chancelier d'*Aligre* son père; & il en fut si content, qu'il en fit expédier le privilége *gratis*.

Ce suffrage détermina notre Philosophe à faire imprimer son Livre, qui eut le sort de toutes les belles productions, c'est-à-dire des approbations & des critiques. Les meilleurs esprits remarquèrent qu'il y régnoit une métaphysique très-subtile & très-lumineuse, de très-belles pensées, des raisonnemens judicieux, des réflexions extrêmement fines, & avec cela, suivant la remarque de M. *de Fontenelle*, un grand art de mettre des idées abstraites dans leur véritable jour, de les lier ensemble, & de les fortifier par leur liaison, le tout soutenu par une diction pure & châtiée, & qui a toute la dignité que les matières demandent, & toute la grace qu'elles peuvent souffrir. Mais il y eut des gens difficiles qui ne virent point ces beautés, ou qui en récusèrent quelques-unes. M. l'Abbé *Foucher*, Chanoine de Dijon, fut un de ceux-là. Il attaqua la *Recherche de la Vérité*; & le Père *Gabets*, grand partisan de cet Ouvrage, répondit. C'étoit là une Critique prématurée; car MALEBRANCHE, qui se joignit au P. *Gabets*, fit voir que M. *Foucher* ou n'avoit pas entendu ses principes, ou les avoit déguisés.

Le Public parut en convenir, & souhaita que notre Philosophe méprisât toutes ces objections, & ne s'occupât que de la perfection de son Livre. Il y avoit sur-tout un point qui l'affectoit extrêmement: c'étoit la promesse qu'il faisoit de former un système de Religion qui devoit s'accorder avec la Philosophie. M. le Duc de *Chevreuse*, qui cultivoit les Sciences par goût, & qui les protégeoit avec succès, exhorta le P. MALEBRANCHE à ne pas laisser ce projet imparfait. Sensible à cette exhortation, notre Philosophe composa un Ouvrage intitulé: *Conversations Chretiennes*, où il traite de l'existence de Dieu, de la corruption de la nature humaine par le péché originel, & de la nécessité d'un Médiateur & de celle de la Grace. Sur ce dernier article, le P. MALEBRANCHE avoit un sentiment particulier, qui étoit opposé à celui du fameux P. *Quesnel*, Prêtre de l'Oratoire, & Disciple de M. *Arnaud*. Cet Oratorien en fit part à son Maître, & lia entre lui & notre Philosophe une partie chez un ami commun. Il s'agissoit de savoir si l'ordre de la Grace avoit la même défectuosité que celui de la nature.

nature. Le P. MALEBRANCHE soutenoit l'affirmative, & M. *Arnaud* étoit de l'avis contraire. On disputa beaucoup dans cette entrevue, on ne s'entendit guères, & on se sépara sans rien conclure. Seulement on convint de mettre leurs sentimens par écrit, c'est-à-dire de donner au Public le spectacle d'un combat, dont il devoit sans doute retirer peu de fruit. Notre Philosophe entra le premier en lice. Il publia un *Traité de la Nature & de la Grace.* Cet Ouvrage s'imprima en Hollande; & comme M. *Arnaud* s'y étoit retiré, il apprit de l'Imprimeur que son adversaire lui tenoit la parole qu'il lui avoit donnée. Soit par zèle pour son opinion, ou pour le Père MALEBRANCHE, il voulut empêcher la publication de cet Ouvrage; mais n'ayant pu en venir à bout, il ne songea plus qu'à répondre.

Dans cet intervalle, notre Philosophe composa des *Méditations Chrétiennes & Métaphysiques*, dans lesquelles il met ses principes dans un nouveau jour, & les fortifie de nouvelles preuves. Ces Méditations parurent en 1683; & cette même année, M. *Arnaud* publia un Ouvrage contre le P. MALEBRANCHE, sous ce titre: *Des vraies & fausses Idées.* Ce n'étoit point une réponse au Traité de la Nature & de la Grace, mais une nouvelle querelle que le Docteur faisoit à l'Oratorien sur une matière bien différente. Il étoit question de cette opinion si chère au P. MALEBRANCHE, & exposée avec tant de soin dans sa Recherche de la Vérité: Que nous voyons toutes choses en Dieu. M. *Arnaud* avoit vanté autrefois ce sentiment, & il le censuroit sans ménagement dans son Traité des vraies & fausses Idées. Son intention étoit de mortifier le P. MALEBRANCHE, en détruisant ses plus chères spéculations métaphysiques; de lui inspirer moins de confiance pour les autres; & de le préparer ainsi à recevoir avec plus de docilité la critique qu'il méditoit du Traité de la Nature & de la Grace. M. *Arnaud* réussit en partie dans son dessein. Notre Philosophe fut très-sensible à cette diversion. Il se plaignit de ce que son adversaire, au lieu de répondre à ses objections, cherchoit à détourner l'attention du Public, en attaquant une opinion métaphysique & d'autant plus susceptible de mauvaises interprétations, qu'elle n'étoit à la portée que d'un très-petit nombre de personnes. Le P. MALEBRANCHE répondit; & comme M. *Arnaud* le traitoit fort durement, & qu'il suspectoit même sa Religion, sa Philosophie fut ébranlée. Dans cette perplexité il s'adresse à Dieu, & le prie de retenir sa plume & les mouvemens de son cœur.

Pendant cette vive contestation, notre Philosophe mit au jour un Traité de Morale, qu'il avoit composé depuis longtemps, & dans lequel il tire tous nos devoirs, même ceux du Christianisme, de principes purement philosophiques. L'intention du P. MALEBRANCHE, en publiant cet Ouvrage, étoit peut-être de rompre sa dispute avec M. *Arnaud:* mais celui-ci ne perdoit pas son projet de vue. Après avoir ainsi inquiété notre Philosophe, & disposé les esprits à se défier de ses systêmes, il attaqua directement le Traité de la Nature & de la Grace. MALEBRANCHE répondit, & enfin ramassa toutes les matières contestées dans des *Entretiens sur la Métaphysique & sur la Religion*, qui furent imprimés en 1688.

Les idées des hommes de génie ne sont pas ordinairement à la portée de tous les esprits. Toujours fines & subtiles, il est difficile d'en bien saisir le sens, quelqu'évidentes qu'elles soient par elles-mêmes. Telles étoient la plupart de celles du P. MALEBRANCHE; & comme elles étoient aussi nouvelles, il étoit naturel ou qu'on ne les entendît pas, ou qu'on les combattît. Parmi ces idées, on distinguoit sur-tout celles-ci. La première est que nous jugeons souvent de la grandeur des objets, non par les sens, mais par l'imagination; de sorte que quoique la Lune nous paroisse plus grande à l'horison qu'au méridien, nos sens ne nous la représentent pas cependant de différente grandeur. C'est notre imagination qui la suppose plus grande là qu'ailleurs, parce qu'elle la juge plus éloignée à l'horison qu'au méri-

dien. M. *Regis*, ſavant Phyſicien, attaqua cette opinion. Le P. MALEBRANCHE répondit, & réduiſit la queſtion à ſavoir ſi la grandeur apparente d un objet dépend uniquement de la grandeur de ſon image, & du jugement naturel que l'ame porte de ſon éloignement; de ſorte que tout le reſte étant égal, elle doive le voir d'autant plus grand qu'elle le juge plus éloigné. M. *Regis* avoit pris le premier parti, & notre Philoſophe le ſecond. Ainſi il ſoutenoit qu'un Géant ſix fois plus haut qu'un Nain, & placé à douze pieds de diſtance, ne laiſſoit pas de paroître plus haut que le Nain placé à deux pieds, malgré l'égalité des images qu'ils formoient dans l'œil; & cela parce qu'on voyoit le Géant plus éloigné, à cauſe de l'interpoſition de différens objets. M. *Regis* ne ſe rendit pas à ces raiſons; & pour terminer la diſpute, il fournit ſon ſentiment à quatre Géomètres des plus fameux, leſquels déclarèrent que » les preuves qu'il apportoit de ſon ſentiment étoient démonſtratives & clairement déduites de l'Optique «. * Ces Géomètres étoient M. le Marquis *de l'Hôpital*, M. l'Abbé *Catelan*, M. *Sauveur*, & M. *Varignon*.

M. *Regis* attaqua auſſi la ſeconde queſtion; mais elle devint ſi métaphyſique, que perſonne n'oſa ſe porter pour Médiateur. Il s'agiſſoit de ſavoir ſi le plaiſir nous rend heureux. MALEBRANCHE diſoit qu'oui, & M. *Regis* prétendoit le contraire. M. *Arnaud* & M. *Bayle* ſe mêlèrent de cette diſpute. Le premier prit le parti de M. *Regis*, & le dernier celui du P. MALEBRANCHE. (Voyez ci après *l'Hiſtoire de Bayle*.)

Pendant que cette diſpute s'échauffoit, M. *Arnaud* mourut (en 1694) & on s'attendoit qu'elle ſeroit terminée; mais elle renaquit en quelque ſorte de ſes cendres, par deux Lettres poſthumes de ce Docteur ſur les idées & les plaiſirs. Notre Philoſophe y répondit, & ajouta à ſa réponſe un petit *Traité contre la prévention*, dans lequel il prétend prouver que M. *Arnaud* n'eſt point l'Auteur des Ecrits qui ont paru contre lui.

Dans ce temps-là l'Académie Royale des Sciences fut renouvellée, & on penſa à donner au P. MALEBRANCHE une place d'Honoraire. Ce n'étoit point ſa qualité de Métaphyſicien qui lui valut cette diſtinction. Cet illuſtre Oratorien étoit encore Phyſicien; & on vouloit reconnoître particulierement ce mérite. Pour répondre à cette idée qu'on avoit de lui, il étudia les phénomènes de la nature. A l'aide des tourbillons de *Deſcartes*, il voulut expliquer la dureté des corps, leur reſſort, leur peſanteur, la génération du feu, la cauſe des couleurs, &c. & tout cela d'après cette hypothèſe, que la matière ſubtile répandue dans notre tourbillon eſt diviſée en une infinité de petits tourbillons preſque infiniment petits, dont la viteſſe eſt fort grande. C'étoit alors le règne des tourbillons; & le mérite du P. MALEBRANCHE donnoit du poids à cette explication.

Pendant qu'il étoit ainſi occupé à faire un ſyſtême général de l'Univers, il reçut une Lettre de l'Evêque de Roſalie qui étoit à la Chine, & qui lui marquoit que ſa Philoſophie y étoit ſi goûtée, que les Chinois deſiroient qu'il voulût bien compoſer quelque écrit qui pût contribuer à leur inſtruction particulière. Ce travail n'étoit pas fort attrayant; car quelle gloire à acquérir pour des peuples qu'on ne connoît pas? Mais l'eſtime qu'on faiſoit de lui, & la condition qu'on s'étoit impoſée de ne recevoir perſonne à la Chine, qui ne fût les Mathématiques & ſa doctrine, exigeoient de ſa part quelque marque de reconnoiſſance. Ces conſidérations l'obligèrent à compoſer un petit Dialogue, qu'il intitula: *Entretien d'un Philoſophe Chretien & d'un Philoſophe Chinois ſur la nature de Dieu.*

L'ardeur infatigable de notre Philoſophe pour l'étude, & ſon zèle pour la vérité, ne lui permettoient pas de prendre quelque repos, ſur-tout quand il étoit queſtion de défendre cette vérité. Un Livre devenu fameux ſous le nom *De l'action de Dieu ſur les Créatures* (par M. *Bourſier*) faiſoit beaucoup de bruit. On y traitoit de la pré-

* *Hiſtoire du renouvellement de l'Academie Royale des Sciences. Eloge de M. Regis.*

motion physique, c'est-à-dire de la science qui est en Dieu ; & en conservant le nom de liberté, on l'anéantissoit. Le systême qu'on établissoit à cette fin, ne fut pas goûté par le P. MALEBRANCHE. Il le crut faux. Dans cette persuasion, il publia contre cet Ouvrage des *Réflexions sur la prémotion physique*. Ce fut là sa dernière production. Elle parut en 1715 ; & cette même année, il fut attaqué d'une maladie dont il mourut. Une défaillance de cœur, sans fluxion, mais accompagnée de vives douleurs, le conduisit dans quatre mois au tombeau. Son corps s'affoiblit peu à peu & se dessécha, jusqu'à n'être plus qu'un vrai squelette ; & quoiqu'il fût réduit à très-peu de chose, son esprit conserva néanmoins toute sa vigueur. Il fut ainsi tranquille spectateur de son agonie : il en vit approcher le dernier moment, qui arriva le 13 Octobre, avec une si grande tranquillité, qu'il étoit déja mort qu'on le croyoit encore en vie.

Peu de Savans ont été tant en vénération que le P. MALEBRANCHE. M. *de Fontenelle* rapporte dans l'éloge de ce grand Homme, » qu'il ne venoit presque point » de Savans étrangers, qui ne lui rendissent » leurs hommages. On dit que des Princes » Allemands y sont venus exprès pour lui ; » & je sai (c'est M. *de Fontenelle* qui parle) » que dans la Guerre du Roi *Guillaume*, » un Officier Anglois prisonnier se con» soloit de venir ici (à Paris) parce qu'aus» si-bien il avoit envie de voir *Louis* XIV » & M. MALEBRANCHE. Il a eu l'hon» neur de recevoir une visite de *Jacques* II, » Roi d'Angleterre (*a*).

Les Savans du premier ordre, ceux dont le suffrage est de si grand poids, parce qu'il est toujours éclairé, faisoient un cas infini du P. MALEBRANCHE. M. *Jacques Bernoulli* se félicitoit de s'être rencontré avec lui dans son explication de la dureté des corps (*b*). L'Auteur ingénieux de *l'Analyse des Jeux de hasard* (M. *de Monmaurt*) dans une Lettre adressée à M. *Nicolas Bernoulli*, & imprimée à la fin de la seconde édition de cet Ouvrage, parle en ces termes de la Recherche de la Vérité & de l'Auteur : » Vous verrez que ce » grand Homme a porté dans ces matières » cette netteté d'idées, cette sublimité de » génie & d'invention, qui brillent avec » tant d'éclat dans ses Traités de Mé» taphysique «. M. *Loke* appelle le P. MALEBRANCHE Auteur subtil & savant ; & il donne les plus grands éloges à la Recherche de la Vérité, quoiqu'il censure fortement cette opinion, que nous voyons toutes choses en Dieu, & que Dieu nous montre les idées en lui-même à l'occasion de la présence des corps à nos sens. Cela est avancé, selon M. *Loke*, fort gratuitement. Car pourquoi Dieu ne fera-t-il pas appercevoir des idées quand il lui plaît, sans qu'il y ait aucun des corps présens aux yeux ? M. *Loke* prouve que cette opinion peut aussi bien se soutenir que celle du P. MALEBRANCHE (*c*). Quoi qu'il en soit, rien n'est si beau que le systême de ce Philosophe pour connoître la vérité. On en va juger par l'analyse suivie que je vais en faire.

Systême de MALEBRANCHE *pour connoître la vérité.*

L'erreur est l'origine de la misère des hommes. Elle est le principe de tous les maux qui nous affligent ; & nous ne pouvons espérer de bonheur solide & véritable, qu'en travaillant sans cesse à l'éviter. Pour cela, on ne doit jamais donner de consentement entier aux propositions, qui paroissent si évidemment vraies, qu'on ne puisse le leur refuser, sans sentir une peine intérieure & des reproches secrets de la raison ; c'est-à-dire, sans connoître clairement qu'on feroit mauvais usage de sa liberté, si on vouloit étendre son pouvoir sur des choses sur lesquelles elle n'en a plus. Voilà pour les Sciences. A l'égard de la Morale, on ne doit jamais aimer absolu-

(*a*) Eloge du P. *Malebranche*. *Histoire de l'Académie Royale des Sciences* 1715, pag. 113, Edition de Paris.

(*b*) Eloge de M. *Bernoulli*, Tom. II de l'*Histoire du renouvellement de l'Académie*.

(*c*) Voyez les *Œuvres diverses de Loke*.

ment un bien, si l'on peut sans remords ne le point aimer. D'où il suit que pour éviter l'erreur, il faut modérer l'empressement & l'ardeur de la volonté pour les seules apparences de la vérité; se délivrer de ses préjugés; avoir une juste défiance de nos facultés; car toutes ces manières d'appercevoir nous font autant d'occasions de nous tromper. Il s'agit donc de connoître les chefs de ces manières d'appercevoir, & de désigner les différentes erreurs auxquelles ils peuvent donner lieu.

L'ame peut appercevoir les choses en trois manières; par l'*Entendement*, c'est-à-dire par la faculté que l'ame a de recevoir différentes idées; par l'*Imagination* & par les *Sens*. Par l'entendement, l'ame apperçoit non-seulement les choses matérielles, l'etendue avec ses propriétés; mais encore les notions communes, celles qui sont universelles, & généralement toutes ses pensées, lorsqu'elle les connoît par la réflexion qu'elle fait sur elle-même. Par l'imagination, l'ame apperçoit les êtres matériels, quoiqu'ils soient absens, en s'en formant pour ainsi dire des images dans le cerveau. Enfin l'ame n'apperçoit par les sens que les objets sensibles, lorsqu'étant présens, ils font impression sur les organes extérieurs du corps, & que cette impression se communique jusqu'au cerveau; ou lorsqu'étant absens, le cours des esprits animaux fait dans le cerveau une semblable impression.

L'ame n'apperçoit que de ces trois manières; & l'on doit regarder ces trois facultés comme les chefs auxquels se rapportent nos erreurs & la cause de ces erreurs. Il s'agit donc de savoir comment ces facultés trompent, & de quelle manière nous devons éviter les erreurs qu'elles occasionnent.

I. Les erreurs des sens sont si considérables, que ces sens ne font absolument rien connoître par eux-mêmes.

Premierement, nous ne pouvons juger par la vue, ni de la figure, ni de l'étendue, ni du mouvement des corps. Nous avons beau regarder la situation de deux objets, ou d'un objet relativement à nous, il est impossible que nous déterminions la distance de l'un à l'autre. Quoique nous ayons une ligne, un cercle ou un quarré immédiatement sous les yeux, nous ne pouvons point décider si la ligne est droite, si le cercle n'est pas un ellipse, & si le quarré n'est pas un parallelograme ou quarré long. Quant au mouvement, il est certain que nous ne saurions rien déterminer: car nous ne pouvons juger de la grandeur du mouvement d'un corps que par la longueur de l'espace que le corps a parcouru. Or nous ne pouvons déterminer avec les yeux la longueur de l'espace. Donc la vue ne peut pas nous faire connoître la grandeur du mouvement.

En second lieu, nous connoissons plus ou moins parfaitement les objets par les sens, suivant que les sens sont bien ou mal organisés, que les parties qui les composent sont plus saines, plus délicates ou plus sensibles. Une personne qui a bonne vue, voit mieux les objets qu'une autre qui a la vue foible. De même celui qui a les oreilles bien organisées, entend mieux que celui qui les a mal organisées. Une même personne peut encore juger diversement des mêmes objets dans différens temps, suivant qu'il sera malade ou en bonne santé. Un bilieux voit presque jaunes tous les objets, & il ne connoît qu'il s'est trompé que quand il est guéri. Celui qui a reçu quelque coup brusque dans les yeux, voit les objets rouges. En un mot les objets font des impressions plus ou moins grandes sur les sens, suivant que les sens sont plus ou moins parfaits ou mieux constitués.

La troisiéme cause de l'erreur des sens provient de ce qu'ils ne nous représentent que les impressions qu'ils reçoivent, & que ces impressions sont quelquefois si semblables à d'autres, que nous ne pouvons les distinguer. Par exemple, lorsque nous sommes dans un bateau qui est emporté par le courant d'une riviere sans aucun balancement, si nous regardons le rivage, nous le verrons fuir, & nous nous croirons immobiles. Un homme qui marchera dans le même sens que nous, mais beaucoup plus lentement, nous paroîtra reculer. Si nous faisons tourner avec vîtesse un charbon de feu allumé, nous jugerons que c'est

un cercle de feu que nous voyons. Et pour dernier trait, lorſque nous regardons quelqu'objet qui eſt placé derrière un autre, nous le jugeons contigu à cet autre objet, quoiqu'il en ſoit ſouvent diſtant de plusieurs toiſes.

Enfin la dernière eſpèce d'erreur dans laquelle les ſens nous ſont tomber, eſt que nous n'avons aucune ſenſation de dehors qui ne renferme quelque faux jugement. En effet l'ame ne connoît les objets que quand les ſens en ſont affectés. Elle les voit donc uniquement dans les ſens même. Si elle apperçoit, par exemple, des Etoiles, elle les voit dans le corps même; & puiſque ces Etoiles ſont immédiatement unies à l'ame, leſquelles ſont les ſeules que l'ame puiſſe voir, elles ne ſont donc pas dans les cieux. D'où il ſuit que tous les hommes qui voyent les Etoiles dans les cieux, & qui jugent enſuite volontairement qu'elles y ſont, ſont deux faux jugemens, dont l'un eſt naturel & l'autre libre. Le premier eſt un jugement des ſens, ou une ſenſation compoſée qui eſt en nous, ſans nous, & même malgré nous, & ſelon laquelle on ne doit pas juger. L'autre eſt un jugement libre de la volonté que l'on peut s'empêcher de faire, & par conſéquent qu'on ne doit pas faire, ſi l'on veut éviter l'erreur.

Pour ſe garantir donc de toutes ces erreurs, on doit ſuivre cette règle : *Ne jugez jamais par les SENS de ce que les choſes ſont par elles-mêmes, mais ſeulement du rapport qu'elles ont avec nos corps.*

II. La ſource des erreurs de l'imagination, vient de la nature de l'imagination même. Nous n'imaginons des objets qu'en nous formant des images; & ces images ne ſont formées que par les traces que les eſprits animaux ſont dans le cerveau. Nous imaginons les choſes d'autant plus fortement, que ces traces ſont plus profondes & mieux gravées, & que les eſprits animaux y ont paſſé plus ſouvent & avec plus de violence. Et lorſque les eſprits animaux y ont paſſé pluſieurs fois, ils y entrent avec plus de facilité que dans d'autres endroits tout proches, par leſquels ils n'ont jamais paſſé, ou par leſquels ils n'ont point paſſé ſi ſouvent.

C'eſt là la cauſe de la confuſion & de la fauſſeté de nos idées. Car les eſprits animaux qui ont été dirigés par l'action des objets extérieurs, même par la réflexion, pour produire dans le cerveau de certaines traces, en produiſent ſouvent d'autres, qui à la vérité leur reſſemblent en quelque choſe, mais qui ne ſont point les traces de ces mêmes objets, ni celles qu'on vouloit ſe repréſenter; parce que les eſprits animaux ſe portent toujours avec plus d'abondance dans les traces profondes des idées qui nous ſont plus familières, & ne vont qu'en petite quantité vers les endroits où ils devroient actuellement ſe diriger.

Telle eſt la ſource de toutes les erreurs qui viennent de l'imagination. Préoccupés de quelque objet, nous rapportons tout ce que nous voyons à cet objet. C'eſt ainſi que ceux qui ſe ſont imaginés que la Lune étoit une tête, parce qu'ils ſe ſont familiariſés avec cette idée, en voyant des images de la Lune qu'on repréſente comme un viſage, y voyent ordinairement deux yeux, un nez & une bouche; que des perſonnes voyent dans les nues des chariots, des hommes, des lions ou d'autres animaux, quand il y a quelque rapport entre leurs figures & ces choſes-là; & que ceux qui ont coutume de deſſiner, voyent quelquefois des têtes d'hommes ſur des murailles, & même des figures, des groupes, &c. ſur du papier où l'on a donné pluſieurs coups de crayon.

C'eſt par la même raiſon qu'on juge de la nature des choſes ſuivant l'idée qu'on s'en eſt formée. Une maladie eſt nouvelle & fait des ravages étonnans. Cela imprime des traces ſi profondes dans le cerveau, que cette maladie eſt toujours préſente à l'eſprit. Si on l'appelle le ſcorbut, toutes les maladies nouvelles feront le ſcorbut. Une perſonne s'applique à un genre d'étude. Les traces du ſujet de ſon occupation s'impriment ſi profondément dans ſon cerveau, qu'elles confondent & qu'elles effacent quelquefois les traces des choſes même fort différentes.

Il y a un Auteur, par exemple, qui a fait pluſieurs volumes ſur la croix. Cela

lui a fait voir des croix par-tout. Un Chimiste entierement rempli de son art, quand il raisonne de quelque corps, les trois principes de Chimie lui viennent d'abord dans l'esprit. Un Péripatéticien pense d'abord aux quatre élémens. Un Cartésien voit par-tout des tourbillons. Et un Neutonien est persuadé que tous les phénomènes sont des effets de l'attraction. Ainsi il ne peut rien entrer dans l'esprit d'un homme, qui ne soit infecté des erreurs auxquelles il est sujet, & qui n'en augmente le nombre. La raison de ceci est que nous ne pouvons apprendre quoi que ce soit, si nous n'y apportons de l'attention; & nous ne saurions être guères attentifs à quelque chose, si nous ne l'imaginons. Or nous ne pouvons rien imaginer, que nous ne fassions plier quelque partie de notre cerveau, pour former les traces auxquelles sont attachées les idées que nous imaginons. De sorte que si les fibres du cerveau se sont un peu durcies, elles ne seront capables que de l'inclination & des mouvemens qu'elles auront eus autrefois. D'où il suit que l'ame ne pourra imaginer ni par conséquent être attentive à ce qu'elle vouloit, mais seulement aux choses qui lui sont familières.

Concluons donc qu'on ne peut éviter les erreurs de l'imagination, qu'en s'exerçant à méditer sur toutes sortes de sujets, afin d'acquérir une certaine facilité de penser à ce qu'on veut. Or le meilleur moyen d'acquérir cette habitude, c'est de s'accoutumer dès sa jeunesse à chercher la vérité des choses fort difficiles, parce qu'à cet âge les fibres du cerveau sont susceptibles de toutes sortes d'inflexions; car dans l'âge mûr on a trop de difficultés à vaincre pour éviter les erreurs de l'imagination.

Premierement, on a de la peine à se livrer à la méditation.

Secondement, on a peu d'amour pour les vérités abstraites, qui sont le fondement de tout ce qu'on peut connoitre ici bas.

En troisiéme lieu, on a de la satisfaction à connoître les ressemblances qui sont agréables & fort touchantes, parce qu'elles sont appuyées sur des notions sensibles.

Mais une chose sur laquelle on doit être en garde dans tous les temps, c'est de ne se point laisser préoccuper par l'air des personnes avec qui l'on parle, & d'examiner avec attention ce qu'elles disent, sans se laisser prévenir par la manière dont elles parlent. Ainsi on doit savoir: 1°. Que l'air de fierté & de brutalité est l'air d'un homme qui s'estime beaucoup, & qui néglige assez l'estime des autres. 2°. Que l'air modeste est l'air d'un homme qui s'estime peu, & qui estime assez les autres. 3°. Que l'air grave est l'air d'un homme qui s'estime beaucoup, & qui désire fort d'être estimé. 4°. Que l'air simple est l'air d'un homme qui ne s'occupe guères ni de lui ni des autres. 5°. Enfin qu'il est des gens qui ont assez d'estime d'eux-mêmes & de mépris des autres, pour s'être fortifiés dans un certain air de fierté mêlé de gravité & d'une feinte modestie qui préoccupe & qui gagne ceux qui les écoutent.

III. Les erreurs qui dépendent de l'esprit pur ou de l'entendement, sont encore plus abondantes que celles qui proviennent de l'imagination. La plupart des hommes n'ont guères fait attention à la nature de l'esprit, quand ils ont voulu l'employer à la recherche de la vérité; & comme ils n'ont jamais été bien convaincus de son peu d'étendue, & de la nécessité qu'il y a de le bien ménager, & même de l'augmenter, ils tombent dans des erreurs sans nombre & très-considérables. Ils s'occupent davantage à méditer sur des objets infinis, ou sur des questions qui demandent une capacité infinie, que sur d'autres qui sont à la portée de leur esprit. Persuadés que leurs lumières sont sans bornes, ils rejettent avec dédain tout ce qu'ils ne peuvent y soumettre. Cette haute idée qu'ils ont de la force de l'esprit humain, les porte à croire qu'ils sont capables d'acquérir toutes sortes de connoissances, & de s'appliquer même à plusieurs sciences à la fois; & par cette faute ils mettent une telle confusion dans les idées, qu'ils rendent leur esprit incapable de quelque science véritable.

En un mot, pour éviter les erreurs de

l'entendement, il faut être bien convaincu que notre esprit n'est point infini; qu'il a une capacité fort médiocre; que cette capacité est ordinairement remplie par les sensations de l'ame; & enfin que l'esprit recevant sa direction de la volonté, ne peut regarder fixement quelqu'objet, sans être détourné par son inconstance & par sa légereté. Voici quelques exemples de ces sortes d'erreurs.

1°. Comme le néant n'a point d'idée qui le représente, l'esprit est porté à croire que les choses dont il n'a point d'idée n'existent point. 2°. Lorsque nous considérons quelqu'objet, nous ne l'envisageons ordinairement que par un côté; & nous ne nous contentons pas de juger du côté que nous avons consideré, mais nous jugeons de l'objet tout entier. 3°. Parce qu'on a d'autres idées de substance que celle de l'esprit & du corps, c'est-à-dire d'une substance qui pense & d'une substance étendue, on croit avoir droit de conclure que tout ce qui existe est ou esprit ou matière. Voilà pour la Physique.

En Morale, cette facilité que l'esprit trouve à imaginer des ressemblances partout où il ne remarque pas visiblement des différences, fait porter des jugemens très-faux envers les hommes. Un François sera avec un Anglois. Cet Anglois aura son humeur particulière, il sera fier & incommode: de-là ce François jugera que tous les Anglois ont le même caractère; qu'ils sont fiers & incommodes. Un Religieux de tel Ordre est un grand homme, un homme de bien: on en conclut que tout l'Ordre est rempli de gens de bien & de grands hommes. Au contraire, un Religieux d un Ordre est dans de mauvais sentimens; donc tout l'Ordre est corrompu & dans de mauvais sentimens, &c.

Telles sont les erreurs qui dépendent des trois facultés de notre ame, je veux dire des sens, de l'imagination & de l'entendement. Nous avons encore en nous d'autres sources d'égarement: ce sont nos inclinations & nos passions, qui éblouissent notre esprit par de fausses lueurs, & le remplissent de ténèbres. Ainsi nous devons nous tromper lorsque nous suivons ces faux jours qu'elles produisent en nous. Mais quels sont ces faux jours? Ce sont ceux que donnent 1°. l'inclination que nous avons pour le bien en général; 2°. pour l'amour de nous-mêmes; 3°. pour l'amour du prochain: trois nouvelles sources d'erreurs.

IV. Cette inclination que tous les hommes ont pour le bien en général, les porte ordinairement dans deux excès. Les uns veulent croire ou croyent volontiers aveuglément; & les autres veulent toujours voir évidemment. Les premiers n'ayant presque jamais fait usage de leur esprit, croyent sans discernement tout ce qu'on leur dit. Les autres au contraire voulant toujours faire usage de leur esprit sur des matières même qui le surpassent infiniment, méprisent indifféremment toutes sortes d'autorités. Ceux-là sont ordinairement des stupides, des esprits foibles, comme les enfans & les femmes. Ceux-ci sont des esprits superficiels & libertins ou orgueilleux. Il n'y a que les personnes qui prennent un juste milieu entre ces deux excès, qui puissent éviter les erreurs qui en sont les suites, en ne cherchant point l'évidence dans les choses qui n'en sont pas susceptibles, par une vaine agitation d'esprit, & ne croyant point sans évidence des opinions fausses par une déférence indiscrette, ou par une basse soumission d'esprit.

La seconde inclination que l'Auteur de la nature imprime sans cesse dans notre volonté, c'est l'amour de nous-mêmes ou de notre propre conservation. De sorte que nous souhaitons trois choses qui peuvent satisfaire cette inclination. Ce sont le *Plaisir*, l'*Excellence* & la *Grandeur*, d'où naît l'indépendance. Le *Plaisir* est une manière d'être, que nous ne saurions recevoir actuellement, sans devenir actuellement plus heureux. L'*Excellence* nous éleve au-dessus des autres hommes, comme la science & la vertu. Et la *Grandeur*, en nous donnant quelqu'autorité sur eux, en nous rendant plus puissans, comme les dignités & les richesses, semble nous rendre en quelque sorte indépendans. Mais l'amour du plaisir nous entraine aisément dans l'erreur, lorsque cet amour n'est point

éclairé; parce que nous prenons souvent pour véritable plaisir ce qui n'en a que l'apparence. Le desir de la science nous porte à paroître savans. A cette fin, on n'examine guères quelles sont les sciences qui sont à notre portée, & qui sont les plus nécessaires, soit pour se conduire en honnête homme, soit pour perfectionner sa raison. Les sciences les plus solides & les plus nécessaires étant assez communes, elles ne font ni admirer, ni respecter assez promptement ceux qui les possèdent, & ne réveillent point en eux ces idées de science qu'ils se sont formées. Ils cherchent donc à heurter les choses les plus naturelles; à se jouer de la vérité par des paradoxes, & à éblouir par un air & un ton de singularité. On fait gloire de savoir les choses rares, extraordinaires, éloignées, les choses que les autres ne savent pas; parce qu'on a attaché, par un renversement d'esprit, l'idée de savoir à ces choses, & qu'il suffit, pour être savant, de savoir ce que les autres ignorent, quand même on ignoreroit les vérités les plus nécessaires & les plus belles. C'est ainsi qu'on acquiert la science qui n'est que folie & que sottise.

L'inclination pour les dignités & les richesses nous empêche encore de trouver la vérité, & nous engage dans le mensonge & dans l'erreur. En effet, lorsqu'on possède des dignités & des richesses, on a de grandes affaires à conduire, & on n'est guères propre par conséquent à la recherche de la vérité. 1°. Parce qu'on a fort peu de temps à y employer. 2°. Parce qu'on ne se plait point dans cette recherche qu'on regarde comme inutile. 3°. Parce qu'on est très-peu capable d'attention, la capacité de l'esprit étant partagée par le grand nombre de choses que l'on a ou que l'on souhaite. 4°. Parce qu'on s'imagine tout savoir, & qu'on a de la peine à croire que des gens qui nous sont inférieurs ayent plus de raison que nous. 5°. Parce qu'on est accoutumé à être applaudi en toutes ses imaginations, quelque fausses & éloignées du sens commun qu'elles puissent être. 6°. Et enfin parce qu'on s'arrête plus aux notions sensibles, qui sont plus propres aux conversations ordinaires, & à conserver l'estime des hommes, qu'aux idées pures & abstraites de l'esprit, qui servent à découvrir la vérité.

Mais de toutes ces inclinations, celles qui nous jettent le plus dans l'erreur, sont l'amitié, la faveur, la reconnoissance, & en général tous les motifs qui nous engagent à parler trop avantageusement des autres en leur présence. Car nous n'aimons pas seulement la personne de nos amis & de nos bienfaiteurs: nous aimons encore avec eux toutes les choses qui leur appartiennent en quelque façon. Et lorsqu'ils témoignent assez de passion pour la défense de leur opinion, ils nous inclinent insensiblement à les croire, à les approuver, & à les défendre même. Ainsi nous adoptons leurs erreurs, de même que nous pouvons communiquer les nôtres à nos amis, par la même raison.

V. Que l'homme est malheureux! Ce n'est pas seulement contre ses sens, son imagination, son entendement & ses inclinations, qu'il a à se prémunir pour éviter l'erreur: ses passions sont encore dans lui un obstacle à la connoissance de la vérité. Nous jugeons de toutes choses selon nos passions, & par conséquent nous nous trompons en toutes choses, les jugemens des passions n'étant jamais d'accord avec les jugemens de la vérité. Nous attribuons aux objets qui les causent ou qui semblent les causer, toutes les dispositions de notre cœur, notre bonté, notre douceur, notre malice, notre aigreur, & toutes les autres qualités de notre esprit. Lorsque nous aimons quelque personne, nous sommes naturellement portés à croire qu'elle nous aime, & nous avons de la peine à nous imaginer qu'elle ait dessein de nous nuire, ni de s'opposer à nos desirs. Tout nous paroît aimable dans cette personne. Sa difformité n'a rien de choquant. Ses grimaces sont des agrémens. Ses gestes mal composés sont justes, ou pour le moins naturels. Si elle ne parle jamais, c'est qu'elle est sage. Si elle parle toujours, c'est qu'elle est pleine d'esprit. Si elle parle de tout, c'est qu'elle est universelle. Si elle interrompt

interrompt les autres sans cesse, c'est qu'elle a du feu & de la vivacité. Enfin si elle veut toujours primer, c'est qu'elle le mérite.

Mais si la haine succède à l'amour, ces bonnes qualités se changent en vices. Tout nous déplaît en elle. Nous prenons ses actions en mauvaise part. Nous ne pouvons croire qu'elle nous veuille du bien; & nous sommes toujours dans la défiance à son égard, quoiqu'elle ne pense pas à nous, ou qu'elle cherche même à nous rendre service.

Ajoutons à ceci qu'il y a des erreurs & des vérités de certains temps. Les passions causant des factions, produisent des vérités ou des erreurs aussi inconstantes que la cause qui les excite.

VI. Après avoir connu les sources de nos erreurs, c'est-à-dire les illusions des sens, les visions de l'imagination, les abstractions de l'esprit, les inclinations de la volonté, & les passions du cœur, il s'agit de savoir comment on doit se conduire dans la recherche de la vérité, pour se garantir de ces erreurs. Mais un point essentiel qui doit précéder cette connoissance, c'est de mépriser pour un temps toutes les opinions vraisemblables; de ne point s'arrêter aux conjectures, quelque fortes qu'elles soient; de négliger l'autorité de tous les Philosophes, & d'être autant qu'il sera possible sans préoccupation, sans intérêt & sans passion. Avec cette disposition on est presque sûr de ne point s'égarer dans les voies étroites qui conduisent au vrai, ni de se fatiguer en les suivant. L'entrée de ces voies est l'attention, qui rend toutes nos perceptions claires & distinctes.

Tout l'art de connoître la vérité consiste donc dans les moyens qui nous rendent plus attentifs, afin de pouvoir conserver l'évidence dans nos raisonnemens, & de voir même tout d'une vue une liaison nécessaire entre toutes les parties de nos plus longues déductions. Il y a en nous différens degrés d'attention. L'esprit n'apporte pas naturellement une égale attention à toutes les choses qu'il apperçoit: il s'applique infiniment plus à celles qui le touchent, qui le modifient & qui le pénétrent, qu'à celles qui lui sont présentes, mais qui ne le touchent pas, & qui ne lui appartiennent pas. C'est ainsi que nous nous occupons entierement des qualités sensibles, sans pouvoir même nous appliquer aux idées pures de l'esprit. Et nous nous plaisons davantage aux choses que nous imaginons, qu'aux idées abstraites de l'entendement pur.

D'où il suit, que quand on veut s'appliquer sérieusement à la recherche de la vérité, on doit 1°. éviter, autant que cela se peut, toutes les sensations trop fortes, comme le grand bruit, la lumière trop vive, le plaisir, la douleur, &c. 2°. Veiller sans cesse à la pureté de son imagination, en empêchant qu'il ne se trace dans le cerveau de ces vertiges profonds qui inquiétent & dissipent continuellement l'esprit. 3°. Et arrêter sur-tout les mouvemens des passions, qui font dans le corps & dans l'ame des impressions si puissantes, qu'il est comme impossible que l'esprit pense à d'autres choses qu'aux objets qui les excitent. Quand on sera ainsi disposé, on pourra trouver la vérité, en faisant usage des règles suivantes.

1. Conservez toujours l'évidence dans vos raisonnemens.

2. Ne raisonnez que sur des choses dont vous avez les idées claires.

3. Commencez par les choses les plus simples & les plus faciles, & arrêtez-vous-y long-temps, avant que d'entreprendre la recherche des plus composées & des plus difficiles.

4. Concevez clairement l'état de la question que vous vous proposez de résoudre.

5. Découvrez par quelqu'effort d'esprit une ou plusieurs idées moyennes, qui puissent servir comme de mesure commune, pour reconnoître par leur moyen les rapports qui sont entr'elles.

6. Retranchez avec soin du sujet que vous devez considérer, toutes les choses qu'il n'est point nécessaire d'examiner, pour découvrir la vérité que vous cherchez.

7. Divisez le sujet de votre méditation

par parties, & considérez-les toutes les unes après les autres selon l'ordre naturel, en commençant par les plus simples, c'est-à-dire par celles qui renferment moins de rapport; & ne passez jamais aux composées, avant que d'avoir reconnu distinctement les plus simples, & se les être rendu familières.

8. Abrégez les idées, & rangez-les ensuite dans votre imagination, ou écrivez-les sur le papier, afin qu'elles ne remplissent plus la capacité de l'esprit.

9. Comparez les idées selon les règles de la combinaison, alternativement les unes avec les autres, ou par la seule vue de l'esprit, ou par l'imagination accompagnée de la vue de l'esprit, ou par le calcul de la plume, joint à l'attention de l'esprit & de l'imagination.

10. De tous les rapports trouvés par ce moyen, retranchez ceux qui sont inutiles à la résolution de la question; rendez-vous les autres familiers; abrégez-les & rangez les par ordre dans votre imagination, ou les exprimez sur le papier: comparez-les ensemble selon les règles des combinaisons; & voyez si le rapport composé que vous cherchez est un des rapports composés qui résultent de ces nouvelles comparaisons. Si cela n'est pas, il faut retrancher tous ces rapports inutiles, & se rendre les autres familiers.

Et telles sont les règles qu'on doit suivre pour découvrir la vérité, c'est-à-dire un rapport réel, soit d'égalité, soit d'inégalité: car la vérité n'est autre chose que cela. Elle est ce qui est; au lieu que la fausseté n'est point, & si l'on veut, elle est ce qui n'est point.



BAYLE. *

IL n'y a point de Philoſophe ſi célèbre & ſi décrié que BAYLE. La beauté de ſon génie & la hardieſſe de ſes penſées ſont également connues : mais cette hardieſſe qui dégénère ſouvent en témérité, a étendu en mal la réputation qu'il s'eſt acquiſe par ſes Ouvrages. Depuis quelque temps un cri s'eſt élevé contre cet homme illuſtre, parce que quelques Auteurs ont fait un pernicieux uſage de ſes principes, & qu'on les a peut-être trop analiſés. Quoi qu'il en ſoit, il y auroit à craindre que les Lecteurs qui ſe ſont laiſſés prévenir contre lui, dédaignaſſent de jetter les yeux ſur ſon hiſtoire, ſi je ne commençois à donner une juſte idée de ce docte perſonnage. BAYLE a ſans doute abuſé quelquefois de ſes talens : il s'eſt trompé plus qu'aucun Ecrivain, je le veux ; mais que de belles choſes ce Philoſophe ne nous a-t-il pas appriſes ! A-t-il jamais paru un plus grand Dialecticien ? Tout ſeroit perdu, ſi, parce qu'il y a des erreurs dans un Livre, il falloit le proſcrire, ſans égard aux vérités qu'il contient. Déteſtons-les ces erreurs ; mais recueillons ces vérités. Un homme comme BAYLE n'a dû aimer que le bien ; & s'il s'eſt quelquefois égaré, il faut rejetter cela ſur le malheur des temps & des circonſtances, & ſur les infirmités de l'eſprit humain. Voici en effet le caractère de ce Philoſophe, tel qu'on le lit dans l'*Hiſtoire de Bayle & de ſes Ouvrages*, par M. *de la Monnoye*, page 49.

[M. BAYLE fut un Savant du premier ordre dans l'Hiſtoire & dans les Belles-Lettres, un grand Philoſophe, un excellent Métaphyſicien. Il avoit un eſprit juſte, délicat, pénétrant, aiſé ; une imagination vive, brillante & féconde ; une mémoire prodigieuſe par ſa facilité à ſaiſir les faits avec leurs circonſtances, ſans les oublier jamais. Son cœur étoit bon, droit, accommodant, d'un commerce doux & aiſé ; il y mettoit toujours beaucoup plus du ſien, qu'il n'en exigeoit des autres. D'un naturel tendre & officieux pour ſes parens & pour ſes amis, il ne leur manquoit jamais en rien. Son humeur étoit ſi pacifique, qu'il ne voulut point entrer dans les Académies, à cauſe des diſſenſions & des querelles de jalouſie, qui y règnent trop ſouvent à la honte des Gens de Lettres. Il avoit les mœurs très-pures. Ceux qui l'ont connu plus particulierement, aſſurent qu'il n'a jamais eu la moindre apparence de commerce déréglé avec les femmes.

Sobre, tempérant, détaché de l'amour des plaiſirs, des honneurs & des richeſſes, il ſavoit ſe paſſer de tout Domeſtique, & vivre ſans revenu & ſans indigence. Exempt de la vanité qui n'eſt que trop ordinaire aux Savans, il louoit volontiers les Ouvrages des autres. Il loua même un de ceux de ſon plus violent Accuſateur, M. *Jurieu*, dans le temps qu'il ne pouvoit ſouffrir les juſtes louanges qu'on lui donnoit de toutes parts.

Plus ſenſible au plaiſir d'apprendre qu'au déplaiſir d'être trompé, il recevoit des Savans les avis qu'il leur avoit demandés ſur ſes Ouvrages. Il les ſuivoit avec une docilité ſurprenante, & en marquoit ſa reconnoiſſance par des remercimens ſincères & publics.

Laborieux & infatigable, il travailla juſqu'à l'âge de 40 ans quatorze heures par jour ; & il écrivoit à un de ſes amis, *que depuis l'âge de 20 ans il ne ſe ſouvenoit pas d'avoir eu aucun loiſir.* (Lettre à M. *des Maiſeaux*, Tom. II.)

Il avoit une ſanté très-délicate, qu'il

* *Eloge de Bayle*, par M. *Baſnage dans l'Hiſtoire des Ouvrages des Savans. Hiſtoire de Bayle & de ſes Ouvrages*, par *M. de la Monnoye. La vie de Bayle*, par M. *des Maiſeaux. Mémoires des Hommes Illuſtres*, par le P. *Niceron*, Tom. VI. *Nouveaux Mémoires de Littérature*, &c. par M. l'*Abbé d'Artigny*, Tom. I. *Dictionnaire* de M. *Chauffepié*, art. *Bayle* & *Jurieu. Lettres de Bayle.* Et ſes Ouvrages.

ne ménageoit point, tant étoit grande son indifférence pour la vie.

Son style approchant un peu de celui de *Montagne*, étoit vif, hardi, naturel, aisé, assez régulier: mais sa grande mémoire le jettoit souvent dans de longues & instructives digressions, qu'il avoit cependant l'art de ramener comme utiles & même nécessaires aux conséquences qu'il vouloit tirer.

Heureux s'il eût toujours conservé dans ses Ecrits l'esprit de la Religion Chrétienne, & ne se fût jamais écarté des expressions qu'elle autorise!]

Voilà quel étoit BAYLE. On va juger de la vérité de ce caractère par l'histoire de sa vie.

PIERRE BAYLE naquit le 18 Novembre 1647 au Carlat, petite Ville du Comté de Foix, de *Jean Bayle* & de *Jeanne de Brugniere*, tous deux de la Religion Protestante. Son père, qui étoit Ministre du Carlat, étoit d'une bonne famille originaire de Montauban ; & sa mère appartenoit à la Maison de Ducasse. BAYLE fit voir dès sa première jeunesse une mémoire prodigieuse & une grande vivacité d'esprit. Il interrogeoit ses parens avec un air empressé & attentif, & il profitoit de tout ce qu'on lui disoit. Ses heures de récréation il les passoit dans sa chambre pour y méditer. Il connoissoit déja les plaisirs qui naissent de l'application à l'étude. Cette application fut si constante, qu'elle lui procura une maladie. Il guérit, & il retomba peu de temps après par la même cause. Son père, pour lui faire changer d'air & le priver de l'étude, l'envoya à Saverdun chez M. *Bayze*, qui étoit son beau-frere: mais le jeune BAYLE y ayant trouvé par malheur des Livres, gagna une autre maladie : ce fut une fievre dangereuse, dont il put à peine guérir. Ayant enfin recouvré la santé, il retourna à Carlat. Il y continua ses études dans la maison de son père.

A l'âge de 19 ans il alla à Puylaurens faire ses Humanités sous la direction d'un Professeur habile. On l'envoya ensuite à Toulouse au Collége des Jésuites, où il refit sa Logique sous le Père *Ignace*. Il avoit alors 22 ans, & c'étoit par conséquent s'y prendre un peu tard. C'est un reproche que BAYLE fait à ses parens dans ses Ouvrages. Quoi qu'il en soit, il eut dans ce Collége une dispute sur la Religion avec un Prêtre qui logeoit dans la même maison que lui ; & les doutes que celui-ci lui fit naître sur la Religion de son père qu'il avoit embrassée, joints à la lecture qu'il avoit faite à Puylaurens de quelques Livres de controverse qui l'avoient beaucoup ébranlé, l'engagèrent à abjurer la Religion Protestante pour entrer dans la Romaine. La nouvelle de son changement pénétra de douleur toute sa famille, & particulierement son père qui l'aimoit tendrement. Ce fut bien pis quand il vit une Thèse que BAYLE avoit soutenue, dédiée à la Vierge. Quoique cet acte eût fait un honneur infini à son fils, il en devint inconsolable. Dès ce moment il ne voulut plus entendre parler de lui ; & l'Evêque de Rieux, au défaut du père, se chargea de fournir à son entretien.

Les choses en étoient là, lorsqu'un des amis de M. *Bayle*, nommé M. *de Pardals*, vint à Toulouse. Il étoit chargé de voir le jeune BAYLE, & de le ramener, s'il étoit possible, à la Religion de ses parens. C'est ce que fit aussi M. *de Pardals*. Il gagna tellement les bonnes graces de BAYLE, que dans différentes conversations qu'il eut avec lui, notre Etudiant lui avoua qu'il croyoit qu'il avoit été trop vîte dans le nouveau parti qu'il avoit pris, & qu'il trouvoit véritablement plusieurs choses dans la Religion Romaine qui lui faisoient de la peine. Charmé de cet aveu, M. *de Pardals* s'empressa d'en informer sa famille, & cette nouvelle lui causa une joie inexprimable. Elle résolut d'envoyer à Toulouse son frère aîné qui étoit Ministre, & de prier M. *de Pardals* de lui ménager une entrevue avec le jeune BAYLE. Cela s'exécuta ainsi. Lorsque le frère fut arrivé, M. *de Pardals* invita notre Etudiant à dîner, comme il avoit coutume de le faire, sans lui parler de l'arrivée de son aîné. Celui-ci se cacha dans un cabinet pendant qu'on se mit à table ; & après que M. *de Pardals* se fut entretenu quelque

temps avec le jeune BAYLE, il fit signe à ses Domestiques de se retirer. Alors M. *Bayle* parut. Cette surprise causa une si grande joie à son cadet, qu'il ne put proférer une seule parole, tant il étoit saisi. Il se jetta aux genoux de son frère, qu'il arrosa de ses larmes. Celui-ci ne put retenir les siennes. Et cette tendre entrevue ne servit qu'à pervertir entierement notre jeune Philosophe. Il promit de renoncer à la Religion Romaine, & de quitter Toulouse le plutôt qu'il pourroit. M. *de Pardals* & son frère ne jugèrent cependant pas à propos de faire cette rupture d'une manière trop brusque, crainte d'irriter l'Evêque de Rieux & les Jésuites. On crut qu'il falloit user de ménagement; & ce ne fut qu'au mois d'Août 1070 qu'on consomma ce projet.

BAYLE sortit secrétement de Toulouse. Il se rendit à une Maison de campagne de M. *du Vivier*, à trois lieues de Carlat. Son frère s'y transporta aussi avec quelques Ministres du voisinage; & le jour suivant il fit son abjuration. Il partit sur le champ pour Genève, où il arriva le 2 de Septembre, & y reprit le cours de ses études.

BAYLE avoit étudié chez les Jésuites la Philosophie d'*Aristote*, & il la défendoit très-bien. Mais comme on professoit à Genève la Philosophie de *Descartes*, il fut obligé de l'apprendre. Il ne tarda pas à sentir la supériorité de celle-ci sur l'autre. Il s'y distingua même d'une manière si éclatante, que le Syndic de la République, nommé M. *de Normandie*, le pria de se charger de l'éducation de ses fils. Notre Philosophe accepta cette proposition. Il alla demeurer chez le Syndic, où il trouva M. *Basnage*, avec lequel il contracta une amitié qui a duré jusqu'à la mort. Il se lia aussi par la même occasion avec M. *Minutoli*.

Deux ans s'étoient écoulés depuis son arrivée à Genève, lorsque le Comte de *Dhona*, Seigneur de Copet, pria M. *Basnage* de lui chercher un Gouverneur pour ses fils. M. *Basnage* lui nomma BAYLE comme très-capable de les bien instruire: Il en parla en même temps à notre Philosophe, qui se détermina avec bien de la peine à perdre les agrémens qu'il trouvoit à Genève, pour s'enterrer dans une Maison de campagne. Il y alla néanmoins, & il égaya sa solitude par un commerce de lettres qu'il entretint & avec M. *Minutoli* & avec M. *Constant*. Il leur écrivoit sur la Philosophie, la Littérature, & principalement sur les Nouvelles Politiques qu'il aimoit passionnément. Malgré cet adoucissement à ses ennuis, le séjour de la campagne lui déplaisoit si fort, qu'il prit la résolution de quitter ce lieu. Il en informa M. *Basnage*, qui étoit alors en France, en lui demandant ses bons offices. M. *Basnage* lui répondit qu'un de ses parens, qui avoit étudié à Genève, ayant ordre de revenir à Rouen, il pouvoit d'autant mieux profiter de cette occasion pour venir en cette Ville, qu'il feroit charmé qu'il l'accompagnât; & il lui promit en même temps de lui procurer quelque chose à Rouen. Cette réponse fit grand plaisir à BAYLE: mais il falloit un prétexte pour quitter le Comte; & notre Philosophe supposa que son père lui avoit fait écrire qu'il étoit dangereusement malade, & qu'il lui ordonnoit de partir en toute diligence pour se rendre auprès de lui.

Il quitta donc Copet le 25 du mois de Mai de l'année 1674, après avoir donné à ses élèves une personne capable de les conduire. Il ne s'arrêta à Genève qu'autant de temps qu'il en fallut pour voir ses amis, & il arriva à Rouen avec le parent de M. *Basnage* le 15 du mois de Juin.

M. *Basnage* le plaça chez un Marchand pour y avoir soin de l'éducation de son fils. Ce Marchand avoit une Terre auprès de Rouen, où BAYLE fut obligé d'aller passer cinq ou six mois avec son disciple: L'ennui qui l'avoit chassé de Copet, vint le retrouver dans cette campagne. Il usa des mêmes remèdes pour le dissiper. Il écrivit à ses parens & à ses amis; & il s'amusa aussi à composer quelques petits Ouvrages. Etant de retour à Rouen au commencement de l'hiver, il se lia avec M. *Basnage* le père, M. *Bigot*, M. *Laroque*, & quelques autres personnes distinguées par leur savoir & leur mérite. Il ne passa à Rouen que cet hiver; car ayant reconnu

que son élève n'avoit aucune disposition à l'étude, il en avertit ses parens & le quitta. Avant que de partir, il se fit peindre pour satisfaire aux desirs de sa mère, & il lui envoya son portrait avec une lettre qui fait honneur à son cœur.

La passion que BAYLE avoit pour les Lettres, lui faisoit souhaiter ardemment de venir à Paris, où il devoit trouver tout ce qui pouvoit satisfaire son inclination. Dans cette vue, il pria un de ses amis de lui faciliter les moyens de rester dans cette grande Ville. Celui-ci découvrit une place auprès d'un jeune Gentilhomme qui y étoit attendu; & BAYLE partit de Rouen pour s'y rendre. Il n'y trouva pas le jeune homme qu'on lui destinoit; mais à la recommandation du Marquis de *Ruvigny*, il fut fait Gouverneur de MM. de *Beringhem*.

Le séjour de Paris mit BAYLE au comble de ses desirs. Il jouissoit du commerce des Gens de Lettres, & se trouvoit à portée de consulter toutes sortes de Livres. M. *Basnage* étoit alors à Sedan, où il achevoit ses études de Théologie. BAYLE lui faisoit part de ce qu'il y avoit de nouveau dans la Littérature; & M. *Basnage* lisoit ses lettres à M. *Jurieu*, Ministre & Professeur de Théologie dans l'Université de Sedan. Ce M. *Jurieu* avoit l'esprit pénétrant, l'imagination féconde: il écrivoit bien & facilement; mais il étoit présomptueux & vain à l'excès. Esprit impérieux & turbulent, il vouloit dominer par tout. Tel étoit l'homme à qui M. *Basnage* fit connoître BAYLE. Ce Professeur charmé des Lettres de notre Philosophe, s'intéressa en sa faveur. Il s'employa d'abord avec feu pour lui rendre service, & il devint dans la suite son plus cruel ennemi.

Dans ce temps-là une Chaire de Philosophie vint à vaquer à Sedan. M. *Basnage*, toujours ami zélé de BAYLE, le proposa à M. *Jurieu* pour la remplir. Celui-ci promit qu'il le serviroit de tout son pouvoir; & il y étoit d'autant mieux disposé, qu'on travailloit à y placer un homme qu'il n'aimoit pas. Pour être plus sûr de réussir, il pria M. *Basnage* d'écrire à BAYLE de venir incessamment à Sedan. Notre Philosophe refusa d'abord de partir; parce qu'il craignoit d'être reconnu & inquiété comme relaps, & d'être puni en conséquence suivant la rigueur des Ordonnances. Mais M. *Basnage* l'ayant rassuré par une seconde lettre, il partit de Paris le 22 Août. Il trouva un grand nombre de concurrens, dont chacun avoit un parti considérable. Cela formoit une brigue qui inquiétoit ceux qui devoient disposer de la Chaire vacante. Pour sortir d'embarras sans désobliger personne, on convint de nommer à la place vacante celui qui la remporteroit par la dispute. On donna aux Prétendans *Le Temps* pour sujet. BAYLE s'enferma donc avec ses concurrens, & il composa dans ce recueillement ces Thèses fameuses, où l'on voit tous les principes qu'il a publiés depuis. La dispute dura deux après-dînées entières, & la victoire se rangea du côté de BAYLE. On lui adjugea la palme. Il fut reçu le 2 Novembre, prêta serment le 4, & fit l'ouverture de ses leçons publiques le 11.

Pendant les vacances, notre Philosophe, pour se délasser de ses travaux, vint faire un tour à Paris, & de-là il passa à Rouen, afin de voir M. *Basnage*. Il apprit dans ce voyage l'affaire de M. *de Luxembourg*, qui étoit détenu dans les prisons, comme coupable de maléfices, d'impiété & d'empoisonnement, crimes fictices dont il fut déchargé dans la suite. Cette affaire faisoit alors beaucoup de bruit, à cause de certaines particularités qui la rendoient singulière. BAYLE voulut s'en amuser & en réjouir le Public. Il composa à cet effet une Harangue, où M. *de Luxembourg* plaidoit sa cause devant ses Juges, & se justifioit d'avoir fait un pacte avec le Diable; 1°. pour jouir de toutes les femmes; 2°. pour être toujours heureux à la Guerre; 3°. pour gagner tous les Procès; 4°. pour avoir les bonnes graces du Roi. Ces quatre points faisoient la division de la Harangue. C'étoit une satire très-ingénieuse, mais très-vive, & par cela même très-blâmable. BAYLE ne se fit point connoître, & cette pièce ne fournit qu'un amusement passager.

Dans ce voyage, on procura à notre Philosophe un Livre qui venoit de paroître, composé par le P. *Valois*; Jésuite de Caen, sous le nom de *Louis de la Ville*, & intitulé: *Sentimens de M. Descartes sur l'essence & la propriété des corps, opposés à la Doctrine de l'Eglise*, &c. BAYLE lut ce Livre, qu'il trouva bien écrit. Il jugea qu'on y prouvoit invinciblement ce qu'on vouloit établir; c'est-à-dire, que les principes de *Descartes* étoient contraires à la foi de l'Eglise Romaine. Mais il n'en estima pas moins les principes de ce grand Homme. Il fit soutenir à ce sujet des Thèses à ses Ecoliers, & composa sur la même matière une dissertation, où en défendant les principes de *Descartes*, il rétablit les raisons de MM. *Clercelier*, *Rohault* & le P. *Malebranche*, en faveur de ce Philosophe, & que le P. *Valois* avoit attaquées; & ruine entierement toutes les subtilités de ce Jésuite. Il s'attache sur-tout dans cette dissertation, à prouver que la pénétrabilité de la matière est impossible.

Il parut à la fin de 1680 cette fameuse Comète, dont on a tant parlé, & qui allarmoit alors tout le Peuple. BAYLE, en qualité de Proféssseur, étoit continuellement exposé aux questions de plusieurs personnes allarmées de ce prétendu mauvais présage: il les rassuroit autant qu'il pouvoit; mais il gagnoit peu avec des raisonnemens philosophiques. On lui répondoit toujours, que Dieu montre ces grands phénomènes, afin d'avertir de faire pénitence. Il falloit donc opposer à cette réponse quelque raison théologique. Après avoir rêvé à cela, BAYLE trouva celle-ci. *Si les Comètes étoient un présage de malheur, Dieu auroit fait des miracles pour confirmer l'idolâtrie dans le monde.* Cette raison lui parut si triomphante, qu'il crut devoir la rendre publique. A cette fin, il envoya une Lettre à l'Auteur du *Mercure Galant*, en forme d'Ouvrage, en le priant de la donner à son Imprimeur, pour en obtenir la permission du Lieutenant de Police. Notre Philosophe garda l'*incognito*; & comme il ne vit pas paroître sa Lettre, il demanda son manuscrit, que l'Auteur du Mercure (M. *de Visé*) lui rendit, en lui disant que M. *de la Reynie*, Lieutenant de Police, ne pouvoit permettre l'impression de cet Ouvrage, & qu'il falloit avoir l'approbation des Docteurs. Mais notre Philosophe ne jugea pas à propos de prendre cette voie.

Il posséda paisiblement sa Chaire jusqu'en 1681, qu'elle fut supprimée par un Arrêt du Conseil. Il se trouva ainsi sans emploi. Tous les gens de bien prirent part à sa situation, & nommément M. *van Zoelen*, qui avoit logé à Sedan avec lui, & qui avoit beaucoup profité de ses conversations. Ce Monsieur en parla à un de ses parens, nommé M. *Paets*, l'un des Conseillers de la Ville de Rotterdam, lequel favorisoit les Gens de Lettres, & dont le mérite lui avoit acquis une grande autorité. Ce Magistrat écrivit à BAYLE, pour lui offrir ses services; & celui-ci, en le remerciant, lui demanda la continuation de sa bienveillance.

Notre Philosophe resta encore cinq ou six semaines à Sedan, sans entendre parler de M. *Paets*. Ennuyé de ne pas recevoir de ses nouvelles, il quitta cette Ville & partit pour Paris. Il demeura quelque temps dans cette Capitale, sans savoir s'il devoit y fixer son séjour. Pendant ce temps, le Comte de *Guischard* fit tous ses efforts pour le porter à embrasser la Religion Romaine: mais quelque grands que fussent les avantages qu'il lui offrit, il ne put le convertir. Enfin il étoit prêt à passer en Angleterre, lorsqu'il reçut une lettre de M. *Paets*, qui lui marquoit que la Ville de Rotterdam lui donnoit une Chaire de Philosophie & une pension. Il ajoutoit qu'on placeroit aussi M. *Jurieu*, que l'Arrêt du Conseil avoit dépouillé de sa Chaire de Sedan, & pour lequel BAYLE s'étoit intéressé. Ainsi BAYLE quitta Paris le 8 Octobre, & il arriva le 30 à Rotterdam, où il fut reçu très gracieusement par la famille de M. *van Zoelen*, & par M. *Paets*. M. *Jurieu* suivit de près; & à peine fut-il arrivé, qu'il lui échappa quelques brusqueries, qu'on ne lui pardonna qu'en considération de son ami. La Ville de Rotterdam érigea en leur faveur une Ecole, qu'on appella l'*Ecole*

illustre. M. *Jurieu* en fut nommé Professeur de Théologie, & BAYLE Professeur de Philosophie & d'Histoire, avec cinq cent florins de pension annuelle. Il prononça sa harangue d'entrée le 5 Novembre, & donna sa première leçon le 8.

Quelque temps après son installation, BAYLE publia sa Lettre sur les Comètes, sans se faire connoitre; mais le succès qu'elle eut ne put contenir le Libraire : il le décela. Cela auroit procuré à notre Philosophe une douce satisfaction, si elle n'eût été mêlée du chagrin qu'il eut de perdre Madame *Paets*. Cette Dame, qui l'estimoit singulierement, lui légua à sa mort deux mille florins pour acheter des Livres; & il a conservé toute sa vie le souvenir de sa générosité.

Il eût été à desirer pour le repos de BAYLE, qu'il eût joui tranquillement de l'honneur que lui faisoit sa Lettre sur les Comètes, ou qu'il eût écrit sans attaquer personne. Quelqu'intéressé qu'il pût être à le faire, il auroit évité des persécutions qui empoisonnèrent le reste de ses jours. Mais il se trouvoit maltraité dans un Ouvrage intitulé l'*Histoire du Calvinisme*, par M. *Maimbourg*, où les Réformés de France étoient tancés durement; & il crut qu'il devoit réfuter cette Histoire. C'est aussi ce qu'il fit par un Ecrit qui n'étoit qu'un badinage ingénieux, plus triomphant qu'une réfutation solide. Cette Critique plut beaucoup, mais on la trouva répréhensible pour le fond; & M. *Maimbourg* en fut si irrité, qu'il sollicita vivement M. *de la Reynie* à la condamner. N'ayant pu réussir, il s'adressa au Roi, qui lui accorda un ordre à ce Magistrat de faire brûler la *Critique de l'Histoire du Calvinisme* par la main du Bourreau, & d'en défendre la publication, sous des peines très-sévères. M. *de la Reynie* obéit, quoiqu'avec d'autant plus de regret, qu'il avoit lu cette Critique avec plaisir. Il laissa la liberté à M. *Maimbourg* de mettre dans la Sentence ce qu'il jugeroit à propos; & celui-ci aveuglé par sa passion, y employa le style d'un Auteur irrité. Il peignoit sa colère si vivement, qu'on ne pouvoit le méconnoître. Pour répandre davantage le ridicule qu'il se donnoit ainsi, M. *de la Reynie* fit imprimer plus de trois mille exemplaires de cette Sentence, & ordonna qu'on l'affichât par tout Paris : ce qui excita tellement la curiosité du Public, que la première Edition de cette Critique fut enlevée dans peu de jours, & qu'il fallut pour la satisfaire en publier une seconde, laquelle parut bientôt augmentée de moitié. On ignoroit cependant le nom de son Auteur, & on l'attribuoit faussement à M. *Claude*. Ce ne fut que par hasard qu'on découvrit que c'étoit BAYLE. En répondant à une Lettre qu'on lui avoit écrite sur cet Ouvrage, il avoit oublié de retirer son manuscrit, & son écriture le démasqua. M. *Jurieu* fit aussi une Critique de l'Histoire de M. *Maimbourg*, qu'on méprisa autant qu'on avoit loué l'autre. L'amour propre de ce Professeur en fut cruellement blessé. Il regarda dès-lors notre Philosophe comme son concurrent, & il ne put lui pardonner d'avoir plus d'esprit que lui. De-là naquirent une jalousie & une haine qui n'ont que trop éclaté depuis.

Sur la fin de 1682, on sollicita fortement BAYLE de se marier. On lui proposoit une Demoiselle jeune, jolie, de très-bon sens, maîtresse de ses volontés, & qui avoit au moins quinze mille écus de dot : mais quelqu'avantageux que fût ce parti, il le refusa. Les soins & les embarras d'une famille ne conviennent point, disoit-il, à un Philosophe, qui fait consister son bonheur dans l'étude & dans la méditation.

Il publia en 1683 une nouvelle Edition de ses *Pensées diverses sur les Comètes*. Et il mit au jour l'année suivante un *Recueil de quelques Pièces curieuses sur la Philosophie de M. Descartes*, précédé d'une Préface, dans laquelle il fait l'histoire de ces Pièces. Au milieu de ses occupations, il avoit formé le projet de faire imprimer en Hollande un Journal semblable au Journal des Savans. Il étoit surpris que dans un endroit où l'on avoit une si grande liberté d'imprimer, & dans lequel il y avoit tant de Gens de Lettres, on ne se fût pas avisé de composer un Journal. Il fut

fut tenté plusieurs fois de le faire: mais considérant qu'un pareil ouvrage demandoit beaucoup de temps & d'application, il s'en abstint. Cependant un Chirurgien ayant publié une espèce de Journal très-mal-fait, cette entreprise réveilla son projet. Il en parla à M. *Jurieu*, qui le pressa fortement de le mettre à exécution, parce qu'il étoit bien aise d'avoir une plume assurée qui fit l'éloge de ses Ouvrages. Ses raisons le déterminèrent. Il publia son Journal sous le titre de *Nouvelles de la République des Lettres*, le 2 Mars 1684. Cette nouvelle production fut reçue comme elle méritoit de l'être, c'est-à-dire avec un applaudissement universel. C'est en effet un des meilleurs Journaux qui ait paru. BAYLE fait renfermer dans de courts extraits l'idée la plus précise d'un Livre, sans y rien mettre d'ennuyeux. Les matières les plus abstraites y sont égayées par des traits vifs, piquans, ingénieux. Aussi ces *Nouvelles* lui procurèrent-elles toutes sortes de satisfactions, qui ne furent troublées que par une petite aventure.

Notre Philosophe inséra dans son Journal une lettre entière de *Christine*, Reine de Suède, contre la conduite de la France envers les Huguenots, après la révocation de l'Edit de Nantes. Et il y joignit des réflexions qui déplurent à la Reine, sur-tout celle-ci : *Cette lettre est un reste de Protestantisme.* La colère de *Christine* éclata d'abord par une lettre très-vive, pleine de hauteur & de menaces, qu'écrivit à BAYLE un Officier de la Reine. Pour se disculper, notre Philosophe publia des Réflexions apologétiques; mais elles ne calmèrent pas l'esprit irrité de *Christine*. Une seconde lettre part aussi vive & aussi menaçante que la première. BAYLE y répondit par une lettre également spirituelle & respectueuse, adressée à la Reine même. Il se justifia si bien, que Sa Majesté lui fit une réponse très-obligeante. Elle l'engagea en même temps à publier que *Christine renonça à la Religion de sa naissance, dès qu'elle eut l'âge de raison.* Et comme les mots, *reste de Protestantisme*, la choquoient toujours, elle exigea aussi une rétractation de la part de BAYLE à cet égard. Enfin elle lui imposa *pour pénitence* de lui envoyer désormais tout ce qu'il y auroit de nouveau en France, & sur-tout son Journal.

En faisant l'analyse des Livres, notre Journaliste se trouva engagé dans une dispute avec M. *Arnaud*, à l'occasion d'un Ouvrage que ce Docteur publia contre ce sentiment du P. *Malebranche : Que tout plaisir est un bien, & rend actuellement heureux celui qui le goûte.* BAYLE adopta cette proposition, & soutint, *que tout plaisir rend heureux celui qui en jouit, pour le temps qu'il en jouit, & que néanmoins il faut fuir les plaisirs qui nous attachent au corps.* M. *Arnaud* lui répondit par un Ecrit intitulé : *Avis à l'Auteur des Nouvelles*, &c. Notre Philosophe répliqua. Et quoique M. *Arnaud* mît au jour un second Ecrit pour répondre à cette réplique, la dispute se termina là.

Le mérite de BAYLE faisoit tant de bruit dans le monde savant, que les Etats de la Province de Frise jettèrent les yeux sur lui pour remplir la Chaire de Professeur de Philosophie dans l'Académie de Franker, avec 900 florins d'appointemens, ce qui formoit une somme presque deux fois plus considérable que celle qu'il recevoit à Rotterdam. Mais BAYLE pensoit trop noblement pour préférer son avantage à ce qu'il devoit à ses Bienfaiteurs. Il remercia donc poliment les Etats de Frise. Il perdit dans ce temps-là son frère, mort au Château Trompette, où il étoit détenu pour cause de Religion, & son père, qui décéda peu de mois après. Cette double perte le jetta dans la plus grande consternation. Accablé de douleur & de tristesse, il chercha un soulagement à son chagrin. Comme il attribuoit la mort de ses parens à la manière dure dont on traitoit en France les Protestans, il voulut faire voir que cette conduite n'étoit pas conforme à la douceur de l'Evangile. A cette fin, il composa un Ouvrage qui parut sous ce titre : *Commentaire Philosophique sur ces paroles de S. Luc: compelle intrare* (contrains-le d'entrer.) L'Auteur y établit d'abord pour principe fondamental, *que la lumière naturelle ou les*

principes généraux de nos connoissances sont (philosophiquement parlant) *la règle matrice & originelle de toute interprétation de l'Ecriture, en matière de mœurs principalement.* Il examine ensuite les raisons qui tendent à prouver la tolérance des différentes Religions, & à renverser le sens littéral de ces paroles : *Compelle intrare.* On trouve après cela la réponse à plusieurs objections. Et le Commentaire est terminé par une réfutation des raisons particulières, dont S. *Augustin* s'est servi, pour justifier les persécutions contre les Hérétiques.

Il donna au Public vers ce temps-là une petite Pièce intitulée : *Ce que c'est que la France toute Catholique sous le règne de Louis le Grand*, qu'il a depuis fait servir d'introduction au *Commentaire Philosophique.* Le but de l'Auteur est de prouver qu'on doit souffrir *la tolérance de toute Religion ou Secte, qui n'a aucun principe tendant à troubler le repos, & qui ne fait pas injure à la Divinité, qu'elle fait profession de croire.*

M. *Jurieu* attaqua cet Ouvrage par un Traité intitulé : *Des droits de deux Souverains en matière de Religion, la conscience & le Prince, pour détruire le dogme de la tolérance universelle établie dans le Commentaire Philosophique.* M. *Saurin* fit une critique de ce Livre, & convainquit l'Auteur de mille bévues, & d'autant de contradictions.

Au reste dans ce Commentaire, BAYLE paroît douter si les Sociniens & les Anabaptistes, qui rejettent le dogme de la contrainte, ne sont pas les seuls qui ont conservé la foi pure & dans son entier. Il y blâme aussi la conduite de Genève, qui défendit en 1535 tout exercice de la Religion Romaine, & qui ordonna que ceux qui ne vouloient pas embrasser la réformation, fortissent de la Ville, à peine de prison ou d'exil. Enfin il y condamne l'abolition de la Messe, & les Sentences contre *Servet*, &c.

La grande application que BAYLE apporta à cet Ouvrage, jointe à la plaie que la mort de ses parens avoit faite à son cœur, dérangea si fort sa santé, qu'il fut obligé de discontinuer son Journal en 1687 au mois de Février, qu'il n'acheva pas. Il eut pour successeur M. *Beauval de Basnage*, lequel en publia la continuation sous ce titre : *Histoire des Ouvrages des Savans* ; parce que, disoit-il, » en lui donnant celui de *Nouvelles de la République des Lettres*, on auroit cherché l'illustre » Auteur qui leur a donné naissance ; & » le titre mal soutenu n'auroit servi qu'à » redoubler les regrets d'un homme inimitable.

Cependant la santé de BAYLE alloit de mal en pis. Il étoit tourmenté d'une fièvre qui ne le quittoit pas. Pour s'en délivrer, il alla à Aix-la-Chapelle y prendre les eaux, qui le rétablirent assez bien. Avec un peu de repos & beaucoup de tranquillité, son tempérament se fût fortifié : mais on ne trouve ni l'un ni l'autre dans la République des Lettres. Elle est sujette comme les Empires à des révolutions ; & malheureusement il en arriva une terrible qui porta une atteinte mortelle à la vie de notre Philosophe.

Il parut en 1690 un Ouvrage intitulé : *Avis aux Refugiés sur leur prochain retour en France.* C'est un Ecrit en forme de Lettre, dans lequel on raille les Refugiés sur les espérances qu'ils avoient conçues de voir des événemens extraordinaires en 1689, prédits par M. *Jurieu* aux Réformés. On l'attribua à BAYLE, qui le désavoua toujours. Malgré ce désaveu, M. *Jurieu* rompit tout d'un coup avec lui d'une manière brusque & féroce. Il fit part en quelque sorte de cette incartade au Public, par un *Examen d'un Libelle contre la Religion, contre l'Etat, & contre la Révolution d'Angleterre, intitulé : Avis important aux Refugiés sur leur prochain retour en France.* Il accusa de plus notre Philosophe d'être l'Auteur d'une cabale dévouée à la France, pour perdre l'Angleterre, la Hollande & leurs Alliés, avec tout le Protestantisme ; & cela parce qu'il avoit voulu faire imprimer un projet de paix que l'Auteur (M. *Goudet*, Marchand de Genève) lui avoit adressé. Il étoit fort aisé à BAYLE de démontrer cette calomnie : c'est ce qu'il fit dans un Ouvrage intitulé : *La Cabale chimerique, ou Réfutation de l'Histoire fabuleuse & des calomnies que M.*

Jurieu vient de publier malicieusement contre un certain projet de paix, & touchant le Libelle intitulé : Avis important, &c. Il parut en même temps un Factum contre lui par un soi-disant de ses amis, dont le titre est : *Nouvelles convictions contre l'Auteur de l'Avis*, &c. Et notre Philosophe y fit une belle réponse sous ce titre : *La Chimere de la Cabale de Rotterdam démontrée*, &c.

Cette dispute fut calmée pendant quelque temps, à cause de la maladie de l'Accusateur. Elle paroissoit même assoupie, lorsqu'un ami de M. *Jurieu* la réveilla par cet Ouvrage : *Le Philosophe dégradé, ou Réfutation de la Chimere*, &c. BAYLE y fit deux réponses, l'une intitulée *Avis au petit Auteur des petits Livrets*, & l'autre *Nouvel Avis*, &c. dans lesquels il se moque fort agréablement de son Adversaire.

Tous ces Ecrits humilièrent un peu M. *Jurieu* & ses Partisans. Mais ce Professeur voyant qu'il ne lui étoit pas avantageux de combattre aves des raisons, crut devoir employer la force. Comme il ne pouvoit mettre BAYLE en défaut du côté de l'esprit, il attaqua les qualités du cœur. Non content de le traiter de traître, de conspirateur d'Etat, d'impie & d'athée, M. *Jurieu* forma des cabales artificieuses pour le perdre; & il eut le crédit de faire dénoncer par un Consistoire Flamand, le Livre des Comètes, aux Bourgmaistres de Rotterdam, comme un Livre dangereux & impie. Il leur fit entendre qu'il n'étoit pas décent de donner pension à un Professeur qui avoit de tels sentimens. On a écrit que les Bourgmaistres, qui n'entendoient rien à la doctrine des Comètes, mais qui écoutoient les calomnies de M. *Jurieu*, crurent devoir déférer à ses avis, & qu'en conséquence ils ne se contentèrent pas de déposer BAYLE, qu'ils révoquèrent encore la permission qu'ils lui avoient donnée d'enseigner en particulier.

Cependant, si l'on en croit M. *des Maiseaux*, * la vraie cause de sa disgrace venoit du Roi d'Angleterre, qui lui attribuant le projet de Paix, s'imagina qu'il y avoit une cabale pour faire conclure la Paix, à peu près comme on avoit procuré celle de Nimègue, par des Ecrits semés à Amsterdam & ailleurs. C'est-à-dire, que Sa Majesté pensoit que BAYLE avoit travaillé pour engager les Hollandois à conclure la Paix avec la France à son préjudice. Dans cette persuasion, elle ordonna aux Magistrats de lui ôter sa Chaire.

Quoi qu'il en soit, notre Philosophe perdit sa place le 20 Octobre 1683. Privé de son revenu, & peu accommodé des biens de la fortune, il se trouva dans une situation fort triste. Mais sa Philosophie ne l'abandonna pas. Elle lui fit regarder comme inutile ce qui lui manquoit ; & l'esprit de désintéressement, la tempérance & la sobriété lui tinrent lieu d'un revenu suffisant. Cette patience & cette modération, bien loin de faire revenir ses ennemis, ranimèrent au contraire leur fureur. Ils répandirent par-tout que la déposition de BAYLE étoit fondée sur la dénonciation de l'*Avis aux Refugiés*, & de la *Cabale chimerique*, &c. BAYLE les laissa dire, & songea à tirer parti de ses talens. Il imagina de faire un Dictionnaire qui relevât toutes les faussetés que pouvoient contenir les Dictionnaires & les autres Ouvrages de conséquence, & qui les rectifiât. Il devoit l'intituler par cette raison *Dictionnaire Critique*, & il l'appelloit *La Chambre des Assurances de la République des Lettres*. Mais le projet & les fragmens qu'il en publia ne furent pas goûtés. Il abandonna donc cette entreprise; & en même temps il forma le dessein de son *Dictionnaire Historique & Critique*, auquel il travailla avec beaucoup de diligence. Cet Ouvrage qui contient une métaphysique très-subtile, eut un succès étonnant. Il fut sur-tout si estimé en Angleterre, que le Duc de *Shrewsbury*, qui avoit beaucoup de mérite, désira que cet Ouvrage lui fût dédié. Il chargea à cet effet M. *Basnage* d'assurer BAYLE qu'il lui témoigneroit sa reconnoissance par un présent de deux cens guinées. Mais ni cette offre, ni les sollicitations les plus pressan-

* *Vie de Bayle*, Tom. II, pag. 16.

tes de la part de ses amis, ne purent le gagner. Il répondit à ceux qui se mêloient de cette affaire, qu'il s'étoit moqué si souvent des dédicaces, qu'il n'oseroit s'exposer aux railleries qu'encouroient ceux qui en faisoient. Ce n'étoit là qu'un prétexte. Le véritable motif de ce refus est qu'il ne vouloit louer personne qui eût quelque rang à la Cour du Roi, dont il avoit sujet de se plaindre; & le Duc de *Shrewsbury* étoit alors dans le Ministère.

Dans ce Dictionnaire, BAYLE n'avoit pas oublié les menées de M. *Jurieu* contre lui. Il s'en venge un peu en relevant les fautes qui sont dans ses Ouvrages, De son côté, M. *Jurieu* ne perdoit pas BAYLE de vue. Il disoit que ses ennemis étoient les ennemis de Dieu; & à l'exemple de Tartuffe, il couvroit toute l'horreur de sa méchanceté sous le voile de la Religion. Dans la Chaire de Vérité, cet ennemi implacable osoit débiter les choses les plus odieuses, dès qu'elles favorisoient sa passion. Tous les gens de bien furent surpris d'entendre prêcher une morale si scandaleuse. Notre Philosophe la dénonça dans une feuille volante intitulée: *Nouvelle Hérésie dans la Morale, touchant la haine du prochain, prêchée par M. Jurieu dans l'Eglise Wallone de Rotterdam, dénoncée à toutes les Eglises réformées.* Cette nouvelle querelle eut des suites. Un Officier ami de BAYLE voulut la terminer par une réconciliation: mais BAYLE lui en fit voir l'impossibilité. S'il se réconcilioit avec moi, dit-il, il faudroit qu'il se reconnût lui-même un infâme calomniateur; & si je me réconciliois avec lui, il faudroit que je me reconnusse coupable.

M. *Jurieu* qui épioit cependant toutes les occasions où il pourroit nuire à notre Philosophe, en saisit une à laquelle le Dictionnaire Historique donna lieu. Les Libraires de Paris instruits du cas qu'on faisoit de ce Dictionnaire, voulurent le faire imprimer. Ils en demandèrent la permission à M. le Chancelier, qui commit M. l'Abbé *Renaudot* pour l'examiner. Celui-ci en porta un jugement si désavorable, que M. le Chancelier refusa la permission qu'on demandoit. M. *Jurieu* fut instruit de ces démarches: il se procura ce jugement & le publia. M. de Saint-Evremont y répondit d'abord officieusement; & BAYLE se contenta de déclarer que si jamais il le réfutoit, ce ne seroit qu'après s'être assuré que M. l'Abbé *Renaudot* le reconnoîtroit pour sien. Mais cette affaire étant devenue plus sérieuse qu'il ne l'avoit cru, il fut obligé de se justifier par un Ecrit public. On répliqua: & l'éternel M. *Jurieu* qui avoit juré la perte de notre Philosophe, eut assez de crédit pour faire procéder le Consistoire de l'Eglise Wallone de Rotterdam contre ce Dictionnaire. On trouve dans l'*Histoire de Bayle & de ses Ouvrages*, pag. 33, le détail de cette affaire, tiré d'une Lettre que BAYLE fit imprimer en 1698.

Ce ne furent pas là les seules tracasseries qu'occasionna cet Ouvrage. Les Libraires qui l'avoient fait imprimer en éprouvèrent d'autres de la part de ceux de leurs confrères qui avoient le privilège du *Dictionnaire de Moreri*. Ils prétendirent que le nouveau *Dictionnaire Historique & Critique* étoit semblable à celui-ci. Quelque mal fondée que fût cette objection, les Libraires de BAYLE n'obtinrent un privilège des Etats Généraux, qu'à condition que l'Auteur se nommeroit dans le titre. Et c'est ici le premier Ouvrage où notre Philosophe ait mis son nom. On va juger s'il peut avoir quelque rapport avec *Moreri*, que les Anglois nomment le *Dictionnaire Bourgeois*, * par un précis de celui de BAYLE.

On peut regarder ce Dictionnaire comme divisé en deux parties. L'une est purement historique, & l'autre est un mélange de preuves & de discussions, en forme de commentaire, mêlées de réflexions philosophiques. Il y règne une variété infinie. Dans le texte ou le corps des articles, l'Auteur fait avec beaucoup d'exactitude & de précision l'histoire des personnes dont il parle; mais il se dédommage dans les remarques qui sont au-dessous du texte, &

* Voyez la Préface du *Dictionnaire Historique & Critique* de M. Chauffepié.

qui lui servent de commentaire. Il donne le caractère de ces personnes : il démêle les circonstances de leur vie & les motifs de leur conduite : il examine le jugement qu'on en a fait & qu'on en peut faire. Il traite des matières très-importantes de Religion, de Morale & de Philosophie. Il semble même que le texte ait quelquefois été fait pour les remarques. Les actions ou les sentimens d'une personne obscure & presqu'inconnue, lui donnent occasion d'instruire ou d'amuser agréablement le Lecteur. Ainsi plusieurs articles qui semblent ne rien promettre, sont souvent accompagnés de choses les plus curieuses. Il fait par-tout la fonction d'un Historien exact, fidèle, désintéressé, & d'un Critique modéré, pénétrant & judicieux. En parlant des Philosophes, il s'attache à découvrir leurs opinions, & à en faire sentir le fort & le foible.

Persuadé que les disputes de Religion, qui ont causé des maux infinis dans le monde, ne viennent que de la trop grande confiance que les Théologiens de chaque parti ont en leurs lumières, il prend à tâche de les humilier, & de les rendre plus retenus & plus modérés, en montrant qu'une Secte aussi ridicule que celle des Manichéens leur peut faire des objections sur l'origine du mal & la permission du péché, qu'il n'est pas possible de résoudre. Il va même plus loin. Il établit en général, que la raison humaine est plus capable de réfuter & de détruire, que de prouver & de bâtir ; qu'il n'y a point de matière théologique ou philosophique, sur quoi elle ne forme de très-grandes difficultés ; de manière que si on vouloit la suivre avec un esprit de dispute aussi loin qu'elle peut aller, on se trouveroit souvent réduit à de fâcheux embarras ; qu'il y a des doctrines certainement véritables, qu'elle combat par des objections insolubles ; qu'il faut alors n'avoir point d'égard à ces objections, mais reconnoître les bornes étroites de l'esprit humain, l'obliger elle-même à se captiver sous l'obéissance de la foi, & qu'en cela la raison ne se dément point, puisqu'elle agit conformément à des principes raisonnables. Il donne en même temps plusieurs exemples des difficultés que la raison trouve dans la discussion des sujets les plus importans, & le plus souvent il le fait en simple rapporteur.

Il tâche d'inspirer la même retenue à l'égard des matières historiques. Il fait voir que plusieurs faits qu'on n'avoit jamais révoqué en doute, sont très-incertains, ou même évidemment faux : d'où il est facile de conclure qu'il ne faut pas croire légerement les Historiens, mais plutôt s'en défier & suspendre son jugement, jusqu'à ce qu'un examen rigoureux nous ait assuré de la vérité de leur récit.

Voilà l'analyse qu'a donnée M. *des Maiseaux* * du Dictionnaire de BAYLE, & que j'ai trouvé si exacte & si juste, que je n'ai pas cru devoir y rien changer.

Le succès qu'eut cet Ouvrage fit un honneur infini à notre Philosophe. Il en reçut de toutes parts des témoignages de considération & d'estime. En 1700 la Princesse *Sophie*, Electrice Douairière d'Hanovre, & l'Electrice de Brandebourg sa fille, depuis Reine de Prusse, voulurent voir la France & la Hollande. Comme elles aimoient les Lettres, qu'elles connoissoient le mérite de BAYLE, & qu'elles l'estimoient, le desir de voir la Hollande s'augmenta par le plaisir de connoître personnellement un homme aussi illustre. A peine arrivées à Rotterdam, elles envoyèrent prier BAYLE de les venir voir ; mais il étoit fort tard, & notre Philosophe étoit au lit où une migraine le retenoit : il ne put avoir cet honneur. Ces Princesses partirent le lendemain pour la Haye, sans avoir vu BAYLE. M. le Comte de *Dhona*, pour leur faire sa cour, fit connoître à M. *Basnage*, qui étoit alors dans cette Ville, le desir qu'elles avoient de le voir. M. *Basnage* l'écrivit à BAYLE, qui partit sur le champ pour la Haye. Il fut reçu des deux Princesses avec beaucoup de distinction. La Princesse Sophie

* *La vie de Bayle*, Tome II, page 99.

s'entretint long-temps avec lui en particulier; & l'Electrice de Brandebourg lui témoigna son estime en lui montrant ses Ouvrages qu'elle faisoit porter toujours par-tout où elle alloit. Notre Philosophe demeura chez M. le Comte de *Dhona* pendant son séjour à la Haye. Les Princesses voulurent le mener à Delft; mais il apporta quelque retardement à ce départ, & on se sépara.

De retour chez lui, il reçut de Milord Comte de *Shaftesbury* (a) des lettres pleines de complimens les plus flatteurs. Elles étoient accompagnées ordinairement de présens qu'il n'acceptoit qu'avec peine. Il s'abstenoit même de lui envoyer ses Ouvrages, pour ne pas donner occasion à ses libéralités. La Société de Dublin lui donna aussi des marques publiques de son estime, par une lettre que le célèbre *Edouard Smith* lui écrivit de sa part. Enfin Milord Comte d'*Albemarle* lui fit écrire à la Haye, par le Baron de *Walef*, la lettre la plus polie & la plus obligeante, pour le déterminer à l'aller joindre & demeurer auprès de lui à la Haye avec toute liberté. On lui marquoit dans cette lettre qu'il avoit assez honoré la Ville de Rotterdam par sa présence, & que la Capitale de la Hollande étoit en droit, avec tous ses avantages, de l'inviter à la préférer à un séjour destiné pour le commerce. BAYLE s'excusa sur l'uniformité de la vie, qui lui convenoit comme à un homme cassé, & à la foiblesse de son tempérament.

En effet toutes ces distinctions venoient trop tard. Les chagrins & un travail forcé avoient ruiné la santé de notre Philosophe. Il étoit attaqué outre cela d'une maladie de poitrine, mal héréditaire dont plusieurs de ses parens étoient morts, & elle s'étoit déclarée depuis six mois. Dans cette situation, BAYLE étoit hors d'état de rien faire. Cependant comme M. *Jacquelot* avoit attaqué vivement sa Religion, & que M. *Leclerc* s'étoit déclaré l'accusateur, BAYLE s'appliqua à repousser cette accusation par un imprimé qu'on trouve à la fin du quatriéme volume de sa réponse aux questions d'un Provincial. Ce fut là son dernier Ouvrage. Son ardeur de poitrine, sa fièvre lente, sa toux & son amaigrissement augmentoient à vue d'œil. Il convenoit qu'il se hâtât à y apporter remède; mais il ne vouloit user d'aucun. Il disoit *qu'il préféroit la mort à une vie languissante, & qu'il valoit mieux laisser agir la nature & lui laisser faire son coup, que de la traverser par des médicamens. Elle sera plus expéditive, quoique les Medecins la fassent plus avancer que reculer.* Malgré ses maux & sa foiblesse, il composa encore un petit Ecrit intitulé: *Entretiens de Maxime & Themiste*, où il défend sa Religion contre ses adversaires.

Cependant la nouvelle de sa maladie se répandit parmi les Savans. L'un d'eux, d'un mérite distingué, & de ses amis particuliers, obtint de M. *Fagon*, premier Médecin du Roi, une très-belle consultation, qui commence ainsi. » On ne peut » apprendre sans douleur que l'indifférence » pour la vie ait porté l'illustre M. BAYLE » à négliger les progrès d'une maladie, » dont les moindres établissemens sont » formidables «. Cette consultation vint trop tard. BAYLE n'existoit plus lorsqu'elle arriva. Ce grand homme mourut sans être alité, & sans avoir rien changé à sa façon de vivre. Seulement deux mois avant sa dernière heure il ne recevoit aucune visite, crainte d'augmenter son mal de poitrine. Il avoit donc défendu qu'on laissât entrer personne: mais sachant qu'on avoit refusé sa porte à M. *Terson* son ami, il voulut lui en faire des excuses par ce billet qu'il écrivit quelque temps avant que d'expirer: *Mon cher ami, ce n'étoit pas pour vous que j'avois donné des ordres qui m'ont privé de vous voir encore une fois. Je sens que je n'ai plus que quelques momens à vivre. Je meurs en Philosophe Chrétien, persuadé & pénétré des bontés de la miséricorde de Dieu. Je suis*, &c. (b)

Il vit venir la mort à pas lents sans la desirer ni la craindre, & conserva jusqu'au dernier moment toute sa tranquillité. Il parla

(a) Voyez l'Histoire de ce Philosophe, dans le second volume de cet Ouvrage.

(b) *Mémoires secrets de la République des Lettres*, pag. 106.

à ſon Imprimeur peu de temps avant que de mourir, & enſuite à ſon Hôteſſe, à laquelle il demanda ſi ſon feu étoit fait. Ce furent ſes dernières paroles. Elle le trouva mort dans ſon lit, ſans qu'on lui eût entendu pouſſer ſeulement un ſoupir, le 28 Décembre 1706, âgé de 59 ans, 1 mois & 10 jours.

Il fut généralement regreté. *Le Journal des Savans* (*a*) annonça ſa mort en ces termes : » L'année ne pouvoit guère finir » par une perte plus ſenſible à la Répu» blique des Lettres «. On trouva un Teſtament, par lequel il diſpoſoit de ſon Bien & de ſes Manuſcrits en faveur de M. *de Brugniere*, l'un de ſes couſins : mais les héritiers *ab inteſtat*, qui étoient ſes plus proches parens, prétendirent qu'étant fugitif à cauſe de la Religion, & qu'étant mort dans les Pays prohibés, il n'avoit pu diſpoſer de ſon Bien. Ils avoient pour eux les Edits, les Déclarations, & la juriſprudence des Arrêts. Néanmoins la Grand-Chambre du Parlement de Toulouſe crut devoir paſſer par-deſſus les règles en faveur d'un ſi grand Homme. Et M. *de Senaux*, digne Magiſtrat, ſoutint par ces raiſons les dernières volontés de notre Philoſophe. » Les Savans, dit-il, ſont de » tous les Pays. Il ne faut point regarder » comme fugitif celui que l'amour des » Belles-Lettres a appellé dans le Pays » étranger ; & il eſt indigne de déclarer » pour étranger celui que la France ſe glo» rifie d'avoir produit. Eh ! comment, » s'écria-t-il, BAYLE ſeroit-il mort ci» vilement, puiſque pendant tout le cours » de cette mort civile, ſon nom a éclaté » dans toute l'Europe ? (*b*).

Après tant de témoignages d'eſtime & de vénération, que faut-il de plus pour mériter à BAYLE des éloges ? Quand il auroit fait l'*Avis aux Refugiés*, comme il y a tout lieu de le croire, à en juger par le ſtyle de cet Ouvrage, fauſſement attribué ſans doute à M. *Laroque* ; & quand la ſource de l'inimitié entre lui & M. *Jurieu* viendroit de ce qu'il faiſoit l'amour à la femme de celui-ci (*c*), quoique ce ſoupçon ait été aſſez détruit (*d*), BAYLE ne ſera pas moins un homme vrai, & le plus grand Dialecticien qu'il y ait eu. Il a déterminé les bornes de notre raiſon. Perſonne n'a pouſſé plus loin les reſſources de l'eſprit. Et s'il s'eſt quelquefois égaré, rendons cette juſtice à ſes mœurs qu'il avoit ſi pures, qu'il évitoit même juſqu'aux occaſions de tentation.

(*a*) *Journal des Savans*, mois de Janvier 1707.
(*b*) *Mémoires des Hommes Illuſtres*, par le P. *Niceron*, Tom. X, Part. I, pag. 169 & 170.
(*c*) *Nouveaux Memoires d'Hiſtoire & de Critique*, par M. l'Abbé *d'Artigny*, pag. 334.
(*d*) *Dictionnaire Hiſtorique & Critique* de M. *Chaufepié*, article BAYLE.





'ABBADIE.



ABBADIE. *

QUOIQUE ce Philosophe jouisse d'une grande réputation, on ne connoit guères la manière dont il a vécu. Il faut que sa vie ait été assez obscure & assez tranquille, & cela fait honneur à son caractère. Les Auteurs des Hommes Illustres en ont dit très-peu de chose, quelqu'estime qu'ils fassent de son mérite. Ils n'ont pu sans doute être mieux instruits, & je n'ai pas été plus heureux qu'eux, quelque recherche que j'aie faite. Qu'on ne s'attende donc pas à trouver ici de grands événemens. Je n'ai rien ajouté aux Mémoires sur lesquels j'ai travaillé, & j'ai choisi les plus authentiques, parce que je sai que cette Histoire ne doit pas seulement contribuer à l'amusement passager du Lecteur, mais à son instruction véritable.

Jacques ABBADIE naquit en 1654 à Naï, Ville de France située à quatre lieues de Pau en Bearn. On ne sait point quels étoient ses parens : mais on est certain que le fameux M. *la Placette*, Ministre de Naï, prit soin de son éducation, & lui fit faire lui-même ses premières études. On l'envoya ensuite successivement à Puylaurens, à Saumur & à Sedan, pour y étudier la Philosophie & la Théologie. Il fut reçu Docteur dans l'Académie de cette dernière Ville.

Quelques Auteurs prétendent que son premier voyage fut en Hollande. Le P. *Niceron* dit au contraire qu'il vint à Paris, où il fit connoissance avec le Comte d'*Espence*, premier Ecuyer de l'Electeur de Brandebourg, qui l'engagea à le suivre à Berlin. Ce Seigneur lui procura en arrivant la place de Ministre de l'Electeur dans l'Eglise Françoise de Berlin, qu'il conserva quelques années. Pendant son séjour en cette Ville, il alla plusieurs fois en Hollande, tant pour faire imprimer des Ouvrages qu'il avoit composés, que pour d'autres affaires. Le premier de ses Ouvrages parut en 1680. Ce sont des Sermons sur divers textes de l'Ecriture, & un Panégyrique de l'Electeur. Il publia quatre ans après un *Traité de la Vérité de la Religion Chrétienne* en deux volumes. Ce Livre enleva tous les suffrages. Enhardi par ce succès, notre Philosophe mit au jour en 1685 des *Reflexions sur la présence réelle du Corps de J. C. dans l'Eucharistie*. Cette production n'eut pas le même sort que la précédente, & plusieurs Théologiens la trouvèrent peu intelligible. Cela n'empêcha pas que sa réputation n'en acquît un nouvel éclat. Son nom parvint au Maréchal de *Schomberg*, lequel instruit encore plus particulierement de sa grande sagacité, résolut de ne rien oublier pour se l'attacher. Ses sollicitations & ses lumières déterminèrent enfin notre Philosophe à le suivre en Irlande sur la fin de l'Eté de 1689 : mais ce Maréchal ayant été tué le 22 Juillet de l'année 1690 à la Bataille de Boyne, ABBADIE quitta l'Irlande pour se rendre à Londres.

Il fut reçu dans cette grande Ville comme il méritoit de l'être. On commença d'abord à le placer à l'Eglise Françoise de Savoye en qualité de Ministre. Peu de temps après, le Doyenné de Killalow en Irlande étant venu à vaquer, il fut promu à cette dignité ; dont il a joui jusqu'à sa mort. Il ne quitta même cet endroit que pour venir en Hollande, afin d'y faire imprimer ses Ouvrages, qui parurent dans l'ordre suivant. I. *L'Art de se connoître soi-même, ou la recherche de la source de la Morale*, en deux Parties in-12, 1692. Ce Livre jouit d'une estime universelle. Il a été réimprimé plusieurs fois, & on l'a traduit en diverses Langues. II.

* *Mémoires pour servir à l'Histoire des Hommes Illustres*, par le P. *Niceron*, Tom. 33. *Dictionnaire Historique & Critique* de M. *Chaufepié*, Art. *Abbadie*. Et ses Ouvrages.

Défense de la Nature Britannique, où les droits de Dieu, de la Nature & de la Société sont clairement établis au sujet de la révolution d'Angleterre, contre l'Auteur de l'Avis important aux Refugiés. Londres 1692. III. *Panégyrique de la Reine d'Angleterre.* La Haye 1695. IV. *Histoire de la dernière conspiration d'Angleterre*, &c. Londres 1695. Cette Histoire fut composée par ordre du Roi *Guillaume*, sur les Pièces originales que lui communiqua le Secrétaire d'Etat. V. *La vérité de la Religion réformée.* Rotterdam 1718. VI. *Le triomphe de la Providence & de la Religion, avec une très-sensible démonstration de la Religion Chrétienne.* Amsterdam 1723.

Ses voyages & ses travaux altérèrent beaucoup sa santé déja affoiblie par l'âge. Il mourut de maladie à Sainte Marie la Bonne, près de Londres, le 25 Septembre 1727, âgé de 73 ans.

Personne n'a eu peut-être une mémoire si prodigieuse qu'ABBADIE. Il composoit ses Ouvrages dans sa tête, & ne les écrivoit qu'à mesure qu'il les faisoit imprimer. Cet avantage extraordinaire qu'il avoit de retenir tout le plan d'une composition, nous a privés de deux Livres importans. C'étoient *une nouvelle manière de prouver l'immortalité de l'ame*, & des *Notes sur le Commentaire Philosophique* de *Bayle*. Cet illustre Métaphysicien possedoit parfaitement les Langues savantes & les Auteurs classiques. Il étoit versé dans l'Histoire tant Ecclésiastique que profane. Et il avoit sur-tout une grande pénétration d'esprit, beaucoup d'élévation dans le génie, & une éloquence mâle.

*Systême d'*ABBADIE *sur l'art de se connoître soi-même.*

Le premier principe de la connoissance de soi-même, est que l'homme est très-peu de chose. Tous ses âges lui apportent quelque foiblesse ou quelque misère particulière. L'enfance n'est qu'un oubli & une ignorance de soi-même, la jeunesse qu'un emportement, & la vieillesse qu'une mort languissante, sous les apparences de la vie, tant elle est suivie d'infirmités. Le corps de l'homme est le centre des infirmités; son esprit est rempli d'erreurs, & son cœur d'affections peu réglées. Il souffre par la considération du passé qui ne peut être rappellé, & par celle de l'avenir qui est inévitable. Son esprit veut toujours connoître, & son cœur ne cesse de desirer.

Quand il est dans la pauvreté, il fait seulement des vœux pour avoir le nécessaire. Lorsqu'il a le nécessaire à la nature, il demande le nécessaire à la condition. Est-il parvenu à cet état, il cherche ce qui peut satisfaire sa cupidité. Et quand il a obtenu tout ce que son cœur semble pouvoir desirer, il forme encore, contre la raison, de nouveaux desirs.

Tel est l'homme en général. Pour le connoître en particulier, il faut savoir quels sont ses devoirs & ses obligations naturelles. Cette connoissance est fondée sur deux principes. Le premier est que naturellement nous nous aimons nous-mêmes, étant sensibles au plaisir, desirant le bien, & ayant soin de notre conservation. Le second, qu'avec ce penchant de nous aimer, nous avons encore une raison pour nous conduire.

Nous nous aimons naturellement nous-mêmes; c'est une vérité de sentiment. Nous sommes capables de raison; c'est une vérité de fait. La nature nous porte à faire usage de la raison pour diriger cet amour de nous-mêmes, parce que nous ne pouvons nous aimer véritablement, sans employer nos lumières à chercher ce qui nous convient.

Cette loi de nature ou naturelle se divise en quatre autres, qui sont ses espèces particulières. La première est la loi de tempérance, laquelle nous fait éviter les excès & les débauches, qui ruinent notre corps & font tort à notre ame. La seconde est la loi de justice, qui nous engage à rendre à chacun ce qui lui appartient, & à le traiter comme nous souhaiterions qu'il nous traitât. La loi de modération est la troisiéme. Elle nous défend de nous venger, en nous faisant connoître que nous ne pouvons le faire qu'à nos dépens; & que respecter en cela les droits de Dieu, c'est

avoir soin de nous-mêmes. Enfin la dernière loi se nomme loi de bénéficence, & elle nous porte à faire du bien à nos prochains.

Tout cela peut se réduire à ces deux facultés de l'homme, sentiment & raison. La raison est le conseiller de l'ame. Le sentiment est comme la force ou le poids qui la détermine. Nous comparons dans nos actions l'une avec l'autre. L'ame considère non-seulement ce qui lui donne du plaisir dans le moment, mais encore ce qui peut lui en donner dans la suite. Elle compare le plaisir avec la douleur; le bien présent avec le bien éloigné; le bien qu'elle espère avec les dangers qu'il faut courir; & elle se détermine selon l'instruction qu'elle reçoit dans ses différentes recherches, sa liberté n'étant que l'étendue de ses connoissances, & l'obligation où elle est de ne choisir qu'après avoir tout examiné.

Ainsi nous ne sommes point avares lorsque nous craignons de faire tort à notre honneur par les bassesses de l'intérêt. Nous ne sommes point prodigues, si nous craignons de ruiner nos affaires, quoique nous aspirions à nous faire estimer des autres par nos libéralités. La crainte des maladies nous fait résister aux tentations de la volupté. Enfin l'amour propre nous rend modérés & circonspects; & par orgueil nous paroissons humbles & modestes.

Le plaisir & la gloire sont les deux biens généraux qui assaisonnent tous les autres. Ils en sont comme l'esprit & le sel. Il y a néanmoins entr'eux cette différence, que l'esprit se fait aimer & desirer pour l'amour de lui-même, au lieu que la gloire se fait sentir par la satisfaction qui l'accompagne. Cette satisfaction consiste en ce que nous gagnons l'estime des autres, & que l'estime que les autres font de nous, confirme la bonne opinion que nous avons de nous-mêmes. Ainsi, de quelque manière que nous acquérions cette estime, soit réelle ou apparente, notre amour propre est flatté. De-là naissent la présomption, la vanité, l'ambition & la fierté.

Le desir excessif que nous avons de nous faire estimer des autres hommes, fait que nous desirons avec passion d'être doué des qualités estimables, & que nous craignons extrêmement avoir des défauts qui nous fassent tort dans l'esprit des hommes, ou de nous trahir nous-mêmes, en ne donnant point une opinion assez avantageuse de nous. Or comme on se persuade ce qu'on desire & ce qu'on craint trop fortement, ou nous concevons une trop bonne opinion de nous-mêmes, ou nous tombons dans une excessive défiance de nous. Le premier de ces défauts s'appelle *Présomption*. Le second *Timidité*. La présomption est un orgueil confiant, & la timidité un orgueil qui craint de se trahir.

La vanité est la disposition à s'attribuer des avantages qu'on n'a point, ou de rehausser ceux qu'on a. Son aliment le plus ordinaire est le luxe. La broderie & la dorure entrent dans la raison formelle de l'estime. Un homme bien vêtu est moins contredit qu'un autre. On donne son estime & sa considération à des chevaux, à des équipages, à des ameublemens, à des livrées, &c. & la parure du corps partage la gloire qui nous paroît être la plus brillante parure de l'ame. *Ciceron* appelloit un homme qui oublioit la gloire de sa profession, pour s'attacher à cette ridicule vanité, *vir in dicendis causis benè vestitus.*

La vanité se nourrit encore de l'ostentation. On se pique d'avoir de l'esprit, & on fait tout ce qu'il faut pour persuader qu'on en a véritablement. On contredit les autres, afin qu'on croye qu'on a plus de lumières qu'eux. On dédaigne ceux qui en savent plus que nous, afin qu'ils ne nous humilient pas. On parle avec un ton de confiance des choses qu'on connoit très-superficiellement, pour qu'on croye qu'on les entend parfaitement. En un mot, & dans les discours & dans les actions, on se ment sans cesse à soi-même; c'est-à-dire, qu'on tâche de persuader aux autres qu'on posséde des qualités qu'on sait bien ne point avoir.

L'ambition est un desir de s'élever au-dessus des autres, desir qui produit l'envie, sentiment implacable qui vit autant

que le mérite subsiste. On vous pardonnera les derniers outrages qu'on aura reçus de vous; mais on ne vous pardonnera pas vos bonnes qualités.

La fierté & l'orgueil sont une sorte d'ivresse de l'ame, de même que la haine, l'envie & la malignité en sont comme la fureur. Ce sentiment est à peu près égal dans tous les hommes. Dans les uns il se manifeste davantage : dans les autres il est plus caché. Tous ne pensent pas à se faire estimer, parce qu'il y en a beaucoup à qui la pauvreté donne des occupations plus pressantes : mais tout le monde a du penchant pour l'estime. L'orgueil vit de l'erreur des autres, & des illusions qu'il se fait à lui même. Pour se guérir de ces illusions, il faut modérer l'amour de l'estime qui règne dans notre cœur.

C'est ainsi qu'en se connoissant on pourra se défaire de ses défauts, & acquérir des perfections.




CLARKE

CLARKE. *

CE feroit une chofe bien avantageufe pour la Philofophie, fi tous les Philofophes reffembloient au Métaphyficien dont je vais écrire l'Hiftoire. La nature l'avoit favorifé d'une pénétration, d'un jugement exquis, & d'une mémoire prodigieufe; & il avoit fecondé ces belles qualités par une conftante application à l'étude, & par une piété exemplaire. Il étoit doux, agréable, modefte, obligeant, fans aucune paffion, proprement dite, & fans vanité.

Heureux ceux qui ont pu jouir de fa fociété! C'eft un bonheur que peu de perfonnes ont eu, & de la perte duquel on ne peut être dédommagé que par la lecture de fes actions & de fes Ouvrages. Je vais faire connoître les unes d'après les Mémoires les plus authentiques, & je tâcherai d'analyfer les autres avec la plus grande attention: je dis avec la plus grande attention, parce qu'il s'agit ici principalement du fujet le plus important & le plus difficile qu'on ait encore traité: c'eft l'exiftence & les attributs de Dieu. Il falloit autant de fageffe que de fagacité pour toucher à cette matière; & on peut dire qu'il y a eu très-peu de Métaphyficiens qui ayent réuni ces deux avantages à un dégré fi éminent que *Samuel* CLARKE, né à Norwich le 11 d'Octobre 1675, d'*Edouard Clarke*, Ecuyer & Alderman, c'eft-à-dire Echevin de cette Ville, & d'*Anne Parmenter*, fille d'un Négociant du même endroit. Dès fa plus tendre jeuneffe CLARKE fit voir ce qu'il devoit être un jour. Les premières fenfations formèrent en lui de véritables connoiffances qui fe développoient à mefure que fes organes fe fortifioient. Il combinoit des chofes différentes dans un âge où les bons efprits ont de la peine à les faifir féparément. On s'en appercevoit, & ce n'étoit point fans admiration. Ses parens fe plaifoient à lui faire des queftions auxquelles il répondoit avec une jufteffe furprenante. On lui demanda un jour fi Dieu pouvoit faire tout: il répondit oui. Il peut donc mentir, lui dit-on? & il répliqua non. Il étoit trop jeune pour comprendre pourquoi Dieu ne peut pas mentir; mais il concevoit que la queftion fuppofoit que c'étoit la feule chofe que Dieu ne pouvoit pas faire. On lui fit d'autres queftions fur le même fujet; & il raifonna toujours comme un prodige, fans jamais ofer affirmer qu'il y eût quelque autre chofe que Dieu ne pût pas faire. Il foutenoit pourtant que cet Etre fuprême ne pouvoit point anéantir l'efpace de la chambre dans laquelle ils étoient: fentiment très-hardi & très-métaphyfique, & qui fuppofoit dans cette jeune tête une organifation bien différente de celle des autres hommes.

Ses parens ne manquèrent pas de cultiver des difpofitions auffi heureufes. Ils lui firent faire fes premières études dans l'Ecole publique de Norwich, & on l'envoya enfuite au Collége de Caïus dans l'Univerfité de Cambridge. Il avoit alors 16 ans. On lui enfeigna dans ce Collége la Philofophie de *Defcartes*. C'étoit dans la Phyfique de M. *Rohault* qu'on puifoit cette Philofophie. Elle étoit traduite en très-mauvais Latin, parce qu'on s'y étoit plus attaché aux chofes qu'à la manière de les dire. Cependant on fentoit que la doctrine qui y eft contenue feroit d'une plus grande utilité, fi elle étoit exprimée en meilleurs termes: mais perfonne n'avoit ofé entreprendre ce travail. Quoique CLARKE fût Ecolier, on s'apperçut bientôt que fi

* *Sermons du Docteur Clarke, contenant diverfes particularités de fa vie*, par *Benjamin Hoadley*, Evêque de Salisbury. *Mémoires Hiftoriques du Docteur Clarke*, par *Wifthon*. *Eloge du Docteur Clarke*, par *Sykes*. Eloge de CLARKE dans le troifième Tome des *Traités de l'exiftence & des attributs de Dieu*, &c. *Dictionnaire Hiftorique & Critique de M. Chauffepié*, art. *Clarke*.

quelqu'un étoit capable d'y réussir, c'étoit lui. En très-peu de temps il n'acquit pas seulement la réputation de bon Philosophe : il passa encore pour homme de goût. Ses lumières se manifestèrent à cet égard lorsqu'il prit le degré de Bachelier. Il prononça dans cette occasion un Discours Latin, autant recommandable par la beauté de la diction, que par la solidité & la justesse du raisonnement. Le sujet étoit tiré des principes mathématiques de M. *Newton*, dont le jeune CLARKE avoit pénétré les profondeurs : effort d'esprit d'autant plus extraordinaire, que ce Livre étoit au dessus de la portée même des Savans. Aussi M. *Wisthon*, qui en avoit raisonné avec notre Ecolier, avoit dit hautement, qu'il ne connoissoit que deux personnes qui entendissent ces principes mathématiques aussi-bien que lui. CLARKE étoit donc l'homme qui pouvoit donner une bonne traduction de la Physique de *Rohault*. On n'en douta point, & son Professeur l'engagea à s'occuper de ce travail. CLARKE obéit. Il joignit à sa traduction des notes savantes, dans lesquelles il tâcha d'inspirer à la jeunesse le goût de la nouvelle Philosophie, celle de M. *Newton*. Ce fruit de ses veilles eut le plus grand succès ; & CLARKE à l'âge de 22 ans jouit d'une satisfaction qui n'est ordinairement la récompense que d'une longue assiduité à l'étude : ce fut de fournir aux jeunes gens un systême de science, que presque toutes les Universités adoptèrent (*a*).

Après avoir fait ses études, notre Philosophe songea à prendre un état ; & ayant choisi l'état Ecclésiastique, il ne s'occupa plus que de la Théologie. Il s'attacha d'abord à l'Ecriture Sainte. Il se nourrit pendant long-temps de la lecture de l'ancien & du nouveau Testament. Il les lisoit la plume à la main, & marquoit les fautes des versions ordinaires. Il étudia après cela les Ouvrages des Ecrivains des premiers siècles, tant pour y découvrir les véritables sentimens & les pratiques de l'antiquité, que pour appuyer l'autorité & le vrai sens des Livres sacrés. Les réflexions que ce travail fit naître, formèrent le fond de deux Traités qu'il publia en 1699, l'un intitulé : *Trois Essais pratiques sur le Baptême, la Confirmation & la Repentance* ; & l'autre sous le titre de *Réflexions sur un Livre qui a pour titre* Amyntor, (attribué à M. *Dodwel*,) *en ce qui regarde les Ecrits des Pères de la primitive Eglise, & les Canons du nouveau Testament*. Ces deux Traités lui firent beaucoup d'honneur ; & le dernier est, suivant M. *Wisthon*, l'Ouvrage le plus important qu'il ait jamais fait. On y voit briller, dit-il, son jugement & sa pénétration comme sa piété chrétienne.

Encouragé par ces succès, CLARKE publia peu de temps après des Paraphrases sur les Evangiles de S. *Mathieu*, de S. *Marc*, de S. *Luc* & de S. *Jean*, en deux volumes in-8°, qui furent universellement goûtées. Le Clergé d'Angleterre lui en témoigna en particulier sa satisfaction ; & l'Evêque de Norwich, touché de la beauté du génie de notre Philosophe, résolut de lui procurer quelque poste également honorable & lucratif. En attendant qu'il pût en trouver l'occasion, il lui donna la Cure de Drayton proche de Norwich, & un autre Bénéfice dans cette Ville, tous les deux de peu de valeur. CLARKE les desservit avec beaucoup d'édification. Les Sermons qu'il prêchoit dans sa Cure, procuroient d'autant plus de fruit, qu'ils étoient entièrement Apostoliques. Il les prononçoit sans s'échauffer, & avec ce ton qui persuade. Ce n'étoient point des discours composés & qu'il récitât de mémoire : il préparoit seulement le sujet, & par une grande facilité d'expression, il trouvoit à point nommé les termes dont il avoit besoin. Il gagna ainsi l'estime & le cœur du troupeau confié à ses soins. Jaloux de mériter aussi ceux du Public, il fit imprimer ces Ser-

(*a*) Cet Ouvrage est intitulé : *Jacobi Rohaulti Physica : Latine vertit, recensuit, & uberioribus jam annotationibus, ex illustrissimi* Isaaci Newtoni, *maximam partem haustis, amplificavit & ornavit* Samuel CLARKE.

mons qui rouloient tous sur des sujets intéressans : c'étoit sur l'existence & les attributs de Dieu, sur les devoirs moraux de la Religion naturelle, & sur la vérité & la certitude de la Religion Chrétienne. Le premier volume parut en 1705, & il publia le second en 1706. Jamais Ouvrage n'a eu plus de succès que celui-ci. Le Docteur *Smalridge*, depuis Evêque de Bristol, disoit que c'est le meilleur Livre qui ait été écrit sur ces matières en quelque Langue que ce soit. Le Docteur *Sykes*, dans l'éloge de CLARKE, inseré dans le Journal qui a pour titre : *Etat présent de la République des Lettres* (a), convient que c'est l'Ouvrage de l'homme le plus pénétrant qu'il y ait eu au monde. Enfin l'Evêque de Salisbury, en rendant compte de ces Sermons, dont il est l'Editeur, nous apprend qu'ils ont surpassé l'attente de ceux-là même qui espéroient les plus grandes choses de CLARKE. C'est un édifice, dit-il, établi sur un fondement inébranlable, & élevé d'étage en étage avec autant de force que de dignité.

Malgré ces éloges & un applaudissement universel, sa démonstration de l'existence de Dieu, qui fait le sujet d'un de ses Sermons, fut attaquée par un nommé M. *Law*, dans des notes qu'il mit à l'*Essai sur l'origine du mal*, du Docteur *King*, Archevêque de Dublin. Un homme d'esprit, parent de notre Philosophe, nommé *Jean Clarke*, répondit à cette Critique par un Ecrit intitulé : *Défense de la démonstration de l'existence & des attributs de Dieu*, du Docteur CLARKE, où l'on examine particulierement la nature de l'espace, de la durée & de l'existence nécessaire, pour servir de réponse à un Livre intitulé : *Traduction de l'Essai sur l'origine du mal*, du Docteur *King*. M. *Law* répondit dans une seconde Edition qu'il donna de sa Traduction. On répliqua. Plusieurs Ouvrages parurent encore sur cette matière ; & CLARKE demeura toujours paisible spectateur de cette guerre littéraire.

Notre Philosophe eut vers ce temps-là la *Lecture* (b) fondée par M. *Boile* ; & cette place le mit en état de se livrer entierement à l'étude. Il s'attacha alors à une matière qui demandoit un grand recueillement & beaucoup de loisir : ce fut d'examiner si la doctrine d'*Athanase* sur la Trinité étoit celle des premiers siècles. En lisant les Auteurs anciens, il avoit cru s'appercevoir qu'elle ne l'étoit pas, & il se confirma dans cette idée. Ce travail n'eut pas d'autres suites. Il l'abandonna pour s'occuper de la nature de l'ame. Dans une lettre adressée à M. *Henri Dodwell*, qu'il publia en 1706, il établit que l'ame est immortelle de sa nature. Ce sentiment fut attaqué par M. *Dodwell* même, lequel prétendit prouver par l'Ecriture & par les Pères de l'Eglise, que l'ame est mortelle de sa nature, & qu'elle est immortelle par la volonté de Dieu, pour la punir ou la récompenser. CLARKE répondit à cette Lettre. Il y pressa son adversaire. Un des partisans de M. *Dodwell*, M. *Collins*, sentit les coups qu'il lui portoit, & crut devoir entrer en lice. La dispute s'échauffa. Notre Philosophe soutint ce qu'il avoit avancé : il publia même coup sur coup quatre défenses qui réduisirent ses adversaires au silence.

Pendant le cours de cette dispute, le hasard lui fit faire avec son père une découverte à Norwich. Comme ils observoient avec un Telescope d'environ soixante pieds l'anneau de Saturne, ils apperçurent distinctement une Etoile entre l'anneau & le corps de cette Planette, d'où ils conclurent que l'anneau étoit séparé de la Planette. Les Astronomes le croyoient ; mais il falloit cette preuve pour rendre la chose certaine. Ceci le ramena naturellement à l'objet de ses premières inclinations ; je veux dire à la Philosophie de M. *Newton*. CLARKE ne cessoit d'admirer ce grand homme ; & il aimoit assez le Public pour lui procurer, autant qu'il étoit en lui, la même satis-

(a) *The present State of Republick of Letters.* Juil. art. 11, pag. 61.

(b) On appelle ainsi en Angleterre les Sermons extraordinaires que l'on prêche hors des heures accoutumées, & qu'on lit au lieu de les reciter de mémoire.

faction. Dans cette vue, il traduisit l'Optique de M. *Newton* en beau Latin. Celui-ci la lut & en fut si charmé, qu'il força notre Philosophe d'accepter un présent de 500 livres sterlings, distribués à chacun de ses enfans qui étoient au nombre de cinq. Cela suppose que CLARKE étoit marié; & si, à l'exemple de plusieurs de ses Historiens, je n'ai pas parlé du temps de cet engagement, c'est que ce trait ne forme pas un événement dans l'Histoire de notre Philosophe, que les Ouvrages d'esprit ont absorbé entierement. Disons seulement, puisque l'occasion s'en présente, qu'il avoit épousé la fille unique de M. *Lokwood*, Curé du *Petit Massingham*, dans le Comté de Norfolk, dont il eut sept enfans.

Dans ce temps-là une Cure considérable vint à vaquer; & l'Evêque de Norwich, qui épioit avec soin toutes les occasions où il pouvoit lui rendre service, la lui procura. Ce Prélat, pour l'obliger plus efficacement, le produisit ensuite à la Cour; & à sa recommandation, il fut nommé Chapelain ordinaire de la *Reine Anne*. L'estime que cette Princesse conçut pour notre Philosophe, se manifesta peu de temps après cette nomination. La Cure de Saint James de Westminster vint à vaquer. Le bienfaiteur de CLARKE, l'Evêque de Norwich, toujours plus empressé de l'enrichir, fit sentir à la Reine qua cette Cure convenoit à son nouveau Chapelain; & Sa Majesté le nomma sur le champ. (C'étoit en 1709.)

Notre Philosophe pourvu de cette Cure, crut qu'il ne pouvoit se dispenser de prendre le degré de Docteur en Théologie. Il alla pour cela à l'Université de Cambridge; & il soutint à cette occasion deux Thèses avec un applaudissement sans exemple. Les sujets de ses Thèses étoient, 1°. *Sans la liberté des actions humaines, il ne sauroit y avoir de Religion.* 2°. *Nul article de la foi chrétienne contenu dans la Sainte Ecriture, n'est opposé à la droite raison.* Un des principaux Argumentateurs fut le Docteur *James*, Professeur en Théologie. Il poussa CLARKE très-vigoureusement. D'abord il examina toutes les parties de ses Thèses, & les discuta chacune en particulier avec beaucoup de subtilité. Il argumenta ensuite avec force pendant tout le cours de la dispute. Il falloit un homme tel que CLARKE pour soutenir cet assaut que sa réputation lui avoit sans doute procuré. Il parut ébranlé. Son imagination s'échauffa; & ce beau génie enflamé de l'amour de la gloire, fit voir qu'il étoit encore supérieur à lui-même. Il composa sur le champ un discours qui dura près d'une demi-heure, & dans lequel il démêla si bien & avec tant d'aisance la foiblesse des argumens du Professeur, que ceux même qui étoient présens, pénétrés de l'admiration la plus profonde, doutoient s'ils devoient croire ce qu'ils venoient d'entendre, tant la chose leur paroissoit extraordinaire. L'argumentateur plus jaloux encore de l'approuver, que de soutenir sa réputation & ses sentimens, s'écria tout haut: *Certes vous m'avez parfaitement exercé: Profecto me probè exercuisti.* Vous seul (ajouta-t-il, en s'adressant toujours à CLARKE) êtes digne de la place que je remplis, & j'en donne dès l'instant ma démission. Le Lecteur jugera à qui cette déclaration fait le plus d'honneur: mais que de grandeur d'ame dans M. *James*!

Un acte aussi éclatant mit le comble à la réputation de CLARKE. Il étoit sûr désormais de l'immortalité, & il ne tenoit qu'à lui de se reposer sur ses lauriers. Mais le travail est l'aliment des grands génies, comme la satisfaction d'avoir bien mérité des humains est leur récompense. Il eût été même fâcheux qu'un homme si éclairé n'eût pas procuré toutes les instructions qu'on pouvoit attendre de lui. D'abord pour se délasser, notre Philosophe publia une nouvelle Edition des Commentaires de *César*, qu'il dédia au Duc de *Marlborough*. Presque dans le même temps il mit au jour un Ouvrage sous le titre de *la Doctrine de l'Eglise sur la Trinité*, qui essuia plusieurs critiques auxquelles il répondit. * Cette controverse lui fit une affaire avec le

* On trouve la liste des Ecrits qui parurent à ce sujet dans le *Dictionnaire Historique & Critique* de M. *Chauffepié*, art. CLARKE, note Q.

le Clergé. Dans une de ses Assemblées, les Députés du second Ordre portèrent plainte contre lui; & CLARKE, pour avoir la paix, fut obligé de donner certaines explications qu'il dénioit au fond du cœur. Il dissipa ainsi un orage qui auroit pu lui être funeste. Ce qui le lui avoit suscité, c'est le peu d'égard qu'il avoit eu aux représentations des Ministres de la Reine *Anne*, & entr'autres de Milord *Godolphin*, de ne pas oublier son Livre dans un temps où il y avoit à craindre qu'il ne causât beaucoup de troubles, & d'attendre des circonstances plus favorables. C'est sans doute une faute que fit CLARKE de ne point adhérer à ces représentations; & le sentiment de sa conscience qu'il donne pour excuse, ne le justifie pas.

Afin de dissiper le chagrin que lui causa cette affaire, notre Métaphysicien reprit l'étude de la Philosophie; car la Philosophie console l'ame & l'occupe véritablement. Il y étoit encore engagé par un autre motif. Il s'agissoit de venir au secours de M. *Newton*, attaqué par M. *Leibnitz* sur quelques points de Métaphysique. M. *Newton* étoit un grand homme, & ne le cédoit point en cette qualité à M. *Leibnitz*. Mais le sujet de leur contestation rouloit sur la Métaphysique, science que celui-ci manioit avec beaucoup de dextérité. CLARKE étoit sans contredit l'homme le plus capable de combattre ce savant adversaire de son ami; & M. *Newton* qui le comprit, l'engagea à prendre sa défense.

M. *Leibnitz* reprochoit premierement à M. *Newton* d'avoir une idée fausse de la Divinité. Celui-ci prétend que l'espace est l'organe ou le *sensorium* dont Dieu se sert pour sentir les choses. Si cela est, disoit M. *Leibnitz*, Dieu a donc besoin de quelque moyen pour les sentir : elles ne dépendent donc pas entierement de lui, & ne sont pas sa production. CLARKE répondit que les conséquences que M. *Leibnitz* tiroit de l'idée de M. *Newton*, n'étoient pas déduites immédiatement de cette idée, & il expliqua ainsi la pensée de son ami. Dieu étant présent par-tout, apperçoit les choses par sa présence immédiate dans tout l'espace où elles sont, sans l'intervention ou le secours d'aucun organe. Cela conduisoit naturellement à une définition de l'espace, & CLARKE s'expliqua à ce sujet de cette manière. M. *Leibnitz* prétendoit que l'espace n'étoit que l'ordre des choses qui coexistent; mais il soutint que l'espace est une propriété ou une suite de l'existence de l'Etre infini & éternel. M. *Leibnitz* reprochoit encore à M. *Newton* de borner la puissance de Dieu, en établissant que le monde dépériroit, s'il n'y mettoit de temps en temps la main; & CLARKE trouvoit dans ce sentiment l'idée de la Providence; & il en concluoit que bien loin d'avilir son Ouvrage, le Créateur en faisoit connoître au contraire la grandeur & l'excellence. Enfin le troisiéme reproche que le Philosophe Allemand faisoit au Philosophe Anglois, étoit d'introduire les qualités occultes, en supposant une attraction réciproque dans les corps. CLARKE justifioit amplement son ami à cet égard. On sent bien que ces sujets maniés par des hommes tels que M. *Leibnitz* & notre Philosophe, donnoient lieu à d'autres discussions aussi subtiles que curieuses. CLARKE rendit encore la dispute plus intéressante, en y faisant entrer le principe de la raison suffisante si cher à M. *Leibnitz*, principe qu'il attaqua avec force. Cela forma une sorte de spectacle, dont tous les Savans voulurent jouir. La feue Reine, alors Princesse de Galles, souhaita même y prendre part, ou du moins être témoin des coups que des hommes aussi grands pouvoient se porter. Le combat fut long. La dernière réplique sur-tout que CLARKE fit à M. *Leibnitz* parut victorieuse, & M. *Newton* lui assura *qu'il avoit touché Leibnitz au cœur.*

Presqu'au milieu & dans le feu de cette controverse, CLARKE s'engagea dans une autre dispute sur la liberté de l'homme. M. *Collins* venoit de publier un Ouvrage là-dessus, où il établissoit que l'homme est toujours porté à vouloir ou à choisir une chose plutôt qu'une autre par des motifs; & que posé ces motifs ou raisons, il ne peut pas agir, ou du moins il ne lui arrive

jamais d'agir d'une manière différente ou opposée : d'où il concluoit qu'il est déterminé dans toutes ses actions. (a) Notre Philosophe s'éleva contre ce sentiment. Il fit voir premierement que l'homme est un être purement actif; que les raisons & les motifs, les vues de plaisir ou d'utilité ne sauroient être la cause physique ou efficiente des actions de l'homme ; puisque ce ne sont, dit-il, que des idées abstraites ou des perceptions passives; & que les motifs offrent bien à la faculté matrice les occasions d'agir, mais qu'ils ne la déterminent point. Ainsi, ajoute-t-il, elle peut agir ou n'agir pas malgré toutes sortes de motifs & de raisons ; & c'est dans cette indépendance absolue que consiste la liberté de l'homme. Il objecta en second lieu, que si le systême de M. *Collins* étoit vrai, il ne pourroit y avoir dans les êtres intelligens des mérites ou des démérites personnels ; qu'ils ne seroient point des objets de récompense ou de châtiment ; qu'il y auroit de l'injustice à Dieu d'infliger des punitions à des êtres purement passifs; enfin que s'il rendoit de pareils êtres heureux, ce seroit par un effet de son bon plaisir, & non par égard pour leur conduite. On a reproché à CLARKE d'avoir trop fait valoir ce raisonnement théologique, & de n'avoir pas combattu avec les seules armes de la Philosophie ; car cette science, suivant la remarque du Docteur *Sykes*, Auteur de l'Eloge de CLARKE, nous met en état de décider les questions touchant la liberté & la nécessité. Elle nous instruit des forces de la matière & du mouvement, & nous fournit les plus fortes preuves de l'influence de Dieu dans le gouvernement du monde.

M. *Collins* répondit à CLARKE, & choisit pour Juge de leur différend M. *Leibnitz*. Il lui envoya ses réponses & ses remarques. Ce Savant les examina, refusa son approbation à plusieurs d'entr'elles, & renvoya le tout à notre Philosophe. Cette dispute se termina là. Mais il restoit à M. *Leibnitz* à répondre à un dernier Ecrit de CLARKE sur leur propre controverse. Il se disposoit à le faire lorsqu'il mourut. Ainsi finit en 1710 cette guerre philosophique. (b)

Il eût été à souhaiter pour le repos de CLARKE, qu'il se fût occupé plus long-temps à des matières de Philosophie. Il se feroit épargné un chagrin que lui causèrent ses études théologiques qu'il reprit à l'occasion d'une nouvelle Edition de Pseaumes & d'Hymnes choisis pour l'usage de l'Eglise Paroissiale & des Chapelles dépendantes de l'Eglise de Saint James. Ce Livre regardoit particulierement CLARKE, comme Curé de Saint James; & par là il sembloit qu'il étoit en droit d'y faire des remarques & de réformer les formules des Doxologies comme il le jugeroit à propos, d'autant mieux que ces formules ne sont réglées ni par les loix, ni par aucune autorité ecclésiastique & civile. Ainsi le pensa notre Philosophe. En conséquence il changea ces formules. Cependant l'Evêque de Londres, sans examiner ses raisons, & sans aucun égard pour son mérite supérieur, osa le censurer & l'accuser de s'être laissé séduire par les illusions *de l'orgueil & de l'amour propre*. L'Evêque décidoit d'après ses propres lumières : mais n'eût-il pas été sage de s'en défier vis-à-vis d'un génie transcendant, digne de la plus haute considération, & qui à coup sûr en devoit savoir plus que lui ? De quel côté étoit *l'amour propre* & *l'orgueil*, de celui de CLARKE, qui admiré par les plus grands Hommes, pouvoit fort bien se croire autorisé à prendre quelque licence ; ou de celui de l'Evêque qui condamnoit avec aigreur un Savant du premier ordre, que la Reine honoroit d'une estime particulière, que le grand *Newton* consultoit, & qui étoit redoutable à l'illustre *Leibnitz* ? En vérité, c'est une étrange chose que la prévention !

En Angleterre il est permis de montrer

(a) Voyez le systême de M. *Collins*, après sa vie.

(b) Toutes les Pièces de cette Controverse sont insérées dans le *Recueil de diverses Pieces sur la Philosophie, la Religion naturelle, l'Histoire, les Mathématiques*, &c. par MM. *Leibnitz*, *Clarke*, *Newton*, &c.

la vérité au grand jour, & de n'avoir aucun égard aux caractères des personnes qui peuvent l'avoir méconnue. Le fameux M. *Wisthon* profita de ce privilége. Il prit le parti de CLARKE, & attaqua sans ménagement l'Evêque de Londres. Celui-ci répondit, & cette controverse eut des suites: mais notre Philosophe se contenta d'être tranquille spectateur du combat, & se renferma dans le silence.

Il paroît qu'on lui tint compte de sa modération; car la Charge de Maître de l'Hôpital de Wigstan étant devenue vacante, le Chancelier du Duché de Lancastre, Milord *Lechmere*, s'empressa à la lui offrir. CLARKE l'accepta avec d'autant plus de plaisir, que cela ne l'obligeoit à aucune signature ni aucun service qui eussent rapport au symbole & à la doctrine d'*Athanase*. La seule reconnoissance qu'on exigeoit de lui, étoit qu'il enrichît le Public de quelques-unes de ses productions. Il étoit donc invité à mettre quelque chose au jour. Pour répondre à cette invitation, il fit imprimer dix-sept Sermons prononcés en différentes occasions, parmi lesquels il y en avoit onze qui n'avoient pas encore paru. Et l'année suivante (1725) il publia un *Discours sur la connexion qu'il y a entre les Prophéties du vieux Testament, & l'application que les Ecrivains du nouveau Testament en font à J. C.* contre le Livre de M. *Collins*, intitulé: *Discours sur les fondemens & les raisons de la Religion Chrétienne.*

Il se présenta peu de temps après une autre occasion de reconnoître le mérite de CLARKE. M. *Newton* étant mort en 1727, on lui offrit la place d'Intendant de la Monnoie, qui rapporte annuellement 12 à 1500 livres sterlings: mais ce revenu très-considérable n'éblouit point notre Philosophe, qui connoissoit mieux le prix du temps que l'avantage des richesses: il le refusa. La Philosophie l'occupoit alors uniquement; & on sait que cette science procure de si grandes satisfactions à ceux qui l'aiment véritablement, qu'ils ne desirent rien avec tant de passion que de pouvoir s'y livrer tout entiers. Une Lettre sur les forces vives, ou la proportion de la vîtesse & de la force des corps en mouvement, fut le fruit de ses méditations. Cette Lettre adressée à *Benjamin Hoadley*, parut dans les Transactions Philosophiques (N°. 401.) CLARKE y prouve que la force des corps est proportionnée à la vîtesse, & non au quarré de la vîtesse: vérité que M. *de Mairan* a mise dans le plus grand jour.

Enfin le dernier Ouvrage que publia notre Philosophe, fut une version des douze premiers Livres de l'Iliade d'*Homère*, avec des notes savantes. La Cour lui avoit ordonné de la faire pour l'usage du Prince *Guillaume*. Ce dut être un travail fort agréable pour lui; car *Homère* avoit été son Poëte favori, & il portoit l'admiration pour cet Auteur jusqu'à l'enthousiasme. Aussi le traduisit-il avec soin. On l'apperçoit bien dans sa traduction & dans ses notes, où tout le feu de ce beau génie de l'antiquité est totalement développé. Ce Livre eut un si grand succès, qu'il lui valut le titre de Prince de tous les Auteurs. (*Longè omnium Princeps*).

CLARKE avoit alors 54 ans, & il jouissoit d'une santé assez robuste, pour qu'il dût se promettre une longue vie. Mais le 11 Mai 1729, en allant prêcher devant les Juges du Royaume dans leur Chapelle, il fut saisi tout d'un coup d'un mal de côté, ce qui l'obligea de retourner chez lui. On le mit au lit, & il se trouva si soulagé, qu'il ne voulut point qu'on le saignât, comme les Médecins l'avoient ordonné. Néanmoins le mal de côté ayant repris le lendemain, on lui fit deux saignées, & on lui administra quelques remèdes, qui produisirent un si bon effet, qu'on le crut absolument hors de danger. C'étoit une erreur, & sa convalescence n'étoit qu'apparente; car le 17 Mai sa tête s'embarrassa tout à coup: il perdit ensuite l'usage de ses sens, & il expira le même jour sur les huit heures du soir.

Sa mort fut un deuil pour tous les gens de bien & pour tous les Savans. Sa famille, ses Paroissiens & ses amis versèrent sur sa tombe des larmes amères. Un cortége nombreux assista à ses obsèques. Le fameux Docteur *Burnet*, Evêque de Salisbury, fit

fon Oraifon funèbre ; & il remarqua que le Défunt avoit un fi grand refpect pour Dieu, qu'il ne prononçoit jamais fon faint Nom, qu'il n'eût fait auparavant une petite paufe qui interrompoit vifiblement fon difcours.

CLARKE ne s'étoit pas feulement rendu recommandable par fes Ecrits. Sa fageffe, la douceur de fa converfation, fon affabilité & fa difcrétion à l'égard des chofes qu'on lui confioit, l'avoient fait aimer & rechercher de tout le monde. La feue Reine l'honora conftamment de fon eftime jufqu'à fa mort. Elle conferva toujours pour lui les fentimens de reconnoiffance qu'elle devoit aux inftructions qu'elle en avoit reçu ; & pour en conferver la mémoire, elle fit mettre fon bufte avec ceux de MM. *Newton, Loke & Wollafton*, dans une grote de fes Jardins de Richmond.

Syftême de CLARKE *fur l'exiftence & les attributs de Dieu.*

1. Un être quelconque a exifté de toute éternité. En effet, puifque quelque chofe exifte aujourd'hui, il eft clair que quelque chofe a toujours exifté : autrement il faudroit que les êtres qui exiftent actuellement fuffent fortis du néant, & n'euffent point de caufe de leur exiftence : ce qui implique contradiction. Tout ce qui exifte doit donc avoir une caufe de fon exiftence ; car il exifte en vertu d'une néceffité qu'il trouve dans fa nature même, auquel cas il eft éternel par foi-même ; ou en conféquence de la volonté de quelqu'autre être ; & alors il faut que cet autre être ait exifté avant lui au moins d'une priorité de nature & comme la caufe eft connue avant l'effet. C'eft donc une vérité certaine & évidente, que *quelque chofe a exifté réellement de toute éternité.*

2. Mais cette chofe ou cet être qui a exifté de toute éternité, doit être un être indépendant & immuable, & duquel tous les autres qui font ou ont été, tirent leur origine. Si cela n'étoit pas, il faudroit qu'il y eût une fucceffion d'êtres dépendans & fujets au changement, qui fe fuffent produits les uns les autres dans une progreffion infinie, fans avoir aucune caufe originelle de leur exiftence ; & cette fucceffion eft impoffible. Car il eft évident que tout cet affemblage d'êtres ne peut avoir aucune caufe interne de fon exiftence, parce qu'il n'y a aucun être qui ne dépende de celui qui le précéde, & aucun n'eft fuppofé exifter par lui-même & néceffairement : ce qui eft pourtant la feule caufe intérieure d'exiftence. Or fi aucune des parties n'exifte néceffairement, il eft clair que le tout ne peut exifter néceffairement ; la néceffité abfolue d'exifter n'étant pas une chofe extérieure, relative & accidentelle, mais une propriété effentielle de l'être qui exifte néceffairement.

Une fucceffion infinie d'êtres dépendans fans caufe originelle & indépendante, eft donc une chofe impoffible : c'eft fuppofer un affemblage d'êtres qui n'ont ni caufe intérieure, ni caufe extérieure de leur exiftence ; c'eft-à-dire, des êtres qui confidérés féparément, ont été produits par une caufe, & qui confidérés conjointement, n'ont été produits par rien : ce qui eft contradictoire. D'où il fuit qu'il faut admettre de toute néceffité, qu'*un être immuable & indépendant a exifté de toute éternité.*

3. Cela étant, cet être exifte néceffairement & par lui-même. Car tout ce qui exifte eft ou forti du néant fans avoir été produit par aucune caufe que ce foit, ou il a été produit par quelque caufe extérieure, ou il exifte par lui-même. Or il eft impoffible qu'une chofe foit fortie du néant fans avoir été produite par aucune caufe ; & il eft également impoffible que tout ce qui exifte ait été produit par des caufes externes, puifqu'on vient de voir que quelque être indépendant exifte éternellement. Donc cet *être éternel & indépendant exifte néceffairement & par lui-même.*

Au refte, exifter par foi-même ne fignifie pas s'être produit foi-même ; car cette fignification renfermeroit une contradiction : c'eft donc exifter en vertu d'une néceffité abfolue originairement inhérente dans la nature même de la chofe qui exifte.

4. Mais quelle peut être l'idée d'un être

dont on ne sauroit nier l'existence ? C'est la première & la plus simple de toutes nos idées, une idée à laquelle il n'est pas possible de nous soustraire, sans renoncer tout-à-fait à la faculté de penser; c'est-à-dire, l'idée d'un être très-simple, éternel, original, indépendant & infini. Ces trois premiers attributs découlent nécessairement de l'existence d'un être. A l'égard de celui de l'infini, on conçoit qu'il lui est aussi essentiel que les autres, quand après avoir fait tous nos efforts pour nous persuader que rien d'éternel & d'infini n'existe, nous ne pouvons nous empêcher d'imaginer je ne sai quel néant éternel & infini. Ainsi nous sommes réduits à dire le oui & le non; à affirmer qu'il y a quelque chose de réel dans les idées de l'éternité & de l'immensité, & à nier en même temps qu'il y ait de la réalité dans ces idées. Donc l'idée d'immensité & d'infini est une idée nécessaire qu'il n'est pas possible de bannir de notre esprit.

Cependant nous ne pouvons nous former l'idée de l'essence de cet être, & cette essence est une chose incompréhensible. Mais il est évident que cet être qui existe par lui-même, est nécessairement éternel. Car exister par soi-même, c'est exister d'une nécessité absolue, d'une nécessité de nature. Or cette nécessité ne dépendant d'aucune cause extérieure, il est évident qu'elle doit être toujours la même, & que rien n'est capable de la changer, tout ce qui est sujet au changement ne l'étant que par l'impression qui lui vient de la part de quelque agent extérieur. Il est donc manifeste qu'un être qui existe par lui-même, doit nécessairement avoir existé de toute éternité, n'avoir point eu de commencement, & continuer à exister sans qu'il y ait jamais de fin à son existence.

5. Cet être qui existe nécessairement, est donc un être original, indépendant, infini & éternel. Il est aussi unique, & cela découle naturellement de ces attributs, comme on le démontre par ce raisonnement.

La nécessité absolue est simple & uniforme : elle ne reconnoît ni différence ni variété; car toute différence ou variété d'existence procède nécessairement de quelque cause extérieure dont elle dépend. Or il y a une contradiction manifeste à supposer deux ou plusieurs natures différentes existantes par elles-mêmes nécessairement & indépendamment. En effet chacune de ces natures étant indépendante de l'autre, on peut supposer que chacune d'elles existe toute seule; & il n'y aura point dans cette supposition, de contradiction à imaginer que l'autre n'existe pas : d'où il s'ensuivra que ni l'une ni l'autre n'existeront nécessairement.

Il n'y a donc que l'essence simple & unique de l'être existant par lui même, qui existe nécessairement; & tout ce qui est différent de cette essence ne sauroit nécessairement exister, puisque la nécessité absolue ne connoît ni différence ni diversité d'existence. *L'unite de Dieu est donc une unité de nature & d'essence.*

6. Mais quels peuvent être les attributs particuliers de la Divinité ? Premierement cette Divinité doit être intelligente, puisqu'elle est la cause de toutes les choses différentes dont l'univers est composé, & que ces choses ont des qualités diverses, soit en beauté, soit en perfection. Or il est dans l'ordre naturel des choses, que la cause doit être plus excellente que l'effet. Donc Dieu ou l'être existant par lui-même, possède dans le plus haut degré toutes les perfections de tous les autres êtres. Cette vérité se démontre ainsi.

Il est impossible que l'effet soit revêtu d'aucune perfection, qui ne se trouve aussi dans la cause. Sans cela, il faudroit que cette perfection eût été produite par rien : ce qui est contradictoire. Or il est évident qu'un être qui n'est point intelligent, ne possède pas toutes les perfections de tous les êtres qui sont dans l'univers, puisque l'intelligence est une de ces perfections. Donc toutes choses n'ont pu tirer leur origine d'un être sans intelligence; & par conséquent l'être qui existe par lui-même, & à qui toutes choses doivent leur origine, doit nécessairement être *intelligent*.

7. De-là il suit que cet être doit être aussi *libre;* car une intelligence sans liberté n'est pas, à proprement parler, une

intelligence. Otez la liberté à un être, vous lui ôtez le pouvoir d'agir. Il ne peut être la cause de rien. Il n'y a en lui rien d'actif: tout y est purement passif; car agir nécessairement n'est point agir du tout: c'est être patient & non agent.

8. Il est également évident que ce même être existant par lui-même possède une *puissance infinie*. En effet, puisqu'il n'y a que lui qui existe par lui-même; puisque tout ce qui existe dans l'univers a été fait par lui, & dépend absolument de lui; & puisqu'enfin tout ce qu'il y a de puissance dans le monde vient de lui, & lui est parfaitement soumise & subordonnée, comme on l'a suffisamment démontré, il est évident que rien ne doit s'opposer à sa volonté. Il a donc une puissance sans bornes, & le pouvoir de faire ce qu'il lui plaît avec la plus grande facilité, & de la manière la plus parfaite qu'il soit possible de concevoir.

9. C'est encore une conséquence nécessaire de tout ce qui a été établi, que le Tout-Puissant possède *une sagesse infinie*. Il est en effet de la dernière évidence, qu'un être qui est infini, présent par tout, & souverainement intelligent, doit parfaitement connoître toutes choses. Lui qui est seul éternel & existant par lui-même, qui est la cause unique & l'auteur de tout ce qui existe, de qui seul, comme de sa source, dérive tout ce que les êtres ont de faculté & de puissance, doit nécessairement connoître toutes les conséquences dont il est lui-même l'auteur, c'est-à-dire toutes les possibilités des choses futures. Il doit savoir ce qui s'accorde le mieux avec les règles de sa bonté & de sa sagesse. Revêtu d'ailleurs d'une puissance infinie, qu'est-ce qui peut s'opposer à sa volonté, & empêcher qu'il ne fasse ce qu'il connoît être le meilleur & le plus sage? D'où il suit manifestement que tout ce que le Tout-Puissant a fait ne peut qu'être *infiniment sage*.

10. Enfin un être infiniment sage, & qui fait toujours ce qu'il connoît être le meilleur, doit sans cesse agir conformément aux règles les plus sévères de la bonté, de la vérité, de la justice, & des autres perfections morales. Et par conséquent il possède *une bonté*, *une justice & une vérité infinies*, & toutes les autres perfections qui conviennent au souverain Gouverneur & au souverain Juge du monde.





Allégorie de Collins

COLLINS. *

VOICI un des plus subtils & en même temps un des plus dangereux Métaphysiciens modernes. Il n'eût mérité que des éloges, s'il se fût toujours renfermé dans le cercle étroit des connoissances que peut acquérir l'esprit humain : mais plus téméraire que sage, il osa toucher à des matières fort supérieures à ses lumières. On dit que la corruption qui règne parmi les Chrétiens, & l'esprit persécuteur du Clergé, l'avoient porté à croire que la Religion, telle qu'elle étoit dans son temps, étoit pernicieuse au genre humain. Cette erreur dans laquelle il étoit tombé, l'engagea à composer des Ouvrages qui ont indigné avec raison tous les gens de bien. Oublions, pour l'honneur de la Philosophie, qu'il les a composés. Tirons un voile sur des écarts qui terniroient la réputation de ce beau génie. Rejettons-les sur les foiblesses de notre entendement ; & contens d'en gémir en secret, arrêtons-nous à sa profonde sagacité dans les matières métaphysiques. C'est le moyen de le voir tel qu'il est, & de remplir le plan de ce volume.

Antoine COLLINS naquit à Heston, dans le Comté de Middlesex, le 21 Juin 1676, de *Henri Collins*, Gentilhomme assez riche. Ses études n'annoncèrent rien d'extraordinaire ; & il se maria en 1698 avec la fille du Chevalier *François Child*, nommée *Marthe*, sans avoir donné des marques de cette grande sagacité qui lui a acquis une réputation si étendue. Mais ayant fait connoissance avec M. *Loke*, son génie se développa : cet illustre Anglois en porta un jugement avantageux. COLLINS entretint avec lui un commerce de lettres. Les lumières qu'il acquit par là, jointes à son application à l'étude, mirent enfin en jeu toutes les facultés de son entendement. Il redoubla d'ardeur ; & s'étant livré à une profonde méditation, il composa un Ouvrage très-philosophique *sur l'usage de la raison, dans les propositions dont l'évidence dépend du témoignage humain.* Il avança dans cet Ouvrage publié sous le titre d'*Essai*, quelques opinions qui furent contestées par le Docteur *Clarke ;* & il attaqua en même temps les *Réflexions sur la Trinité* du Docteur *François Gastrell*, depuis Evêque de Chester. Il se trouva ainsi engagé dans une petite dispute qui l'entraîna dans une autre plus considérable. Ce fut avec MM. *Clarke* & *Dowel*, qui étoient partagés sur la question de l'*immortalité naturelle ;* & il publia plusieurs Pièces sur cette matière.

Il paroît que cette occupation lui donna du goût pour la controverse ; car il se mêla fort gratuitement d'une contestation purement théologique sur ces questions : L'Eglise a-t-elle le pouvoir d'ordonner des Rites & des Cérémonies ? Et quelle est son autorité dans les controverses de foi ? On prétend avec raison qu'il y fut porté par un motif personnel ; car le titre de l'Ouvrage qu'il publia là-dessus, décèle un homme chagrin & passionné. Ce titre est : *La Friponnerie Ecclésiastique portée à son comble ; ou découverte de la fraude, par laquelle on a inséré dans l'article XX de la Confession de l'Eglise Anglicane, que l'Eglise peut ordonner des Rites*, &c. COLLINS soutenoit qu'elle ne le peut pas, & qu'elle n'a point d'autorité dans les controverses de foi. Il adopta ce sentiment avec tant de chaleur, qu'il ne laissoit rien échapper de ce qui pouvoit lui donner atteinte. Son Ouvrage fut attaqué par un Prêtre, lequel le traita fort dure-

* *History of Works of the Learned.* Vol. IX. *Bibliothèque raisonnée*, Tom. IV, Part. I. *Critique désintéressée des Journaux Littéraires. Dictionnaire Historique & Critique* de M. *Chauffepié*, Art. *Collins*. Et ses Ouvrages.

ment dans un Ecrit intitulé : *Apologie de l'Eglise Anglicane, contre les calomnies d'un Libelle intitulé : La Friponnerie Eccléſiaſtique,* &c. Notre Philoſophe répondit, & abandonna cette querelle pour s'occuper d'une autre matière qui l'affecta beaucoup.

L'Archevêque de Dublin ayant ſoutenu dans un Sermon, que la prédeſtination & preſcience divine étoient d'accord avec la liberté de l'homme, COLLINS fut frappé de cette propoſition. Il en fit le ſujet d'une Brochure qui donna lieu à deux Ouvrages fameux, & d'une métaphyſique très-ſubtile; l'un ſur la liberté de penſer, & l'autre ſur la liberté de l'homme. Ce fut en 1711 qu'il en conçut le projet. En examinant ces deux ſujets, il en ſentit toute la difficulté & l'importance. Les embarras ſe multiplioient même ſous ſa plume. Dans cette perplexité, il crut devoir conſulter les Savans ſur cette matière. Après avoir vu à Londres ceux dont il pouvoit recevoir des lumières, il partit pour la Hollande, afin de communiquer ſes idées aux Philoſophes de ce Pays. Les uns ne les approuvèrent pas; & on ignore ce que les autres en pensèrent.

Il revint à Londres à la fin de la même année; & ce ne fut qu'en 1713 que parut ſon Ouvrage ſur la liberté de penſer. Ce n'étoit qu'une Brochure, mais ſi pleine de choſes, & de choſes ſi répréhenſibles, qu'elle fut dénoncée au Gouvernement comme impie. Véritablement l'Auteur y avoit fait un abus étrange de ſon eſprit. Il oſoit attaquer ſans pudeur l'authenticité des Livres ſaints; & par une ſuite de cette haine qu'il avoit pour les mauvais Prêtres, il faiſoit un portrait odieux du Clergé. Cela étoit tourné généralement & d'une manière à faire croire qu'il en vouloit plutôt à l'idolâtrie païenne, & à ce qu'on appelle en Angleterre la ſuperſtition du Paganiſme, qu'au Chriſtianiſme même & aux Livres ſacrés. Cet artifice rendoit le mal encore plus dangereux. M. *Wiſthon* fut le premier qui le dévoila. Il repouſſa avec force les raiſonnemens de COLLINS; & ſon exemple lui ſuſcita pluſieurs adverſaires, qui publièrent coup ſur coup une foule de Brochures où les injures ne ſont point épargnées. Notre Philoſophe avoit gardé l'anonyme : mais ſon Imprimeur l'ayant découvert, il ne ſe crut point en ſureté à Londres. Il ſe ſauva en Hollande, & delà il paſſa en Flandres. Son deſſein étoit de venir à Paris : il avoit même donné des ordres aux Domeſtiques qu'il avoit laiſſés chez lui, de venir le trouver à Calais : mais la mort d'un proche parent qui étoit auſſi ſon ami, l'obligea de retourner à Londres. Il y trouva ſes affaires pacifiées, & y vécut aſſez tranquille. Pour mettre cette tranquillité à profit, il travailla à ſon Ouvrage ſur la liberté de l'homme. Cet Ouvrage parut en 1715 ſous ce titre : *Recherches Philoſophiques ſur la liberté de l'homme;* & il eut le ſort de toutes les productions hardies, il fut admiré & fortement cenſuré *.

Des affaires convenables à ſon état occupèrent COLLINS pendant quelques années. Il exerça la charge de Juge de Paix & de Lieutenant de Province dans le Comté d'Eſſex pendant trois ans. Il en fut enſuite nommé Tréſorier : ce qui fit grand plaiſir aux Créanciers de ce Comté. Car notre Philoſophe ne paſſoit pas ſeulement pour homme de génie : il étoit encore eſtimé par les qualités du cœur. Extrêmement ſenſible & compatiſſant aux malheurs d'autrui, il mettoit tout en uſage pour les adoucir. On le ſavoit, & c'eſt ce qui cauſoit cette grande joie. En effet, quoique ce Comté dût des ſommes conſidérables, COLLINS arrangea ſi bien les affaires, qu'il les acquitta dans l'eſpace de quatre ans. Il commença d'abord à payer les pauvres de ſa propre bourſe : il promit aux riches de payer l'intérêt de leur argent, juſqu'à ce qu'il pût rembourſer le capital.

A peine COLLINS venoit de terminer cette bonne œuvre, qu'il perdit ſon fils. Ses entrailles s'émeurent, & cette perte lui rappella encore avec plus de vi-

* Voyez l'Hiſtoire de *Clarke*.

vacité

vacité celle de son épouse qu'il avoit faite quelque temps auparavant. Ses amis craignant que seul livré à sa douleur & à ses réflexions, il ne tombât dans quelque fâcheuse maladie, employèrent tout le crédit que son amitié pour eux leur donnoit, pour le déterminer à prendre une nouvelle compagne. Ils y parvinrent, & COLLINS se remaria en 1724 avec la fille du Chevalier *Wotheſley*, Baronnet.

Il auroit été à souhaiter que ce nouvel engagement eût désormais distrait notre Philosophe de l'étude, ou que des emplois conformes à son état eussent absolument disposé de son temps; le reste de sa vie auroit été plus tranquille, & nous n'aurions pas à gémir de ses écarts. Mais un Prêtre lui ayant par malheur rappellé sa dispute sur l'autorité de l'Eglise Anglicane, il voulut mettre son sentiment là-dessus dans un plus grand jour. A cette fin, il publia un *Essai Historique & Critique sur les trente-neuf articles de l'Eglise Anglicane*. C'est une réponse à l'*Apologie de l'Eglise Anglicane*, & à l'*Essai sur les trente-neuf articles*, par le Docteur *Bennet*. Et comme cet Ouvrage l'engagea dans l'étude de l'Histoire Ecclésiastique, il voulut examiner les fondemens de la Religion Chrétienne : examen qui, avec les dispositions où il étoit, ne pouvoit que lui être nuisible. Aussi donna-t-il entierement dans l'erreur. Son intention étoit d'abord de faire voir que le Christianisme est fondé sur le Judaïsme; c'est-à-dire, que le nouveau Testament est fondé sur l'ancien; que les preuves les plus convaincantes en faveur de la Religion Chrétienne, sont tirées de l'accomplissement des Prophéties; que si ces preuves sont solides, la Religion Chrétienne est invinciblement établie; & que si elles ne le sont pas, cette Religion est fausse. Or il crut que ces preuves étoient typiques & allégoriques. Ce fut en accumulant les sophismes qu'il tâcha de se le persuader. Il voulut aussi le faire croire au Public; & pour cela il mit au jour un *Discours sur les fondemens & les raisons de la Religion Chrétienne*, &c. qui lui fit un tort considérable. On l'attaqua de toutes parts. M. *Wisthon* fut un des principaux adversaires. Quoique ce Discours soit extrêmement subtil & captieux, M. *Wisthon* y démêla fort bien les suppositions ou les propositions affirmatives, qui ne sont soutenues d'aucune preuve réelle & authentique. Il en fit une liste, & par là il mit en évidence la foiblesse des argumens de COLLINS. Non content d'attaquer l'Ouvrage, M. *Wisthon* en vient à des personnalités; & il faut avouer qu'il eût beaucoup mieux fait de les supprimer. C'est un fort mauvais moyen que celui des injures pour faire revenir quelqu'un de l'erreur. La vérité, & sur-tout celle du Christianisme, doit être annoncée avec simplicité. On est assez persuadé qu'un homme qui se fâche a tort; & dans une cause aussi excellente que celle que M. *Wisthon* soutenoit, le ton de la modération étoit le seul qu'il y avoit à prendre. Aussi un Journaliste Anglois * en rendant compte de l'Ouvrage de M. *Wisthon*, remarque » que ses expressions sont un peu colériques, & que son antagoniste pourra bien » être charmé de ses emportemens, & y » trouver quelque motif secret de triomphe «. Il paroît certain que cela fit un peu tort à l'Ouvrage, & que ce fut là une des raisons qui rendirent inutiles les démarches qu'il fit auprès du Chancelier, pour obtenir la révocation de la Commission de Juge de Paix qu'avoit COLLINS, & dont il croyoit qu'il s'étoit rendu indigne par son *Discours*.

Notre Philosophe eut un adversaire moins célèbre que M. *Wisthon*, mais plus modéré que lui: ce fut M. *Gréene*, qui combattit son Ouvrage avec des raisons d'autant plus victorieuses, qu'elles étoient tout à la fois polies & solides. COLLINS en sentit toute la force, & pour sa défense il publia un Ecrit intitulé : *Lettre de l'Auteur du Discours des fondemens, &c. pour servir de réponse aux Lettres de M. Gréene.* Il travailla ensuite à fortifier son Ouvrage

* *M. Armand de la Chapelle. Bibliothèque Angloise*, Tom. XI, Part. I, pag. 283, &c.

par de nouvelles preuves ; & il mit au jour à cette fin un Livre intitulé : *Systême sur le sens littéral des Oracles, examiné par rapport à la dispute agitée à l'occasion d'un Livre publié depuis peu sous ce titre : Discours sur les fondemens, &c.* Dans ce *Systême*, après s'être défendu autant qu'il lui est possible, il finit par ces termes remarquables : » Le véritable & unique systême selon lequel le monde doit & veut être » conduit, se réduit à deux choses. 1°. A » établir une liberté de croire & de pratiquer tout ce qu'on voudroit, & qui ne » seroit pas préjudiciable à la paix & au » bonheur de la société. Par là les hommes auroient le droit de suivre leur » conscience qui releve de Dieu seul. » 2°. A ce que la loi naturelle seule, dont » l'observation est absolument nécessaire » à la société, & tout ce qui peut être » fondé sur elle, fût appuyé par les sanctions civiles des Magistrats ; puisque » cette loi ne seroit jamais mieux entendue, mieux établie & mieux pratiquée, » que lorsqu'il n'y auroit des peines établies que contre l'infraction seule qu'on » y feroit, & qu'on mettroit un frein à la » fureur & au zèle des hommes sur d'autres sujets à l'égard desquels leur devoir est entierement personnel, & consiste à s'instruire le mieux qu'il leur est » possible ; à acquiescer aux opinions à » proportion du degré d'évidence qu'ils » ont de leur vérité ; & à pratiquer les choses (indifférentes) qu'ils sont convaincus » qu'il est de leur devoir d'observer, laissant de la même manière aux autres la » liberté de se conduire à leur gré. Oh ! » quelle piété, quel respect pour Dieu, » (qui consiste en ce que chacun le serve » suivant les mouvemens de sa conscience) » quelle vertu, quel ordre, quelle paix » ne verroit-on pas régner dans le monde, si les hommes n'avoient en vue que » la piété, la vertu, l'ordre & la paix, » & qu'ils ne fissent cas de tout le reste, » que comme des moyens par rapport à » la fin ! (a)

Des propositions si hardies, quelque philosophiques qu'elles soient, ne pouvoient manquer d'être censurées, d'autant mieux qu'elles tenoient au fond du systême entierement répréhensible. Aussi tout l'Ouvrage le fut-il très vigoureusement par une foule d'Auteurs, & entr'autres par M. *Wisthon*, zélé adversaire de COLLINS (b). Ce ne fut pas sans chagrin que notre Philosophe vit fondre sur lui cet orage. Il étoit sujet depuis quelques années à des accès de gravelle. Ses douleurs provoquées apparemment par les violences qu'il se fit dans cette occasion, se firent sentir avec plus de vivacité, & il succomba le 13 Décembre 1729. Avant que d'expirer, il déclara, qu'*ayant toujours travaillé le mieux qu'il lui avoit été possible à servir Dieu, son Roi & sa Patrie, il étoit persuadé qu'il alloit dans le séjour destiné à ceux qui l'aiment.* Il ajouta : *La Religion Catholique consiste à aimer Dieu & son Prochain* ; & il exhorta ceux qui étoient autour de lui, à ne jamais perdre ces principes de vue. Il fut enterré dans la Chapelle qui porte le titre d'Oxford, où sa femme lui fit ériger un monument avec une épitaphe.

Quoique COLLINS eût beaucoup d'ennemis, on le regreta presque universellement. Les Gens de Lettres perdirent en lui un bienfaiteur & un véritable ami ; les pauvres, un père qui les soulageoit autant qu'il le pouvoit ; & tous ceux qui connoissoient les qualités de son cœur, répandirent des larmes sur sa tombe. Sa Bibliothèque étoit ouverte à tous les Savans. Il se faisoit un plaisir de communiquer toutes les lumières & tous les secours qui dépendoient de lui. Cette bonté d'âme s'étendoit même sur ceux qui écrivoient contre ses Ouvrages : il étoit si obligeant, qu'il leur expliquoit ses sentimens, & leur indiquoit la manière de les attaquer avec avantage. Quel homme, s'il eût eu plus de docilité, ou si l'objet de ses études eût toujours été au niveau de ses lumières & des forces de l'esprit humain !

(a) *Systême sur le sens littéral des Oracles*, ch. 13.

(b) On peut voir la liste des Ouvrages qui ont été publiés contre ce Systême, dans le *Dictionnaire Historique & Critique de M. Chaufepié*, ART. COLLINS.

Système de COLLINS *sur l'usage de la raison, dans les propositions dont l'évidence dépend du témoignage humain.*

La raison est cette faculté de l'ame par laquelle elle reconnoît la vérité ou la fausseté, la probabilité ou l'improbabilité d'une proposition. Cette faculté tient sa partie sur toutes sortes de propositions, & son acquiescement est proportionné au degré d'évidence de chaque proposition. Le témoignage peut produire cet acquiescement; mais il faut que les témoins soient dignes de foi, & que les choses qu'ils rapportent soient croyables. Les témoins sont dignes de foi, lorsqu'ils ont eu les moyens d'être instruits; qu'ils sont doués de la capacité nécessaire pour comprendre, & qu'ils ont de la probité & du désintéressement. Les choses sont croyables, 1°. lorsque les termes dont on se sert répondent à des idées connues, ou à des idées que nous pouvons former; 2°. que les termes répondent aux idées auxquelles l'usage ordinaire du langage les a appropriés; & 3°. que ces idées ne se combattent pas mises en contradiction, & qu'elles ne sont point contraires à ce que nous connoissons pour vrai par l'usage de nos facultés.

Ainsi quand même une proposition seroit absolument improbable, si elle vient d'une personne digne de foi, & qu'elle ne contredise point une autre proposition évidente par elle-même, ou reçue, ou dont les idées s'accordent par le moyen d'une idée moyenne, on peut l'admettre comme une vérité.

Voilà ce qui rend un fait croyable, quel que soit le témoignage sur lequel il est fondé.

Tout ceci ne regarde que les propositions dont l'évidence dépend du témoignage humain. Mais il est encore d'autres propositions où l'on doit faire un autre usage de la raison: ce sont celles qui regardent les choses qu'on suppose, purement sur le témoignage humain, venir de Dieu. Cet usage consiste à trouver dans une révélation un sens conforme aux principes de la raison, quoiqu'ils paroissent d'abord contraires à la raison, & en opposition les uns avec les autres. Il faut donc, pour qu'une révélation soit utile & croyable, que le sens littéral soit faux; mais que le sens réel soit conforme aux notions les plus justes de la raison. On doit donc examiner si les termes sont susceptibles d'une manière ou d'autre d'un sens raisonnable.

Ce n'est point encore assez de donner un sens vrai à des termes, qui pris à la lettre, expriment une chose fausse: on doit encore avoir cet égard pour des Ecrits qu'on suppose, sur le témoignage humain, venir de Dieu, de ne pas rejetter le tout à cause de quelques passages, qu'on ne peut supposer qu'ils viennent de Dieu; mais il faut plutôt présumer qu'ils ont été ajoutés au texte dans quelque vue particulière, & pour quelque dessein: au lieu qu'on peut fort bien rejetter des Ecrits purement humains, ou nier qu'ils soient des Auteurs dont ils portent le nom, si l'on y trouve diverses choses incompatibles avec le caractère des Auteurs, ou qui ne conviennent pas au temps dans lequel ils ont vécu; parce qu'il n'y a point de raison qui puisse engager des gens zélés ou entreprenans à faire des additions à des Livres, qu'on ne regarde point comme nécessaires pour régler nos sentimens & notre conduite.

De-là il suit qu'on doit bien distinguer entre les choses qui sont au-dessus de la raison, & celles qui sont contraires à la raison, afin d'être bien convaincu qu'on peut croire des choses qu'on ne peut comprendre. Et voici comment.

Il y a deux sortes de propositions; les unes où nous acquiesçons; les autres que nous ne pouvons admettre. Or les propositions, de quelque façon qu'elles nous soient énoncées, consistant en des termes qui répondent à des idées & à leurs relations, nous y acquiesçons lorsque les relations, entre les idées jointes ensemble, sont conformes à la raison, & nous les rejettons quand elles y sont contraires. Ainsi l'acquiescement suit la perception de l'accord des idées, comme la rejection est une suite de celle de l'opposition des idées.

Cela posé, si l'on voit une démonstra-

tion de la vérité d'une proposition, & qu'on découvre d'un autre côté des absurdités ou des paradoxes qui découlent de la chose démontrée, on doit suspendre son jugement, parce qu'il y a égalité d'évidence. Car l'absurdité ou la contradiction renfermée dans une proposition, est une démonstration aussi évidente de la fausseté de cette proposition, qu'aucune preuve *à priori* le peut être de sa vérité; parce que la perception de l'opposition de nos idées est aussi claire que celle de leur convenance.

Tel est précisément le cas où se trouvent les Ecrits de la révélation, ausquels nous devons par conséquent notre acquiescement, parce que le sens réel est conforme à notre raison, quoique le sens littéral soit faux.

En un mot, lorsque nous avons assez de capacité pour appercevoir la vérité d'une proposition, nous en avons aussi assez pour découvrir qu'il n'y a point d'opposition entre cette proposition & une autre qui est véritable.

Système de COLLINS *sur la liberté.*

On définit la liberté le pouvoir de faire en tout temps des choses différentes ou opposées. Ainsi l'homme est libre, s'il n'est pas toujours invinciblement déterminé à chaque instant par les circonstances où il se trouve, & par les causes qui le meuvent, à faire précisément l'action qu'il fait, & à ne pouvoir pas en faire une autre. Au contraire, il est un agent nécessaire, si toutes ses actions sont tellement déterminées par les causes qui les précédent, qu'il soit impossible qu'il puisse ne pas les faire. La liberté ne consiste donc pas à faire ce qu'on veut, de telle sorte que si on ne vouloit pas, on feroit même toute autre chose; ou bien elle n'est pas le pouvoir de faire ou de ne pas faire une action, suivant la détermination ou la pensée de notre esprit, par laquelle l'un est préféré à l'autre: car la liberté est prise ici pour une exemption des empêchemens extérieurs qui peuvent s'opposer à une action, & ne convient nullement à la liberté proprement dite, qui est exempte de toute nécessité.

Pour mettre ceci dans le plus grand jour, il faut examiner les actions de l'homme, qui caractérisent en quelque sorte sa véritable liberté. Or ces actions sont: 1°. la perception des idées: 2°. le jugement qu'on fait des propositions: 3°. la volonté: 4°. l'exécution de cette volonté.

1. La perception des idées est une action nécessaire à l'homme. En effet les idées de *sensation* & de *réflexion* * se présentent à nous, soit que nous le voulions ou que nous ne le voulions pas, & nous ne saurions les rejetter. Lorsque nous sommes éveillés, les objets font impression sur nos sens malgré nous, & par là les idées de sensation sont nécessaires.

Quand nous pensons, nous ne pouvons point ne pas sentir que nous pensons; par conséquent nos idées de réflexion sont nécessaires. Or si ces idées nous viennent nécessairement, chaque idée est nécessairement ce qu'elle est dans notre esprit; car il n'est pas possible qu'une chose soit différente d'elle-même.

Cette première action nécessaire (la perception) est donc le fondement & la cause de toutes les autres actions intelligentes de l'homme, & les rend aussi nécessaires.

2. La seconde action de l'homme par rapport à la liberté, est de juger des propositions. Mais toute proposition doit paroître ou évidente par elle-même, ou évidente par preuves, ou probable ou improbable, ou douteuse ou fausse. Ce sont là les différentes apparences selon lesquelles elles se présentent à notre esprit; & comme elles sont fondées sur notre capacité & sur le degré de lumières que ces propositions renferment par rapport à nous, nous ne sommes pas plus les maîtres de changer ces apparences, que nous le sommes de changer l'idée qu'une couleur produit en nous. Nous ne pouvons pas non plus juger d'une manière contraire à ces apparences: car qu'est ce que juger d'une proposition, si ce n'est juger qu'une proposition paroît être ce qu'elle paroît être? ce que nous ne sau-

* Pour l'intelligence de ceci, voyez le système de Lok sur la nature de l'entendement.

rions nous empêcher de faire ſans nous mentir à nous-mêmes, c'eſt-à-dire ſans faire une choſe impoſſible.

3. On appelle *Vouloir* l'exercice de la volonté. Et on définit la *Volonté* le pouvoir que l'homme a de ſe déterminer à commencer ou à s'abſtenir de faire une action, à la continuer ou à la finir. Cela poſé, il s'agit de ſavoir ſi l'homme eſt libre de vouloir ou de ne vouloir pas. La réponſe à cette queſtion eſt qu'il n'a pas cette liberté. En effet il ne peut pas reſter dans l'incertitude ſans produire un acte de volonté pour cette ſuſpenſion. Il veut donc: il n'eſt donc pas libre de vouloir ou de ne vouloir pas. Ainſi toutes les fois qu'on nous propoſe quelque choſe à faire, il faut néceſſairement que nous produiſions quelqu'acte de volonté; & nous ne ſommes pas moins déterminés à vouloir, parce que nous ſuſpendons notre volonté ou notre choix, puiſque la ſuſpenſion de la volonté eſt elle-même un acte de la volonté.

Mais cette ſuſpenſion ou cet acte, par lequel nous voulons préferer une choſe à une autre, faire celle-ci ou celle-là, n'eſt-elle point une liberté? Non ſans doute. Car de pluſieurs objets entre leſquels nous voudrons choiſir, nous appercevrons quelque différence; de ſorte que l'un, à tout prendre, nous paroîtra meilleur ou moins mauvais que les autres.

Vouloir ou *Préferer* ſera donc la même choſe par rapport au bien & au mal, que juger par rapport au vrai ou au faux. Ce qui ſignifie que nous jugerons qu'une choſe eſt meilleure ou moins mauvaiſe qu'une autre, avant que de produire un acte de la volonté. C'eſt pourquoi, comme nous jugeons du vrai & du faux par les apparences, il faut auſſi que nous voulions ou que nous préférions les choſes ſuivant ce qu'elles nous paroiſſent être, à moins que nous puiſſions nous mentir à nous-mêmes, c'eſt-à-dire, croire que la même choſe que nous croyons la meilleure eſt la plus mauvaiſe. Suppoſé qu'un être doué de ſentiment eſt capable de vouloir ou de préférer le mal pour le bien, c'eſt nier que cet être ſoit véritablement doué de ſentiment. Car tous les hommes, tant qu'ils ont l'uſage de la raiſon, cherchent le plaiſir & la félicité, & évitent la douleur & le malheur, & cela dans le temps même que leur volonté les porte à des actions qu'ils croyent devoir être ſuivies des conſéquences les plus terribles.

On demandera peut-être ſi nous n'avons pas la liberté du choix entre des choſes indifférentes ou ſemblables. Premierement ſi l'homme n'eſt libre qu'alors, il eſt preſque toujours *néceſſité*; car de tous les objets de la volonté, il n'en eſt qu'un très-petit nombre qui ſoit parfaitement ſemblable. Ainſi l'homme eſt un agent néceſſaire dans tous les cas où il y a une différence ſenſible entre les objets, & par conſéquent dans tous les cas qui regardent la Morale. Voilà donc la liberté réduite à rien, ou du moins à très-peu de choſe.

En ſecond lieu, lorſqu'on fait un choix, il ne peut y avoir une égalité de circonſtances qui le précéde. Il ne ſuffit pas pour rendre les choſes égales à la volonté qu'elles ſoient ſemblables, ou qu'il y ait de la reſſemblance entr'elles. Toutes les différentes modifications de l'homme, ſes opinions, ſes préjugés, ſon tempérament, ſes habitudes, & la ſituation où il ſe trouve, ont part à ſon choix, & n'en ſont pas moins les cauſes que les objets extérieurs entre leſquels il choiſit. Et ces choſes-là feront toujours pencher ſa volonté, la détermineront, & lui rendront le choix qu'il fait préférable à tout autre, quelque reſſemblance qu'il puiſſe y avoir entre les objets qu'il choiſit.

Enfin ſi l'on ſuppoſe abſolument une véritable & parfaite égalité ou indifférence, on ne pourra faire aucun choix. Car pour faire un choix, il faut un motif; il faut avoir la volonté de choiſir: autrement on ne choiſiroit point. Il eſt donc impoſſible qu'on faſſe un choix dans une véritable égalité de circonſtances. D'où il faut conclure que la volonté de l'homme eſt toujours déterminée néceſſairement.

4. Lorſque la volonté eſt formée, l'*action* doit ſuivre néceſſairement, parce que nous ne voulons que pour exécuter. Et s'il arrive que nous changions de vo-

lonté, après avoir commencé l'action, nous sommes portés nécessairement à ne pas continuer de la faire, & à suivre la nouvelle volonté que nous avons de ne pas agir. Pour être convaincu que l'homme est un agent nécessaire, il n'y a qu'à faire attention que toutes ses actions ont un commencement : or ce qui a un commencement doit avoir une cause, & toute cause est nécessaire. Donc la liberté de pouvoir agir ou de n'agir pas, ou de faire des actions différentes ou opposées en vertu des mêmes causes, est une liberté impossible. Et cette conséquence est très-conforme à la raison.

Un être raisonnable, tel que l'homme, doit être nécessairement déterminé par ce qui lui paroît évident, probable ou improbable. Qu'y a-t-il en effet de plus déraisonable & de plus contradictoire que d'être capable de regarder comme vrai ce qui nous paroît évidemment faux, & de regarder comme faux ce qui nous paroit évidemment vrai ; c'est-à-dire, de donner un démenti à nos propres lumières ?

D'ailleurs si l'homme n'agissoit pas nécessairement, s'il n'étoit pas nécessairement déterminé par la douleur ou par le plaisir, il n'auroit aucune idée du bien moral & de la vertu, ni aucun motif pour s'y attacher. Ce seroit inutilement que dans la société on proposeroit des récompenses, qui en sont la base & le soutien. A quoi serviroient les loix, si le plaisir & la douleur n'étoient point des causes qui pussent déterminer sa volonté ? S'il pouvoit choisir la douleur comme douleur, & éviter le plaisir considéré comme tel, les récompenses & les châtimens ne sauroient lui fournir des motifs pour faire une action ou pour s'en abstenir. Mais si l'espérance du plaisir & la crainte de la douleur agissent nécessairement sur les hommes, & qu'il leur soit impossible de ne pas choisir ce qui leur paroît bon, & de ne pas éviter ce qui leur semble mauvais, les châtimens & les récompenses sont des choses nécessaires.

Cela étant, on pourra demander de quelle utilité peuvent être les châtimens, puisque les hommes sont des agens nécessaires ? N'est-il pas injuste de les punir pour des choses qu'ils ont été forcés de faire ? Non sans doute. Ce n'est point comme agent libre qu'on punit un homme qui a commis quelque crime, mais comme agent volontaire. Les loix, conformément à la justice & à la raison, ne regardent que la volonté. Elles n'ont aucun égard aux autres causes qui ont précédé l'action. C'est la crainte de la douleur, & l'espérance du plaisir que promettent ces loix, qui a dû former la volonté. Si cela n'a pas suffi, & que par la force de la tentation, par de mauvaises habitudes ou par d'autres causes, il n'a pu éviter de faire le crime qu'il a commis, il n'est pas moins puni avec justice, puisqu'il n'y a que le châtiment qui puisse lui faire connoître la douleur, & que l'idée de l'éprouver n'est pas assez puissante pour déterminer sa volonté.

Ce châtiment est encore utile à ceux qui en sont témoins, puisque la vue du châtiment leur fait toujours plus connoître le mal, & contribue à former la volonté de l'éviter.

Il en est de même des menaces qu'on fait aux hommes pour les empêcher de violer les loix ; car ces menaces sont des causes qui peuvent déterminer à se conformer aux loix ; & elles sont par conséquent utiles à tous ceux dont elles déterminent la volonté. Ceci s'applique aussi aux conseils, qui sont des causes nécessaires, lesquels portent la volonté de certaines personnes à faire nécessairement ce que nous souhaitons. D'où il suit que ces conseils sont utiles par l'impression qu'ils font sur des êtres nécessaires, qu'ils déterminent nécessairement à agir : au lieu qu'ils ne seroient d'aucun usage, si les hommes étoient libres, ou s'ils n'étoient point capables de former leur volonté.

Et tout ceci est toujours fondé sur cette volonté, laquelle dépend des sensations & des perceptions des idées qui sont involontaires ; & dès qu'elle est formée, l'homme agit nécessairement. Donc *il n'y a point de liberté exempte de nécessité*. La seule liberté que l'homme a, consiste, comme on vient de voir, à faire

ce qu'il veut ou ce qu'il lui plait. C'en est assez pour qu'il puisse & doive répondre de ses actions, mériter & démériter dans ce monde-ci & dans l'autre.

Sentiment de COLLINS *sur la liberté de penser.*

On entend par *liberté de penser*, l'usage qu'il est permis de faire de son esprit, pour tâcher de découvrir le sens de quelque proposition que ce soit, en pesant l'évidence des raisons qui l'appuient ou qui la combattent, afin d'en porter son jugement, selon qu'elles paroissent avoir plus ou moins de force. Cet usage doit s'étendre sur toutes sortes de propositions, parce qu'il est fondé sur le droit même que nous avons de connoître la vérité. Et comme il n'y a point de vérités sur lesquelles nous n'ayons droit, puisque la connoissance de quelques-unes nous est ordonnée par Dieu même, & que pour le bien de la société civile, il est nécessaire de savoir les autres, il n'y a rien sur quoi il ne nous soit pas *libre de penser*.

En effet, sans cette liberté, comment distinguera-t-on le vrai du faux ? Comment découvrira-t-on quelque chose dans quelque science ou quelque art que ce soit ? Non-seulement nous ignorerons les choses sur lesquelles nous n'oserons porter nos pensées, mais même celles que nous croyons avoir droit de connoître. Car les Sciences & les Arts ont une telle liaison ensemble, & ont entr'eux une dépendance si réciproque, qu'il est impossible d'en posseder parfaitement un sans la connoissance des autres. Mais comme ce n'est qu'à force de penser qu'on parvient à leur perfection, si on ne jouit point de la liberté de le faire, on se précipitera dans les erreurs les plus grossières, tant pour la théorie que pour la pratique.

En morale, cette liberté est encore plus essentielle, parce que les erreurs qui concernent les moeurs sont de plus grande importance que celles de l'esprit. Elle est nécessaire pour éviter de tomber dans la superstition, pour discerner le bon & le mauvais, & pour s'assurer de la vérité de la Religion.

Quoique sur cette matière on veuille interdire à quelques égards cette liberté, il est certain qu'à la rigueur cette interdiction est impossible. On ne sauroit prescrire des bornes à notre pensée, sans faire penser à la raison pour laquelle il n'est pas permis de penser. Il est donc permis d'examiner *avec toute liberté* la raison que l'on donne de cette interdiction ; parce que si cet examen ne se fait point librement, nous ne saurions connoître l'obligation que nous avons de nous arrêter au milieu de notre pensée, & nous pourrions la pousser sans cela jusqu'au point que nous nous étions d'abord proposé.

La liberté d'examen en général est donc une chose qu'il est impossible de défendre ; & en particulier elle est absolument nécessaire, afin que nous puissions faire tout ce qui est en nous, pour connoître la vérité. Et de cette manière nous satisfaisons entierement à la volonté de Dieu, qui ne peut exiger des hommes autre chose, que de faire tous les efforts dont ils sont capables pour connoître la vérité ; de sorte qu'en adoptant même certaines propositions erronées, nous ne devons pas moins lui être agréables que si elles étoient véritables.

En finissant, je dois avertir que ces deux derniers systêmes de COLLINS sont très-captieux ; & je déclare qu'en les analisant je n'ai pas prétendu les adopter.





LETTRE
DE
M. FRANÇOIS, GRAVEUR,
A M. SAVERIEN,

Sur l'utilité du Dessein & sur la Gravure dans le goût du crayon.

MONSIEUR;

Je voudrois de tout mon cœur pouvoir donner au Public l'Ouvrage sur l'utilité du Dessein que vous avez annoncé à la fin du *Prospectus* de l'Histoire des Philosophes modernes, comme je vous en avois prié; mais la matière qui en fait le sujet me paroît si étendue, & j'ai si peu de temps à moi, que je ne sais quand je pourrai le finir. Cependant comme cet Ouvrage devoit servir en quelque sorte de supplément à ce que vous vous proposez de dire là-dessus dans la Préface de cette Histoire, à l'occasion de la Gravure qui y entre, voici quelques réflexions qui pourront en tenir lieu.

C'est être bien malheureux que de ne pas connoître l'utilité du Dessein; & ce seroit être bien méchant que de le mépriser, puisqu'il sert à instruire les hommes & à les immortaliser. En effet, le Dessein est l'ame de la Peinture, de la Sculpture, de la Gravure, de l'Architecture civile, des Fortifications, & de toutes les Manufactures. Eh! de quoi est-on capable, quand on ne peut point apprécier ces différens Arts? Tout le monde fait combien seroient bornés nos connoissances & nos plaisirs, si l'on ignoroit la manière de multiplier l'image des personnes chères à leurs amis, & quelquefois à l'humanité; d'exposer à nos yeux les plus beaux événemens de l'Histoire; de nous faire voir les choses merveilleuses de la nature & de l'art, qui se trouvent dans les différentes parties de l'univers; & enfin de nous émouvoir par la représentation des sujets qui intéressent notre cœur, ou de nous élever l'ame par des Tableaux qui nous donnent une idée des Mystères de notre sainte Religion. Ah! Monsieur, que celui-là est à plaindre, qui n'est point assez instruit pour connoître toutes ces beautés! Etre imparfait ou équivoque, il voit tout & ne sent rien. Et si cet homme est à la tête d'un Gouvernement, quel malheur pour un Etat! On ne consacrera point par de beaux monumens les hauts faits d'une Nation, & que viennent admirer de toutes les parties de l'univers ces hommes à sentiment qui savent les apprécier. Les Manufactures foiblement protégées ou mal conduites, tomberont. Plus d'étoffes de goût. Plus de jolis ornemens, soit dans notre argenterie, soit dans nos meubles ou nos effets. Plus de ces petits riens que nos Merciers étalent avec tant de complaisance, dont le dessein fait tout le mérite, & dont le commerce est si considérable dans le pays étranger. Ne le dissimulons point, Monsieur: nos mo-

des, nos bijoux n'ont presque d'autre prix que l'élégance du Dessein. Les Etrangers ne tiennent point à la vue de ces contours gracieux, de ces façons agréables, que le François formera toujours mieux que toutes les autres nations, quand il saura dessiner. Dès-lors que de ressources pour ceux qui feront une profession ouverte de ce bel Art! Les grands Dessinateurs deviendront Peintres d'Histoire. Ceux qui n'auront point la facilité de bien grouper des figures pour former un Tableau, feront des Portraits. Les personnes qui auront le talent de copier fidellement la nature, peindront des marines, des paysages, des animaux, des fleurs, des fruits, &c. Et les uns & les autres en contribuant à notre instruction & à nos plaisirs, recueilleront le fruit de leurs veilles. Les personnes même qui n'auront point le goût ou la volonté d'ajouter la couleur au dessein, feront des ornemens, dessineront des broderies, & soutiendront nos Fabriques d'Etoffes. Ce dernier genre vous paroîtra, Monsieur, le plus petit, & il est peut-être le plus utile au commerce, & le plus lucratif pour celui qui l'exerce. Vous ne sauriez croire combien la seule Fabrique de Lyon entretient de Dessinateurs, l'accueil qu'on leur fait dans cette belle Ville, & les aisances qu'on leur procure. C'est un des états le plus gracieux & le plus avantageux qu'on trouve dans la profession des Arts.

C'est donc un Art bien estimable, Monsieur, que celui du Dessein. La connoissance de cet Art est, comme vous voyez, nécessaire aux Souverains, & à ceux qui sont dépositaires de leur autorité.

Il est utile à toutes les personnes bien nées, & il procure aux Artistes qui s'y distinguent, des satisfactions & des richesses. Le Dessein doit donc entrer dans toutes les éducations. Les jeunes gens de condition apprennent ordinairement le Latin, & ensuite les Sciences. Cela sert à orner l'esprit & à l'éclairer. Rien n'est mieux assurément. Mais l'entendement seul fait dans leurs études presque tous les frais de leurs travaux. Et si on y faisoit intervenir les sens, croyez-vous, Monsieur, que les enfans ne fissent pas de plus grands progrès, & avec plus de facilité? Les choses, dit *Horace*, qui entrent dans l'esprit par les yeux, pénétrent bien mieux que celles qui entrent par les oreilles. Cette vérité établie, le Dessein ne seroit-il pas d'un grand secours, surtout lorsqu'il s'agit de l'étude des Sciences? Un Ecolier qui sauroit dessiner, aideroit son imagination, en peignant les différens objets qui l'occupent actuellement. Il représenteroit, par exemple, les différens systêmes qu'on lui explique: il s'en faciliteroit l'intelligence par les différentes figures qu'il en feroit; & cette occupation qui seroit pour lui un amusement, formeroit une instruction aussi solide qu'agréable. Il y a long-temps qu'on l'a dit: Les Sciences & les Arts se tiennent par la main, & se prêtent des secours mutuels.

Il résulteroit de-là encore un grand avantage: c'est qu'un enfant qui ne seroit pas propre à l'étude des Sciences, n'auroit pas perdu tout son temps. Comme la nature a traité tous les hommes en bonne mère, en refusant à quelques-uns d'entr'eux les qualités nécessaires pour devenir savans, elle aura bien pu leur donner les dispositions convenables pour exceller dans les Arts. Et alors si c'est un enfant de condition, le Dessein lui servira dans l'Art de la Guerre. Si c'est le fils d'un Bourgeois ou d'un Commerçant, il lui sera utile dans le commerce de toutes sortes de marchandises, ou dans la profession de l'art pour lequel il aura le plus de goût. En un mot, le Dessein est profitable à tout le monde, soit pour les plaisirs, pour la sureté ou pour la fortune. Il ne peut produire aucun mal. C'est toujours un amusement innocent, quand on n'auroit que l'occupation en vue. Le beau sexe sur-tout peut y trouver un grand fonds d'avantages & de récréations. Premierement il n'exige point de fatigues de corps, ni une grande application d'esprit. Il suffit de bien voir & de bien sentir pour bien peindre. Eh! qu'est-ce qui voit mieux & qui sent plus finement que les Dames? Les Sages conviennent qu'elles s'expri-

ment avec plus de chaleur & plus de naturel que nous. Il suffit de lire leurs lettres & de les comparer avec les nôtres pour en juger. D'ailleurs comme elles n'ont point en général un tempérament assez fort pour soutenir la contention vigoureuse qu'exige l'étude des Sciences, le Dessein est le talent le plus noble, le plus aisé, & le plus profitable qu'elles puissent acquérir. Véritablement il a de grandes parties qui exigent toute la sagacité de l'esprit humain; mais il en a aussi d'autres dans lesquelles il est peu de personnes qui ne soient capables d'exceller. Ce talent a encore cet avantage au-dessus des Sciences, que tout le monde peut l'ambitionner sans aucun risque: au lieu qu'il est quelquefois dangereux de vouloir devenir savant. Les anciens Philosophes n'admettoient point dans leurs Ecoles toutes sortes de personnes, parce qu'ils connoissoient l'abus qu'on peut faire des Sciences quand on n'a pas le cœur bon, & combien peu de gens sont capables d'y réussir. Il y a sans doute beaucoup de difficulté à devenir habile Dessinateur: mais un foible Dessinateur n'est pas dangereux dans un Etat; & un faux Savant & un Littérateur médiocre peuvent nuire, & sont surement à charge à la Société.

Ces raisons & une infinité d'autres que je pourrois alléguer, Monsieur, ont toujours fait regarder l'art du Dessein comme devant entrer dans l'éducation publique. Aussi trouve-t-on dans toutes les Villes policées des Ecoles de Dessein. Il y a plusieurs années qu'un homme d'esprit proposa d'établir dans cette Capitale des Ecoles publiques de Dessein. Il composa à cet effet un Ecrit judicieux, où il exposoit fort clairement les avantages de cet établissement. Le célèbre Abbé *Desfontaines* qui goûta cet Ecrit, l'insera dans ce *jugement sur quelques Ouvrages nouveaux*, & il fut loué de tous les bons Citoyens. Enfin feu M. *Languet*, Curé de Saint Sulpice, qui connoissoit si bien tous les moyens d'occuper utilement les hommes, avoit mis des Maîtres à dessiner dans ses Ecoles de charité.

Il me seroit aisé, Monsieur, d'accumuler ici d'autres exemples & d'autres preuves de l'utilité du Dessein. Mais si je suivois mon inclination, je serois insensiblement le Traité que vous me demandez; & ma Gravure ne me permet pas de m'occuper plus long-temps à écrire.

Je ne puis cependant point me dispenser de dire deux mots sur l'utilité du Dessein & de la Gravure, pour transmettre les grands hommes, d'autant plus que ceci regarde particulièrement l'Histoire des Philosophes dont je grave les Portraits.

Il est certain que nous ne pouvons connoître les hommes que par leur image; & en ce sens le Dessein & la Gravure servent seuls à les transmettre: car le nom d'un Philosophe ne le désigne pas assez pour nous en former une idée. Quand nous disons, par exemple, que c'est à *Erasme* ou à *Malebranche* que nous devons telle découverte ou tels Ecrits, nous pensons qu'il y a eu un homme qui s'appelloit *Erasme* ou *Malebranche*, à qui nous avons beaucoup d'obligation; & notre hommage ne porte sur aucun être déterminé. Que l'image de ces Philosophes soit sous nos yeux, leurs traits échaufferont notre imagination; & quand nous parlerons d'eux, cette imagination nous représentera ces hommes, & fixera par là l'objet de notre admiration. Si la mémoire nous rappelle alors leurs pensées, nous les connoîtrons entierement, & nous distinguerons par les sens, comme nous le faisons par l'esprit, *Erasme* de *Malebranche*, & *Malebranche* d'*Erasme*. Cette connoissance sera sur-tout utile aux jeunes gens qui étudient la doctrine des Philosophes, parce que leur image leur rappellera ce qu'ils auront étudié. Il est bon, dit l'Auteur judicieux des *Essais de Morale* (M. *Nicole*) que les jeunes gens se divertissent à regarder les Portraits des Hommes Illustres, & à y avoir recours toutes les fois qu'on en parlera devant eux; car tout cela sert à arrêter les idées dans la mémoire (*a*).

Ceci regarde la Gravure en général; mais si nous gravons ces Portraits dans le

(*a*) Tome II, page 236.

goût du crayon, je vois un autre avantage bien plus précieux, c'est que ces Portraits fourniront d'excellens modèles à dessiner. Je sais que les phisionomies n'annoncent pas toujours la sagacité des hommes : cependant il est probable que la tête des grands Génies étant organisée différemment que celle des autres hommes, elle ait un caractère qui lui soit propre, & où la beauté de leur ame soit comme empreinte. Que sera-ce encore, si cette Gravure a été faite d'après de bons desseins, tels que ceux qui représentent les Métaphysiciens modernes? Je les dois, Monsieur, aux plus grands Peintres de l'Académie Royale de Peinture. On lira leur nom à la fin de chaque Estampe, & c'en sera assez pour rendre ces Estampes recommandables.

A l'égard du tribut que ces Peintres ont acquis par là à la reconnoissance publique, il faut laisser aux Savans, aux Amateurs de la Philosophie & des beaux Arts, le soin de le leur payer. Ma voix est trop foible pour les remercier dignement. Ils sont assurément au-dessus de mes éloges ; & je sens là-dessus plus qu'il ne m'est possible d'exprimer.

Voilà, Monsieur, ce que je puis dire actuellement sur l'utilité du Dessein & sur celle des Portraits des Philosophes, dont vous écrivez l'Histoire. Vous trouverez peut-être ceci très-foible & de peu de valeur ; mais ne faites attention qu'au zèle qui l'a dicté, & pensez que ce n'est point l'ouvrage d'un homme de Lettres. C'en seroit bien assez pour moi de contribuer par mon burin à la perfection du Dessein & des Arts qui en dépendent. Ç'a toujours été aussi là l'objet de mes vœux & de mes travaux. Vous avez été témoin plusieurs fois de mes recherches. Soyez le confident des satisfactions qu'elles m'ont procurées, par la découverte de la Gravure dans le goût du crayon.

En 1740 je formai le projet d'un Livre à dessiner, & je compris que pour réussir il falloit trouver une façon de graver qui imitât le crayon. J'en fis un essai, dont on peut voir les Estampes à la Bibliotèque du Roi. Cet essai ne me satisfit point assez pour que je continuasse. Je méditai, & je fis de nouvelles expériences ; & peu content de mes succès, j'attendis du temps & de mes réflexions de plus grandes lumières. Ce ne fut qu'en 1753 que je me hasardai à faire un nouvel essai d'après les Desseins d'un Professeur de Paris. J'en fis voir des épreuves à plusieurs personnes ; mais je ne les distribuai point au Public. On m'engagea à perfectionner cette invention ; & encouragé par ces sollicitations, je parvins en 1756 à imiter assez bien le crayon ; de sorte qu'en 1757 j'eus six feuilles, que je crus pouvoir présenter à Monsieur le Marquis *de Marigni*, Directeur & Ordonnateur Général des Bâtimens du Roi & des Académies. J'en donnai aussi à l'Académie Royale de Peinture, qui en parut fort satisfaite. Monsieur le Marquis fut instruit de cet accueil qu'elle avoit fait à mon travail ; & attentif comme il est à favoriser les découvertes utiles, & à récompenser ceux qui les font, il obtint du Roi une pension, dont il me fit délivrer le Brevet. Ce généreux Protecteur des Arts ne se borna pas là. En 1758 il me donna le titre de Graveur des Desseins du Cabinet du Roi. Cette nouvelle faveur me fut accordée à l'occasion du rapport que l'Académie Royale de Peinture avoit fait de ma découverte, dont voici la teneur.

Extrait des Registres de l'Académie Royale de Peinture & de Sculpture.

Du Samedi 26 Novembre 1757.

Le sieur FRANÇOIS, *Graveur en Taille-douce, a fait présenter à l'Assemblée des Estampes qu'il a gravées dans une manière non usitée jusqu'à présent, qui imite le maniement large du crayon. L'Académie a fort approuvé ce genre de Gravure, comme très-propre à perpétuer les Desseins des bons Maîtres, & à multiplier les exemples des plus belles manières de dessiner. Les morceaux que le sieur* FRANÇOIS *a exécutés dans cette manière, ayant pareillement été approuvés par la Compagnie, elle a chargé le Secretaire de lui délivrer un Extrait de la présente délibération.*

Je soussigné Secretaire perpétuel de l'Académie Royale de Peinture & de Sculpture, certifie le présent Extrait véritable & conforme à l'Original. A Paris ce 26 Novembre 1757. Signé COCHIN.

Vous qui connoissez, Monsieur, mon zèle pour le progrès des Arts, & mon desir de bien mériter des humains, vous comprenez que de pareilles satisfactions devoient m'enflammer davantage. Aussi je redoublai d'ardeur, & j'imaginai de graver les Desseins lavés & ceux au crayon noir & blanc sur papier gris ou bleu. Je me suis contenté de faire voir jusqu'ici mes premiers essais, en attendant la perfection de ces idées. J'espère allier cette dernière manière de graver avec celle qui imite le crayon rouge, en réunissant la Planche du crayon rouge avec celle du crayon noir & blanc, afin de donner au Public des Planches qui imitent les trois crayons.

Voilà, Monsieur, l'Histoire abrégée de mes travaux. Puissai-je la rendre plus considérable par la suite, & gagner ainsi la bienveillance des personnes éclairées qui aiment les Arts, & ceux qui les cultivent!

Je suis, &c.

Catalogue des Estampes nouvelles qui se trouvent chez FRANÇOIS, *Graveur, à Paris, rue Saint Jacques, à la Vieille Poste.*

TRois Volumes *in-folio* représentant les Châteaux que le Roi de Pologne occupe en Lorraine.

Un Volume *in-quarto* des antiques du Cabinet de M. *Adam*.

Un Volume *in-folio* représentant le Palais d'Apollon.

Les quatre principales actions militaires, en quatre Planches.

Huit Paysages de moyenne grandeur.

Vingt différens cahiers de figures, d'ornemens & de fleurs.

Vingt-cinq petits morceaux de choix, pour faire des Tableaux.

Quelques morceaux propres pour l'Optique.

Les Portraits de l'Archiduc d'Autriche, du Prince Charles de Lorraine, & de M. le Comte de Saint Florentin.

Cours de Dessein composé de pieds, de mains, de Figures entières, de Squelettes & autres, deux Volumes *in-quarto*.

Suite du même Ouvrage.

Les Portraits & l'Histoire des Philosophes modernes, *in-quarto* & *in-douze*. Premier Volume contenant les Métaphysiciens.

